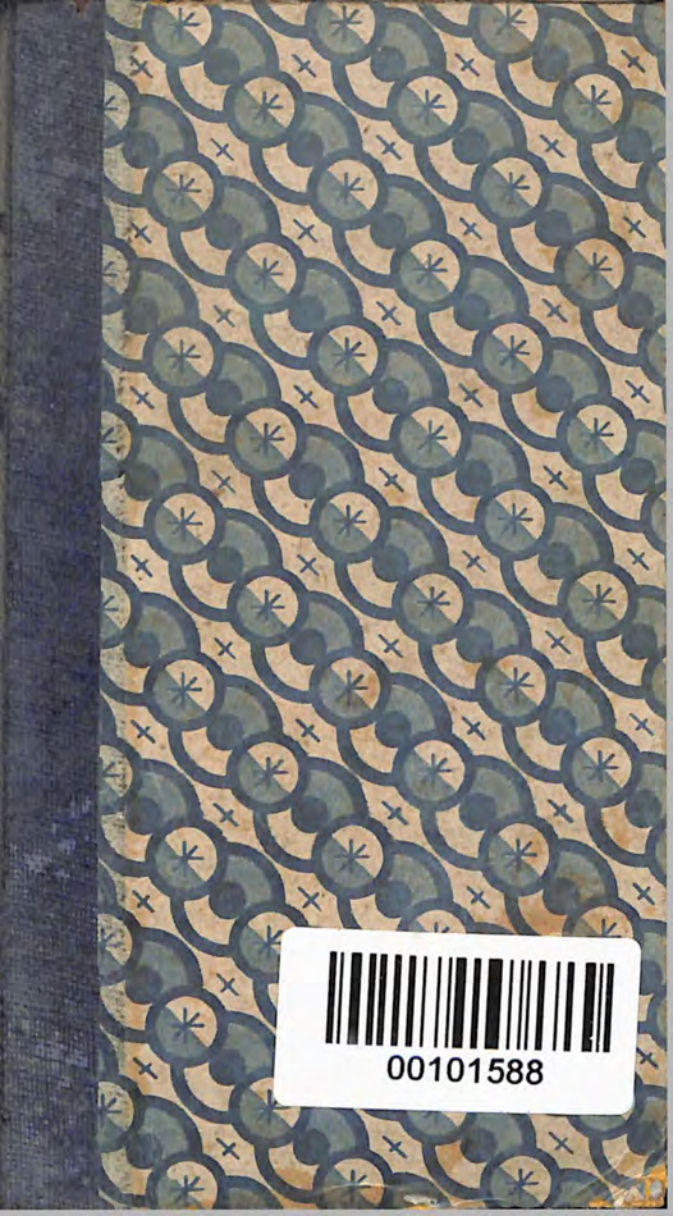
00101588

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

ANDRE

LE SAVOYARD.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE J.-N. BARBA.

ROMANS DE PIGAULT-LEBRUN, à 2 fr. 50 cent. le vol.

AGATHE, ou le petit vieillard de Calais, par Victor Ducange, 2 vol. in-12, *deuxième édition*. 5 fr.

ALBERT, ou les Amans missionnaires, du même, 2 vol. in-12, 6 fr.

GUNIMA, Nouvelle africaine du dix-huitième siècle, imitée de l'allemand, par M. Carnot fils. Un fort joli vol. 3 fr.

HISTOIRE DE CHARLES XII, surnommé Tête de fer, traduit de l'allemand, par M. Guilbert de Pixérécourt. 2 vol. in-12, portrait. Prix, 5 fr.

L'ÉCOLE DES VIEILLARDS, par Casimir Delavigne, brochure de deux cents pages, *sixième édition*. 5 fr.

LES VÊPRES SICILIENNES, *quatrième édition*.

LES COMÉDIENS, *troisième édition*.

LE PARIA, *troisième édition*, 4 fr.

LE ROMAN, par M. Delaville, *deuxième édition*, 4 fr.

LE FOLLICULAIRE, par le même, *troisième édition*.

LORD DAVENANT, drame en quatre actes.

LES COCHERS, vaudeville en cinq petits actes, par MM. Théaulon et Étienne, seconde édition, avec beaucoup d'augmentations.

FRANCE ET SAVOIE, vaudeville en 2 actes, par MM. Armand Dartois et Étienne.

LES ENFANS DE MAÎTRE PIERRE, opéra comique en trois actes, par M. Paul de Kock.

UNE BONNE FORTUNE, vaudeville du même auteur.

LE CHAMPENOIS, vaudeville de M. Armand Dartois.

LE PENSIONNAT, opéra comique de M. L.-B. Picard.

LE TARDIF, comédie en vers, de M. J. Gensoul.

ANDRÉ

LE SAVOYARD,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

10158

(L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.)

Maximes de Larochefoucault.

TOME TROISIÈME.

00-M-2

PARIS,

J.-N. BARBA, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, AL. DUVAL ET PICARD,

COUR DES FONTAINES, N° 7, AU 1er;

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRES,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1826.

God
Fo 843.8
De-K/And.
10/588
00101588

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

et moi, elle a besoin de presser contre son sein les fils qui lui restent et de pleurer avec eux celui qui n'est plus. Elle nous supplie de ne point trop tarder, ne dussions-nous rester qu'un jour auprès d'elle. Notre vue seule peut lui rendre la santé.

Hâtons-nous de remplir les vœux de notre mère. « Pierre, dis je à mon frère, dès demain, dès aujourd'hui, » s'il est possible, il faut partir... Notre » mère nous attend, elle est souffrante, « notre présence la guérira. Il faut » nous rendre en Savoie. — Oui, mon » frère, faut partir... Est-ce que nous » irons à pied? — A pied!... ah! pre- » nons la poste... le courrier... Qu'im- » porte ce que cela coûtera, j'ai de » l'argent... Je ne puis mieux l'em- » ployer qu'à exaucer les désirs de cette » bonne Marie qui n'a personne au-

» près d'elle pour la consoler de la
» perte de Jacques... Le moyen le plus
» prompt... Six chevaux, si cela
» est nécessaire, afin d'arriver plus
» vîte... Père Bernard, je vous en prie,
» chargez-vous de me trouver cela,
» de faire préparer tout pour notre
» départ, pendant que je vais me ren-
» dre à l'hôtel, pour exécuter les der-
» nières volontés de M. Dermilly.

» Oui, mon garçon, sois tranquille,
» je vais te louer une bonne chaise
» de poste, tu auras des chevaux, un
» postillon, tout ce qu'il te faudra
» pour aller comme le vent; ce soir
» même la voiture viendra te prendre
» ici... Ce cher André... Ah! si je n'a-
» vais pas mes pratiques que je ne
» veux pas quitter, j'irais avec toi en
» Savoie, et je dirais à cette bonne
» Marie qu'elle a un fils, qui ne

» s'est point gâté à Paris. — Oui cer-
» tainement... dit Manette en pleurant,
» c'est très-bien ce que tu fais, André,
» tu vas voir ta mère... tu vas partir...
» mais tu reviendras, n'est-ce pas?...
» — Oui, Manette, oui, nous nous
» reverrons.

» Ah! Dieu! quel plaisir! » s'écrie Pierre, en sautant dans la chambre. « Nous allons aller au pays, à cheval » dans une chaise de poste... comme » le vent... à six chevaux .. O Dieu ! » quel effet ça va faire... On nous pren- » dra pour des princes ou des mar- » chands de bœufs retirés! »

Je prie Manette de faire nos valises, car mon frère est tellement hors de lui, qu'il n'est pas en état de se charger des moindres apprêts, et mettant dans ma poche le petit paquet que je dois

remettre à madame la comtesse, je me rends à l'hôtel.

Chemin faisant, je ne puis m'empêcher de songer à ma nouvelle situation et de sentir au fond de mon cœur naître de nouvelles espérances. Six mille livres de rentes! C'est plus qu'il n'en faut pour vivre aisément. Avec cela, j'ai quelque talent, et quoique bien loin de celui de mon maître, je puis utiliser mes pinceaux... Si je me mariais, je serais certain maintenant que ma femme jouirait d'une honnête aisance... Quand on s'aime, une fortune médiocre suffit: ne peut-on être heureux sans avoir un hôtel, une voiture, de nombreux domestiques... Ah! si Adolphine m'aimait!...

Mais la réflexion fait évanouir ces chimères!.. Qu'est-ce que ma modeste

aisance auprès de la brillante fortune du comte?... Et d'ailleurs, quand je serais riche, en serais-je moins André le Savoyard!...

J'arrive à l'hôtel, je demande madame la comtesse et je traverse la cour d'un pas moins timide qu'autrefois; il est donc vrai que la fortune donne de l'assurance et un certain aplomb que l'on ne peut jamais acquérir qu'avec le sentiment de son indépendance.

Je tiens dans ma main le petit paquet cacheté. Suivant toute apparance; ce sont des lettres d'amour!... Souvent de tels billets ne vivent qu'un moment, ceux-ci ont survécu à celui auquel ils furent adressés. Dans ces lettres respirent toute l'ardeur, toute la tendresse d'une âme brûlante... Leur lecture fait encore battre le cœur... Celui qui les inspira n'est plus

101588

qu'une froide poussière!.. L'existence d'une feuille de papier est souvent bien plus longue que la nôtre!

Ma bienfaitrice doit avoir appris la mort de M. Dermilly, et du moins je n'aurai pas cette nouvelle à lui annoncer. En approchant de son appartement, je sens mon courage m'abandonner. Il y a plus de cinq mois que j'ai quitté l'hôtel; depuis ce temps, je n'ai pas vu Adolphine, aujourd'hui mon espoir sera-t-il encore trompé?

Je me suis fait annoncer; je pénètre enfin dans cet appartement dont jadis l'entrée m'était toujours permise. Elle est là... Je l'ai vue... Je n'ai encore vu qu'elle! Nos regards se sont rencontrés... Ils se disent en une seconde tout ce que nos cœurs ont éprouvés depuis cinq mois?

La voix de ma bienfaitrice me rap-

pelle à moi-même. Je m'avance vers elle ; je vois sur ses traits les traces de sa profonde douleur ; c'est un témoignage du sentiment qui l'attachait à M. Dermilly ; sa voix s'altère en me parlant.

« André, nous avons perdu un ami » véritable... Il me cachait son état... » il a voulu jusqu'au dernier moment » me laisser l'espérance, et je me ber- » çais de cette illusion... Je sais ce » qu'il a fait pour vous... il vous re- » gardait comme son fils... ne vous a-t-il » chargé de rien pour moi. — Par- » donnez moi madame... Ce paquet » que je ne devais remettre qu'à » vous. »

Elle prend le paquet avec empressement... Je vois des larmes dans ses yeux ; et pendant qu'elle l'ouvre, je m'éloigne par discrétion et me rap-

proche d'Adolphine... Nous pouvons causer en liberté; sa mère ne nous voit plus... Elle n'est plus avec nous... La vue de ces lettres écrites il y a quinze ans, peut-être, vient de la reporter à cette époque de ses premiers amours; le présent a fui, elle est toute entière à ses souvenirs.

« Pourquoi donc ne vous voit-on plus à l'hôtel, » me dit Adolphine, à demi-voix. « Ce n'est pas bien, mon-» sieur André, de négliger ainsi vos » amis.—Ah! mademoiselle... Ne dou-» tez pas du plaisir que j'aurais à vous » voir... Mais je crains... je n'ose... mon-» sieur votre père... votre cousin... — » Eh bien... est-ce qu'il vous ont dé-» fendu de venir?.. Mon cousin est un » étourdi... Il est aux eaux dans ce » moment; mon père ne songe qu'à » pleurer son chien, mort il y a quel-

» ques jours; maman est bien triste
» d'avoir perdu ce bon M. Dermilly...
» Moi je le pleure aussi... J'espérais,
» du moins, que vous viendriez nous
» consoler, et l'on ne vous voit pas!..
» Ah! monsieur André, combien je
» regrette le temps où vous demeuriez
» avec nous, où nous passions la belle
» saison à la campagne; que j'étais
» heureuse alors... Nous courions,
» nous dessinions ensemble... Vous en
» souvenez-vous?—Ah! mademoiselle...
» ces souvenirs font le bonheur et le
» tourment de ma vie... — Le tour-
» ment .. et pourquoi?.. — Je songe
» que ces jours charmans ne renaî-
» tront plus... Je sens maintenant la
» distance qui nous sépare... à treize
» ans je ne la voyais pas... »

Je me tais, je soupire; Adolphine me regarde, son cœur semble com-

prendre le mien ; nous gardons le silence, mais nos yeux se parlent, et en disent plus que notre bouche n'oserait le faire. Heureux instant !... La comtesse, les regards attachés sur ses lettres, songe à ses amours passés ; sa fille et moi nous goûtons en réalité ce qui, pour elle, n'est plus qu'en souvenirs.

Mais une marche pesante, qui retentit dans la pièce voisine, a mis fin à notre bonheur. Je m'éloigne d'Adolphine, ma bienfaitrice serre vivement les papiers qu'elle tenait, et M. de Francernard entre dans l'appartement.

« Ho ! ho ! dit-il en m'apercevant, » c'est André qui est avec vous... Et » qu'est-ce qu'il vient donc faire en- » core dans mon hôtel ?.. »

« Monsieur, répond ma bienfai-

trice, il vient me transmettre les » derniers adieux d'un homme... qui » m'était bien cher... de M. Dermilly, » qui en mourant lui a laissé tout ce » qu'il possédait. »

Ah ! diable... c'est différent !.. dit le comte en se jetant dans une bergère. « Oui, oui, je me souviens que vous » m'avez dit que Dermilly était » mort... César aussi est mort !.. Et je » le pleure tous les jours... Dermilly » n'était pas sans talent... Mais César !.. » Ah ! c'est celui-là qui était incom- » parable... Te souviens-tu, André, » de lui avoir vu sauter le cerceau !.. » Ah ! il t'a fait son héritier... Oh ! un » peintre... Ce n'est pas grand chose » qu'un tel héritage... Gueux comme » un peintre, dit le proverbe !.. C'est » le collier de César qui était beau... »

« M. Dermilly jouissait d'une honnête » aisance, » dit la mère d'Adolphine, qui paraît souffrir des discours de son époux. « Et il laisse à André six mille » livres de revenu. »

« Six mille livres de rentes !.. « s'écrie M. de Francornard, en roulant son œil avec surprise. « Peste !.. Mais c'est » joli cela... comment diable peuvent-» ils amasser cela, en barbouillant sur » de la toile ! . S'il m'avait fait le por-» trait de César, tu aurais trouvé dix » écus de plus dans l'héritage... Oh ! » oh ! . . André, six mille livres de » rentes... Sais-tu que tu deviens en » grandissant un assez beau garçon !.. » Je te trouve beaucoup mieux au-» jourd'hui que la dernière fois que je » t'ai vu... Oui... je ne sais où tu prends » cette tournure...

« Vous avez trop d'indulgence, » monsieur, » dis-je au comte en le saluant.

« Trop d'indulgence... eh! mais, c'est » très-joliment répondre, tu n'aurais » jamais trouvé cette phrase-là autre- » fois, mon garçon, il n'y a rien qui » donne de l'esprit comme la fortune, » et pour un Savoyard, six mille li- » vres de rentes!.. C'est superbe!.. » Tu vas, je gage, faire le commerce, » vendre quelque chose. Avant la » mort de César, j'aurais pu te procu- » rer quelques bonnes fournitures... » pour mes cuisines par exemple, il y » a des articles qu'il faut toujours... » Mais cet événement m'a tellement » abattu que je ne me mêle plus de » rien!..

« Je vous remercie, monsieur, mai » mon intention n'est point de me li-

» vrer au commerce. Je cultiverai » l'art que mon bienfaiteur m'a en- » seigné, je n'ai pas d'ambition... Je » ne chercherai point à augmenter » ma fortune.

« —Tant pis pour toi, le commerce » aurait pu te mener loin!.. On gagne » souvent plus à vendre des haricots » qu'à manier des pinceaux, d'ail- » leurs c'est plus solide. Il faut tou- » jours manger!.. Ceci est une vérité » reconnue et incontestable, il faut » manger. Mais je ne vois pas du tout » qu'il soit nécessaire de peindre... » Je puis, moi, me passer d'un pein- » tre, et, je ne peux pas me passer » d'un cuisinier... Hein?.. N'est-ce pas » vrai?.. »

Je me contente de m'incliner, et je fais mes adieux à madame, en lui annonçant mon départ pour la Savoie.

« Vous allez en Savoie, dit Adolphine, est-ce que vous ne reviendrez pas à Paris?—Pardonnez-moi, » mademoiselle, mais je vais embrasser ma mère, que je n'ai pas vue » depuis près de onze ans que j'ai » quitté le pays... mon frère Pierre » part avec moi, nous allons tâcher de » consoler notre mère de la perte de » Jacques, notre plus jeune frère...

« C'est bon, c'est bon, dit M. le comte, en m'interrompant, « Pierre, » Jacques, Nicolas... tes affaires de » famille ne nous intéressent pas, mon » garçon, vas en Savoie... si les marmottes se mangeaient, je te dirais de » m'en envoyer, mais je sais qu'il n'y » a rien de bon dans ce pays là... je me » souviens d'y avoir passé.

» Nous nous souviendrons aussi » toujours, M. le comte, d'avoir eu

» l'honneur de vous y recevoir. » En disant ces mots je vais baiser la main de ma bienfaitrice, et, jetant un tendre regard sur Adolphine, je sors de l'appartement.

Je rencontre Lucile au bas de l'escalier, elle vient me faire compliment de ma nouvelle fortune. « Ce cher » André, me dit-elle, le voilà fort à » son aise... six mille livres de rente, » une jolie figure, bien fait, bien » tourné... vous devriez vous établir, » André... parce qu'un jeune homme » trop libre... fait quelquefois des fo- » lies... ce n'est pas que vous ne soyez » sage... mais une femme qui a de l'or- » dre, de l'économie... comme moi, » par exemple... savez-vous, André, » que, grâce aux bontés de madame, » j'ai déjà quelque chose de côté... » puis j'ai des espérances... mon petit

» André, si vous étiez bien gentil, vous » m'épouseriez... Oh ! nous serions » bien heureux...—Non Lucile, non, » cela ne se peut pas...—Voyez-vous » ce monsieur, comme il me dit cela... » monstre! vous me disiez pourtant » que vous m'aimez.—Mais je ne vous » ai jamais promis de vous épouser.— » Qu'est-ce que cela fait? il y a tant » de gens qui promettent et qui n'é- » pousent pas, qu'on peut bien épou- » ser sans avoir promis. Au reste, à » votre aise, monsieur, je ne man- » querai pas de maris quand j'en vou- » drai.—J'en suis persuadé, Lucile, » et comme je vais en Savoie, j'espère » que vous serez encore assez bonne » pour me donner quelquefois de vos » nouvelles et de celles de madame la » comtesse. — Quoi, vous allez en » Savoie? . . pour voir votre mère

» sans doute? ce cher André... qu'elle
» aura de plaisir à vous embrasser...
» Ah! vous êtes un vilain de ne pas
» vouloir m'épouser... c'est égal, An-
» dré, je sens bien que je ne puis pas
» être fâchée contre vous... Oui mon-
» sieur, je vous écrirai... Allons em-
» brassez-moi, faites-moi vos adieux...
» se quitter comme cela... dans un es-
» calier... vous auriez bien dû, au
» moins, venir me dire adieu dans ma
» chambre.—Je ne le puis, Lucile,
» la voiture doit être arrivée, mon
» frère m'attend.—Allons, adieu donc,
» à votre retour, je verrai si vous
» m'aimez encore.»

J'embrasse Lucile et je quitte l'hôtel. En approchant de ma demeure j'aperçois à la porte une chaise de voyage, le postillon est en selle, Pierre est déjà dans la voiture, mett nt alterna-

tivement sa tête à chaque portière. Ce bon Bernard a retrouvé ses jambes de vingt ans pour satisfaire mon impatience. Je monte embrasser mes amis, je prends sur moi une somme assez forte, fruit des économies de mon bienfaiteur, et dont j'ai déjà trouvé l'emploi, puis, je descends prendre place près de Pierre, qui ne se sent pas de joie de voyager en poste.

Manette et son père descendent dans la rue, afin de nous voir plus longtemps; le postillon fait claquer son fouet, nous partons pour la Saoie dans une bonne voiture à quatre chevaux, après en être sortis à pied, et en dansant: *Gai coco!* pour avoir du pain.

CHAPITRE IV.

Voyage en Savoie, acquisition. — Retour précipité.

Pierre, qui n'a pas comme moi habité un hôtel, et qui n'a jamais voyagé en voiture, ne sait où il en est pendant les premières postes que nous courons. Il ne clôt pas la bouche un moment, ce sont à chaque instant

des exclamations de joie, de surprise, et quelquefois de frayeur, lorsque la voiture, qui va comme le vent, penche dans des ornières ou roule sur des chemins raboteux. Je voudrais en vain me livrer aux réflexions que fait naître ma dernière entrevue avec Adolphine, Pierre ne m'en laisse pas le temps.

» Mon frère, » me dit-il, « vois donc » comme les chevaux galoppent... » Qu'on est bien en voiture à soi... Se- » rons-nous long-temps dedans.... » Tiens, regarde à gauche... à droite... » Les villages, les bois... tout ça fuit » derrière nous... Ah! que c'est beau » d'être riche! et qu'on a bien fait » d'inventer les chevaux de poste! » Tiens, André, tous ceux devant qui » nous passons allongent le cou pour » nous voir... Je suis sûr qu'ils vou-

» draient être à notre place ! Nous » devons avoir l'air bien respectables. » Je voudrais passer ma vie en voiture! » — Mon pauvre Pierre! tu en serais » bientôt las ! — Oh ! que non, on » ne peut pas se lasser d'être roulé » comme ça ! »

Le second jour, cependant, Pierre commence a se sentir fatigué du mouvement de la voiture. Quoique notre chaise soit assez bonne, comme nous avons couru toute la nuit, ne nous arrêtant que pour changer de chevaux, Pierre dit qu'il aurait besoin de dérouiller un peu ses jambes, et ne plaint plus autant les pauvres piétons.

Enfin nous avons dépassé Lyon; bientôt nous touchons le territoire de la Savoie; ici tout prend à nos yeux une forme nouvelle ; notre âme se dilate, notre cœur bat délicieusement

à l'aspect de chaque sîte que nous reconnaissons. « Tiens, mon frère, » nous écrions-nous, « vois-tu cette » maison... ce sentier... Nous nous » sommes assis là... nous avons dé- » jeûné sous cet arbre... Tiens, aper- » çois-tu nos montagnes... nos gla- » ciers... Notre village est là-bas, der- » rière ce gros bourg! Ah! quel bon- » heur de revoir son pays! »

Et nous sautons, Pierre et moi dans la voiture, nous nous embrassons, nous pleurons de plaisir.

Eh mais! que vois-je là-bas, sur le chemin, à gauche... près de ce précipice... C'est une barrière... la même sur laquelle nous nous sommes balancés en sortant de chez nôtre mère... Elle remue comme la nuit où cela fit tant de frayeur à Pierre. » Ah! descendons! descendons, dis-je

à mon frère, « allons nous appuyer » sur cette barrière... Viens.. il me » semble que je suis encore à cette » époque d'autrefois ! »

Pierre ne demande pas mieux. Je dis au postillon d'arrêter. Nous descendons, et nous courrons à notre chère barrière... Nous sommes tentés de l'embrasser... Nous grimpons dessus et nous nous balançons comme lorsque nous étions petits.

Le postillon, qui nous regarde, ouvre de grands yeux; il nous croit fous, sans doute. Ah ! il ne peut deviner ce qui se passe dans notre cœur !

Mais déjà j'ai quitté la barrière; les réflexions sont venues me rappeler à moi-même; je pense à Paris, à Adolphine, aux changemens qui se sont opérés depuis onze ans... Je soupire...

Pierre se balance toujours... Mais il revient à son village tel qu'il en est sorti.

Nous remontons en voiture, mais nous la laissons dans le bourg qui précède notre chaumière d'un quart de lieue, je veux faire ce trajet à pied. Pierre ne conçoit rien à cette idée, il espérait entrer au grand galop dans son village. « Mon frère, » lui dis-je, » nos voisins, nos amis, pourraient » croire que nous sommes devenus » fiers, que nous voulons faire de » l'embarras!... Crois-moi, il vaut » mieux revenir à pied dans le lieu de » notre naissance, et ne faire voir que » nous sommes riches que par le » bien que nous ferons aux malheu- » reux. »

Pierre m'embrasse en s'écriant : « T'as raison, André, t'as toujours

» raison, mais moi je n'suis qu'une » bête, et je ne vois pas plus loin que » mon nez. »

Je renvoie les chevaux, je paie le postillon. Nous prenons nos valises, nous les attachons chacune à un bâton, Pierre veut tout porter, en disant qu'il en a l'habitude, qu'il est plus fort que moi, et que c'est son métier; mais je m'y oppose. Je veux aussi porter mon paquet... Je serais si fâché de paraître au-dessus de mon frère.

Nous hâtons notre marche, en regardant avec amour ces lieux qui nous rappellent notre enfance. Mais nous approchons de notre chaumière, c'est là où tendent tous nos vœux. Au détour d'un sentier qui conduit à la montagne, nous apercevons la place où notre mère nous dit adieu, et

nous suivit des yeux si long-temps. Nous nous regardons tristement Pierre et moi... La même pensée nous est venue... Jacques était là aussi, avec notre mère, c'est là où nous l'aperçûmes pour la dernière fois... Le pauvre petit envoyait des baisers à ses frères qu'il ne devait jamais revoir.

Nous nous arrêtons pour essuyer les pleurs qui coulent de nos yeux... Hélas! il n'est point de parfait bonheur; le nôtre eût été trop grand, si nous avions retrouvé dans notre village tout ce que nous y avions laissé.

Mais notre mère nous attend... courons dans ses bras. Nous franchissons rapidement la montagne; arrivés au sommet, nous apercevons parfaitement notre chaumière... Oh! nous la reconnaissons bien, quoique nous l'ayons quittée fort jeunes. «La voilà!..

» la voilà!..» C'est tout ce que nous pouvons nous dire... les souvenirs, la joie, nous ôtent la force de parler. Nous ne marchons plus, nous volons jusqu'à cette demeure chérie... Nous la touchons enfin... et nous tombons à genoux devant le toit qui nous a vus naître.

La porte est fermée; sans doute notre mère est là... mais irons-nous brusquement nous jeter dans ses bras... «On dit » que la joie fait du mal,» me dit Pierre. Moi, j'ai de la peine à croire que ce mal soit dangereux. Je ne puis plus résister, je frappe en tremblant... on ouvre : c'est elle... c'est notre bonne mère!.. qui nous fait un beau salut, en nous disant : « Qu'y a-t-il pour vo- » tre service, messieurs? »

Messieurs!.. elle ne reconnaît pas les deux enfans qu'elle a vu partir si petits!

Onze années ont fait de nous des hommes, et notre mise élégante doit tromper ses yeux. Mais le cœur devine, il pressent le bonheur.. Nous restons immobiles devant elle... nous sourions, nous n'osons encore parler, mais nous lui tendons les bras et déjà son cœur nous a nommés.

« Ah ! mon Dieu, s'écrie-t-elle, » serait ce... — Oui, c'est nous, ma » mère : c'est André, c'est Pierre, » qui sont revenus, » nous écrions-nous tous deux, et nous sautons au cou de notre mère, comme nous le faisions étant petits, mais quand le cœur n'est pas changé, on conserve, en grandissant, les douces habitudes de l'enfance.

Pendant long-temps nous ne pouvons qu'échanger des mots sans suite, mais ils partent de l'âme, ils expri-

ment notre bonheur à tous trois. Notre bonne mère ne peut se lasser de nous embrasser, puis de nous admirer pour nous embrasser encore, en s'écriant : « Mon Dieu !.. que vous êtes » donc devenus beaux garçons, mes » pauvres petits !.. comme vous êtes » bien mis... quen jolie tournure.. » Toi surtout, André, t'as l'air d'un » seigneur, mon garçon... Pierre a » ben encore un peu de son air du » pays, de sa gaucherie d'autrefois... » Mais toi, André... comme t'es dégagé » et toujours aussi bon... Ah ! j'en ai » eu souvent des preuves !.. et grâce à » toi, depuis ton départ ta mère n'a » point connu l'indigence.

» Pierre en eut fait autant, ma mère, » si un fripon ne l'avait pas trompé, » en gardant l'argent qu'il vous en- » voyait. — Oh ! je vous crois, mes en-

» fans, je vous crois!.. et d'ailleurs vous » m'aimez toujours!.. Ah! je suis ben » heureuse! Pourquoi faut-il que ce » pauvre Jacques n'ait pu vous presser » dans ses bras... Mais vous voilà!.. nous » le pleurerons ensemble, et je sens, » en vous embrassant, que je suis en- » core heureuse mère. »

Nous entrons dans notre chaumière. Chaque meuble, chaque objet nous rappelle notre enfance. «Tiens Pierre,» dis-je à mon frère, «voilà la grande » chaise sur laquelle est mort notre » bon père... C'est là où nous nous » mîmes à genoux autour de lui. Voi- » là la place où il s'asseyait de préfé- » rence .. où il nous faisait sauter dans » ses bras.

» Oui, mes enfans, oui, c'est bien » cela, dit notre mère en essuyant ses » yeux. Ces pauvres petits... ils recon-

» naissent tout... ils n'ont rien oublié.
» — Vlà où nous couchions, «s'écrie
» Pierre, » mais j'crois qu'à présent
» nous aurions de la peine à tenir là.
» — Et voilà où j'ai trouvé le portrait
» de ma bienfaitrice... — Oui, mon
» cher André, ce bijou qui a été cause
» de ton bonheur! c'est grâce à lui
» que t'as si bien fait ton chemin, et
» que te vlà maintenant un beau mon-
» sieur!.. Vous me conterez tout ce
» qui vous est arrivé depuis que vous
» m'avez quittée, mes enfans, vous
» ne me cacherez rien... Songez que
» tout intéresse une mère... mais repo-
» sez-vous... asseyez-vous.. Est-ce que
» vous êtes venus à pied?

» Oh! que non, dit Pierre, j'som-
» mes venus commodément... nous
» avions... »Je serre le bras de mon frère en lui faisant signe de se taire.

Ma mère ne sait pas que M. Dermilly est mort et qu'il m'a fait son héritier, je veux lui ménager une surprise, et c'est pour cela que je me hâte d'interrompre Pierre, en disant : « Nous » avons trouvé une occasion de voya- » ger sans nous fatiguer... nous en » avons profité.

« Tant mieux, mes enfans, mais je » veux vous régaler, vous faire queu- » que chose... vous savez ben de ces » gâteaux que vous aimiez tant autre- » fois... Ah ! dam, si j'avais su votre » arrivée, j'en aurais préparé d'avan- » ce... mais vous avez voulu me sur- » prendre... C'est égal, vous en aurez » pour ce soir. »

Pendant que ma bonne mère se donne bien du mal pour nous faire des gâteaux, nous allons, mon frère et moi, visiter le village et voir si nous

reconnaîtrons quelques anciennes connaissances. Mais c'est au cimetière que nous nous rendons d'abord ; nous allons saluer la tombe de notre père et celle de Jacques, qui est tout auprès. On a bientôt parcouru l'intérieur d'un cimetière de village. Là, point de faste, point de monumens ; des croix, quelques pierres, quelques couronnes, c'est tout ce qui marque la place de ceux qui ne sont plus. La mort y est simple comme la vie que l'on a menée ; les villageois s'y rendent pour pleurer ceux qu'ils ont perdus, et non pour admirer de beaux mausolées et lire de louangeuses inscriptions.

Après nous être agenouillés devant la tombe de Jacques et de notre père, nous gagnons lentement le village. Nous nous arrêtons souvent ; ces sentiers, ces routes, furent témoins de

nos jeux. C'est par ici que nous nous livrions bataille avec des boules de neige... « Tiens, me dit Pierre, c'est » là où j'en ai reçu une juste dans » l'œil !.. » Je n'ai pas non plus oublié cet heureux temps !

Personne dans le village ne nous reconnaît. Il faut que nous nous nommions, chacun alors s'écrie : « Eh » quoi ! ce sont les fils de Marie !.. » Comme ils ont l'air de beaux mes» sieurs. »

Mais on s'aperçoit bientôt que notre cœur est toujours le même, et chacun alors nous embrasse et nous comble d'amitié.

Nous retournons trouver notre mère, qui nous a apprêté un repas somptueux pour le village. Depuis long-temps je n'avais eu autant d'appétit : je fais honneur aux gâ-

teaux, aux galettes. La bonne Marie est enchantée, mais Pierre tout en mangeant fait par fois la grimace.

« Est-ce que tu ne trouves pas cela » bon, lui demande ma mère. — Oh!.. » dame... C'est que, voyez-vous, la » cuisine de Paris... Oh! c'est autre » chose... — Quoi! Pierre, tu n'aimes » plus les gâteaux de ton village, qui » te régalaient si bien autrefois!.. — » Ah! écoutez donc, autrefois je ne » connaissais pas les omelettes souf- » flées et toutes ces bonnes choses » que j'ai mangées, en dînant chez le » traiteur avec Loiseau!.. Ah! ma » mère!.. Les omelettes soufflées!.. » C'est ça qui est fameux!.. Ah! si j'a- » vais pu vous en apporter une dans » ma poche... Mais si vous venez à » Paris... Oh! je veux que vous ne » mangiez que de ça pendant quinze

» jours. — Merci, mon garçon, mais » je ne quitterai pas mon pays, pour » tes omelettes soufflées... Je suis bien » sûre que cela de vaut pas mieux que » mes gâteaux... N'est-ce pas André... » Ah! tu les trouves bon, toi, et ça » me fait plaisir. »

Oui, ma mère, oui je les aime toujours, dis-je en marchant sur le pied de mon frère, pour lui faire sentir qu'il fait de la peine à notre mère, en ne trouvant pas ses gâteaux aussi bons qu'autrefois. Le repas achevé, chacun de nous raconte ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté le toit paternel. L'histoire de Pierre est bientôt terminée ; la mienne est beaucoup plus longue, ma mère n'avait appris qu'imparfaitement toutes mes aventures ; elle bénit mes bienfaiteurs, et

verse des larmes lorsque je lui apprends la mort de M. Dermilly.»

« Dis-lui donc que t'es riche, » me dit tout bas Pierre, « ça la consolera » ben pus vîte.» Mais un regard que je lance à mon frère le force au silence, et il se contente de murmurer entre ses dents : « Oh! c'est égal!.. André... » à présent... C'est ben aut' chose. »

Ma mère ne fait pas attention aux demi-mots de Pierre. Elle me recommande la plus tendre reconnaissance pour ma bienfaitrice, la plus constante amitié pour Bernard et sa fille. Ce qui me contrarie, c'est qu'elle me parle à peine d'Adolphine; elle en revient toujours à Manette, on voit que le caractère de ma sœur a séduit ma mère; tout dans Manette lui plaît; je n'ai parlé que de ses vertus, mais Pierre

vante sa beauté, sa taille, sa gentillesse, et ma mère s'écrie souvent : « que j'aurais de plaisir à embrasser » cette bonne fille là! »

L'heure du repos est venue, il s'agit de nous coucher ; ma mère craint que nous ne soyons mal dans la chaumière; je la rassure, et ne veux pas d'autre lit qu'un matelas jeté sur de la paille, dans l'enfoncement qui formait autrefois notre chambre à coucher. Pierre me regarde, en ouvrant de grands yeux, il ne conçoit rien à ma manière d'agir, mais il n'ose pas se permettre d'observations, et se contente de me dire en se couchant près de moi : « André, est-ce que tu ne » veux plus être riche? »

Je regarde mon frère en souriant. « Dormons encore sous le toit qui » nous a vus naître, lui dis-je, mon

» cher Pierre, il ne faut pas, parce » qu'on est riche, se priver d'un aussi » doux plaisir. »

Pierre ne me répond plus, il dort déjà ; j'en fais bientôt autant que lui, en me berçant des souvenirs de mon enfance.

Au point du jour, je laisse Pierre dormant encore, et ma mère apprêtant notre déjeûner. Je sors, sous le prétexte de me promener un moment, mais j'ai un autre motif : hier, en parcourant le village avec mon frère, j'ai aperçu une fort jolie maison bourgeoise, bâtie dans une situation charmante, et à la porte de la maison j'ai lu distinctement : à vendre ou à louer.

C'est cette propriété que je veux voir, c'est là que je me rends en secret. Je frappe, un vieux jardinier vient m'ouvrir, c'est lui qui habite

seul la maison « A qui s'adresse-t-on » pour l'acheter, lui dis-je. — Oh ! » monsieur, c'est facile, on va chez le » notaire de la ville de l'Hôpital, c'est » lui qui est chargé de conclure. C'te » maison avait été bâtie pour une jolie » dame qui voulait vivre loin du » monde; mais après y avoir passé six » mois, elle s'en est allée en disant » qu'on ne venait pas assez souvent lui » demander à dîner, et elle a chargé » le notaire de vendre ce bien.

« Voyons la maison. — J'vas vous » faire voir tout, monsieur. Je suis le » jardinier.» D'abord une jolie cour me plaît, la maison est bâtie avec goût. Un rez-de-chaussée; un premier et des greniers. On pourrait y loger douze au moins! Tant mieux, on a de la place à offrir à ses amis, les personnes que l'on appelle ainsi en Savoie

méritent ce nom, et celles qui viendraient de Paris jusqu'ici pour nous voir le mériteraient aussi. La maison est meublée avec simplicité, mais il y a tout ce qu'il faut : une laiterie, un colombier, une serre, un pigeonnier, on n'a rien oublié. Voyons maintenant le jardin. Deux arpens et demi, en plein rapport, jusqu'à un petit champ de blé; on peut vivre sans sortir de chez soi. C'est charmant, je suis enchanté. « Et combien tout cela, dis-je au vieux jardinier.

« Ah! dame, monsieur... ça vaut de » l'argent!.. mais vous voyez aussi que » la maison est jolie, qu'il y a du ter- » rain, du rapport, que c'est tout » meublé.—Mais enfin, combien en » veut-on?—Neuf mille francs, mon- » sieur.—Neuf mille francs?..

Il me semble que c'est pour rien,

mais j'oublie que je ne suis plus à Paris, et qu'ici, une maison coûte moins qu'un petit appartement à la chaussée d'Antin.

« Tu peux ôter l'écriteau, » dis-je au jardinier, j'achette la maison. — Vous » l'achetez, monsieur... Ah ! mon » Dieu... et moi qui ai soin du jardin.. » — Je t'achette aussi... que te donnait-» on ici? — Ah! mon bon monsieur, je » prends ce qu'on veut, pourvu que » j'ayons toujours ma petite cabane » dans l'fond de la cour; le jardin me » fournit de quoi vivre... et avec dix » écus par an, je sommes content... » mais aussi, j'vous promets de travail-» ler depuis le matin jusqu'au soir. » Dix écus!.. pauvre homme!.. M. le comte en donne cent à une foule de laquais qui passent leur temps à bâiller dans ses anti-chambres... mais j'oublie

toujours que je ne suis plus à Paris.
» Tiens, en voilà vingt, je te paie d'a-
» vance, tu resteras avec ma mère, tu
» ne la quitteras plus. — Vot'mère...
» quoi! monsieur, c'est pour vot'mère
» que vous achetez c'te belle maison..
» —Chut!.. tais-toi, ne dis rien, je
» veux la surprendre... je cours à la
» ville, chez le notaire, et ce soir,
» j'espère, le contrat sera passé. »

En partant de Paris, j'avais emporté environ dix mille francs en or que j'avais trouvé dans le secrétaire de M. Dermilly, je ne puis mieux employer cette somme qu'à l'achat de cette jolie maison, dans laquelle ma mère trouvera sur ses vieux jours toutes les commodités de la vie. Plein du plaisir que je vais lui causer, j'ai retrouvé mon agilité d'autrefois, je gravis les montagnes qui conduisent

à la ville; en peu de temps j'ai franchi la distance qui m'en séparait, je ne marche pas, je vole, enfin je suis chez le notaire, auquel j'ai expliqué le sujet de ma visite, avant qu'il ait fini de me faire la révérence.

Malheureusement l'homme de loi n'est pas aussi vif que moi; il met des formes à tout ce qu'il fait, et des virgules dans tout ce qu'il dit. « On va » s'occuper du contrat, me dit-il.— » Sur le champ, monsieur...—Il faut le temps de...— Je paie comptant, » monsieur, voilà les neuf mille francs, » prix de la maison...—C'est très-bien, » mais...—Que faut-il pour les frais » de l'acte?.. parlez, monsieur... Je ne » marchande point, mais je vous en » prie terminons promptement. »

Avec de telles paroles on met tout le monde en mouvement. Le notaire

presse son clerc, auquel je glisse une pièce d'or, et qui, alors, veut bien ne pas retailler sa plume trois fois pour écrire le même mot.

Je vais me promener dans le jardin, pendant que l'on travaille, et j'ai la compagnie de madame la garde-note qui s'est empressée d'ôter ses papillottes et d'accourir, lorsqu'elle a sû qu'il y avait dans l'étude un jeune homme qui achetait sans marchander, et payait très-noblement.

L'épouse du notaire n'est pas jolie, mais elle a des prétentions, et l'on sait ce que c'est que les prétentions de province. En moins de cinq minutes je sais que madame a une belle voix, qu'elle chante les grands morceaux en s'accompagnant du forte; qu'elle comprend l'italien, et même le latin, qu'elle connaît le code civil aussi bien

que son mari, qu'elle n'a jamais eu d'enfant, et qu'elle n'en désire pas, parce que cela gâte la taille; qu'elle a le sentiment de la poésie, et beaucoup de penchant pour la danse; qu'on mange chez elle les meilleures confitures, parce qu'elle surveille sa cuisinière même en devinant les charades, qu'enfin, elle est toujours mise dans le dernier goût, parce qu'elle reçoit le journal des modes de Lyon.

Pendant que l'on me dit toutes ces jolies choses, je me vois dans la maison que je viens d'acheter, ou à Paris auprès d'Adolphine, ce qui fait que je réponds presque toujours de travers à ce que me dit l'épouse du notaire, qui ne doit pas avoir une opinion très-avantageuse de mon esprit, mais cela m'inquiète peu. Enfin, après deux mortelles heures, le notaire me fait

annoncer que tout est fini. Je cours à l'étude, je paie ce qu'on me demande, je tiens le contrat de la maison, que j'ai fait mettre sous le nom de ma mère, et je me sauve avec, laissant le notaire dire à son clerc : « Voilà un » garçon qui n'a pas l'habitude d'a- » cheter des maisons. »

Mon absence a été longue. On a déjeûné sans moi, l'heure du dîner est arrivée, on est inquiet. Ma mère craint que je ne sois tombé dans quelque précipice, n'étant plus habitué à gravir nos montagnes; Pierre me cherche de tous côtés, je reparais enfin, et le contentement qui brille dans mes yeux dissipe toutes les inquiétudes.

Je fais une histoire, et l'on me croit, parce qu'on est loin de soupçonner la vérité. Après le dîner, j'emmène

ma mère promener avec nous. J'ai pris mes mesures pour que dès que nous aurons quitté la chaumière on y enlève tout ce que je veux que l'on transporte dans notre nouvelle demeure. Je dirige notre promenade du côté de la jolie maison, le temps se passe, parce qu'à chaque instant nous sommes arrêtés par de bons villageois qui font compliment à ma mère de ses deux fils, et comme une mère ne se lasse jamais de recevoir de pareils complimens, et d'y répondre quelque chose qui prolonge la conversation, la nuit est venue avant que l'on ait songé à retourner à la chaumière. « Il » est tard, et nous sommes loin de » chez nous, dit la bonne Marie, il y » a bien long-temps que je ne suis » restée le soir dehors; c'est tout au » plu si je reconnaîtrai mon chemin. »

Au lieu de prendre la route de la chaumière, je conduis ma mère et mon frère à la maison, qui leur paraît être un château, et je frappe en disant: « Je connais le maître de cette maison, » allons souper chez lui, il nous rece- » vra bien. »

Pierre ne demande pas mieux, il présume qu'on doit autrement souper là que dans notre chaumière; ma mère fait quelques façons, elle craint d'être indiscrète, mais déjà François, le vieux jardinier, est venu nous ouvrir, et nous introduit en nous faisant mille politesses. Je lui ai fait signe de se taire, et le bon homme, très-gauche pour les surprises, est aussi embarrassé que ma mère, qui n'ose pas avancer et demande toujours où est le maître de la maison.

Nous montons au premier, dans la

chambre que j'ai destinée à ma mère, elle admire d'abord tout ce qu'elle voit, en s'écriant : « La jolie maison, » ça doit être des gens riches qui de- » meurent ici. »

Mais bientôt sa surprise prend un autre caractère, lorsqu'elle aperçoit dans la chambre sa vieille commode, puis à la tête du lit la couronne de buis qui était dans sa chaumière, puis enfin, près de la cheminée, la vieille chaise dans laquelle notre père s'est endormi pour la dernière fois.

« Ah! bon Dieu!.. qu'est-ce que cela » veut donc dire? » s'écrie la bonne Marie... « Ces effets qui sont de chez » nous... et que je vois ici... Mes enfans, » comprenez-vous cela?..

» Cela veut dire qu'ici vous êtes chez » vous, ma mère, que cette maison » vous appartient, et que j'y ai fait

» apporter tout ce qui, dans votre » chaumière, avait quelque prix à vos » yeux.»

Ma mère ne revient pas de sa surprise, tandis que Pierre saute dans la chambre en s'écriant : « Ah ! je ne vous » avait pas dit qu'André était riche !.. » Mais je me doutais bien qu'il vous mé- » nageait une surprise !.. — Comment, » tu es riche, André ?.. — Oui, ma » mère, assez du moins pour vous of- » frir cette retraite agréable ; M. Der- » milly m'a fait son héritier et quand » j'habite à Paris un beau logement, il » me semble qu'il est bien naturel que » vous ayez mieux qu'une chaumière. » Voici l'acte de vente, cette maison » est à vous. — A moi, à toi, n'est-ce » pas la même chose, mon garçon ?.. » Marie-toi, André, vous demeurer » ici avec ta femme et tes enfans ; c'est

» alors que je n'aurai plus rien à dé-
» sirer.

» Oui, oui, nous nous marierons
» tous, dit Pierre, mais en attendant
» soupons et visitons la maison. »

Le souhait de ma mère m'a fait pousser un profond soupir, mais je me hâte, pour éloigner mes souvenirs, de la conduire dans toute la maison, qu'elle trouve magnifique. Pierre choisit sa chambre; moi je prends celle d'où la vue, plus étendue et plus variée, m'offrira de nombreuses études. Il est trop tard pour que nous visitions ce soir la laiterie, le colombier et le jardin; le vieux François a dressé le souper dans une salle du rez-de-chaussée. Nous mangeons avec appétit, et nous allons nous livrer au repos avec ce contentement que l'on éprouve dans une demeure qui nous plaît, lorsque

l'on peut se dire : Je suis chez moi.

Le lendemain nous visitons en détail toute la maison, la bonne Mari pousse à chaque instant des cris de joie, surtout à l'aspect du four, du pétrin, de la laiterie et de tous ces objets précieux à une bonne ménagère. Les beaux arbres fruitiers, dont le jardin est rempli, font l'admiration de Pierre, tandis que c'est le champ de blé qui enchante ma mère. Mais, lorsqu'on est propriétaire, on trouve toujours quelques changemens, quelques améliorations à faire dans son terrain. Pierre et moi, nous travaillons au jardin, nous transplantons, nous bêchons, nous labourons. Le vieux François crie un peu, mais nous ne l'écoutons pas, et les jours s'écoulent vîte dans ces occupations. Il y a six semaines que nous sommes en Sa-

voie, et je n'ai pas eu un instant d'ennui. Lorsque j'ai dessiné pendant quelques heures les vues magnifiques qui, de tous côtés, s'offrent à moi, je retourne prendre la bêche et travailler dans notre jardin. L'image d'Adolphine ne me quitte pas, mais je sens que, pour être heureux dans mes rêveries, il faut que je transporte Adolphine en Savoie, et non pas que j'en retourne près d'elle à Paris.

J'ai reçu des nouvelles de mes bons amis, mais Lucile ne m'a pas encore écrit, et Manette ne m'a pas dit un mot de l'hôtel. Je n'ai point fixé l'époque de mon départ et ma mère me dit souvent : « André, puisque tu as » de quoi vivre, puisque tu es heureux » ici, pourquoi veux-tu retourner à » à Paris ? »

Enfin je reçois une lettre de Lucile;

je vais avoir des nouvelles d'Adolphine... mais je ne sais pourquoi je tremble en brisant le cachet.

Je parcours rapidement la première page... des sermens de constance, de fidélité... Ah! Lucile, vous oubliez que je ne suis plus un enfant; enfin, voici des détails sur l'hôtel : « M. le » marquis est revenu; depuis son re- » tour il court moins dans le monde » et paraît se plaire beaucoup près de » sa cousine. Il est vrai que mademoi- » selle devient chaque jour plus jolie, » suivant toute apparence M. le mar- » quis sera son époux. »

Son époux!... La lettre m'est tombée des mains... ce mot m'a anéanti.... Il se pourrait!... Adolphine épouserait son cousin... Malheureux que je suis!... Mais ne devais-je pas m'y attendre... N'en avais-je point le pressen-

timent... Et cependant, lorsque je me rappelle notre dernière entrevue, je ne puis croire qu'elle aime le marquis.

Je ne sais plus où j'en suis... Je n'ai aucun espoir d'empêcher ce mariage, et, cependant, il me semble que si j'étais à Paris, que si Adolphine me voyait, elle ne pourrait consentir à cet hymen. Je cours trouver ma mère et je lui annonce mon départ pour Paris. « Quoi, mon garçon, tu vas » partir... tu n'y pensais pas ce matin. » —Des nouvelles que j'ai reçues me » forcent à ne plus différer...—Ah! » mon Dieu, est-ce que ces nouvelles- » là t'apprennent quelque malheur... » tu as la figure toute bouleversée, mon » cher André...—Non, ma mère.. non, » ce n'est rien... mais il faut que je » parte dès demain... — Dès demain... » —Pierre, va au bourg où nous avons

» laissé notre voiture, demande des
» chevaux pour demain matin.—Oui,
» mon frère...j'y cours...—Pierre, si tu
» veux rester près de ma mère, rien ne
» t'oblige à revenir à Paris.—Oh! mon
» frère, je ne serai pas fâché d'y retour-
« ner avec toi. On voyage si bien en
» chaise de poste.— Ou[illegible], oui, va avec
» André, dit ma mère, ne le gâte pas,
» mon garçon...dans le trouble où il est,
» je suis bien aise que tu sois avec lui.»

Pierre est parti. Je fais mes apprêts pour le voyage; ma bonne mère me regarde souvent, elle cherche à lire dans mon âme. « André, me dit-elle enfin, t'as du chagrin, mon garçon, » t'as queuque peine, que tu ne veux » pas m'avouer...

Je ne puis répondre, mais je prends la main de ma mère et je la presse sur mon cœur. Mon silence est presqu'un

aveu. « Avec des talens, de la fortune, » tu n'es pas heureux ! » reprend ma mère « Ah ! mon cher André, je » voudrais encore habiter not' chau- » mière, et te voir vêtu en Savoyard, » revenir, aûssi gai qu'autrefois, man- » ger la soupe en riant avec nous !.. » Hélas !.. tu repars pour Paris !.. Si » tes chagrins ne se passent point, » reviens auprès de moi mon fils, je » tâcherai de te consoler, ou je pleu- » rerai avec toi. »

Je rassure ma mère, je cherche à dissiper ses inquiétudes... Mais je ne puis cacher mon impatience d'être à Paris. Enfin le moment du départ est arrivé, nous embrassons notre mère, je recommande au vieux François la petite propriété, et bientôt nous avons rejoint notre voiture, et nous quittons de nouveau la Savoie.

CHAPITRE V.

Entrevue. — duel. — Plus d'espoir.

Nous faisons la route en brûlant le pavé, je paie les postillons en conséquence. Pierre fait ce qu'il peut pour me distraire, mais je le laisse parler seul; je ne rêve qu'Adolphine et le marquis... Je brûle d'être à Paris, et

pourtant qu'y ferai-je... je ne sais... Je suis hors d'état de raisonner.

Enfin nous sommes arrivés. Il est près de dix heures du soir, n'importe, je veux parler à Lucile ; je laisse Pierre chez moi, le pauvre garçon est encore tout étourdi de la vîtesse dont nous sommes venus, je me rends à l'hôtel.

Le concierge me connaît, je pénètre facilement dans la maison. J'aperçois beaucoup de clarté dans les appartemens... Sans doute il y a réunion chez madame la comtesse, sans doute le marquis et Adolphine sont ensemble... Mon cœur se serre, je monte rapidement l'escalier qui conduit à la chambre de Lucile... La femme de chambre descendait, elle se trouve en face de moi, elle me reconnaît et pousse un cri...

« Silence! lui dis-je... de grâce, » Lucile, taisez-vous, je ne veux pas » que l'on sache que je suis dans l'hôtel. — « Ah! mon dieu!.. C'est que votre » vue m'a saisie... On le croit en Sa- » voie... et puis on le voit devant soi... » quel plaisir... ce cher André... — » Lucile, entrons dans votre chambre, » nous pourrons y causer mieux qu'ici. —» Oh! je veux bien... Mon Dieu! je » n'en reviens pas encore... Ah! vous » ne direz pas cette fois que vous » m'avez trouvée avec le petit Anglais.. » Oh! c'est une petite bête... il n'est » bon qu'à boire et à manger!.. »

Nous sommes entrés chez Lucile, je me jette sur un fauteuil pendant qu'elle allume des bougies. Elle revient vers moi pour m'embrasser et s'aperçoit alors de mon trouble, de ma pâleur. « Qu'avez-vous André,

me dit-elle, vous paraissez souffrant? » Oui... je souffre en effet.. — Est-ce » la fatigue du voyage?.. — Non... — » Est-ce que vous auriez trouvé votre » mère malade? — Non, grâce au ciel, » je l'ai laissée heureuse et bien por- » tante... — D'où vient donc l'état où » je vous vois? André . . . Contez-moi » cela, vous savez bien que je suis votre » amie...»

Je garde quelque temps le silence, et Lucile attend avec inquiétude que je m'explique, je balbutie : « Est-il » vrai que mademoiselle Adolphine » doit épouser son cousin?.. »

Lucile qui m'examine attentivement, paraît vivement frappée. « Ah! » mon Dieu!.. Se pourrait-il»... S'écrie-t-elle en laissant tomber ses bras, comme anéantie par ce qu'elle vient de découvrir.

« De grâce Lucile .. répondez-moi ? — « André ! .. Serait-il vrai ? .. Vous » aimez mademoiselle. .. — Ah ! Lu- » cile, taisez-vous !.. Si l'on vous en- » tendait !.. — Le malheureux... il » l'aime... plus de doute... Cette tris- » tesse, cette mélancolie, qui le mi- » nait depuis quelque temps... Et je » n'ai pas deviné cela plus tôt... Où » avais-je donc les yeux !.. Mais aussi » qui aurait pensé... pauvre André !.. » Ah ! c'est égal, je vous aimerai tou- » jours... Je serai toujours votre amie, » et vous André... vous aurez toujours » un peu d'attachement pour moi, » n'est-il pas vrai ?.. — Oui bonne Lu- » cile ! .. toujours... Mais n'allez pas » dire un mot de ce que vous pensez... — » Pour qui me prenez-vous donc ?. » Allez ! quand les femmes le veulent, » elles sont plus discrètes que les

» hommes... — Et ce mariage de ma-
» demoiselle Adolphine?.. — Oh!..
» Ce n'est pas encore fait....C'est M. le
» marquis et M. le comte qui en par-
» lent. — Il se fera... j'en suis certain...
— » Il faut que mademoiselle et ma-
» dame le veuillent aussi... Mais quand
» même il ne se ferait pas... Mon cher
» André... que pouvez-vous espérer!..
— » Rien!.. Je le sais! — Quelle folie
» aussi d'aimer quelqu'un qu'on ne
» peut avoir!.. — Ah! Lucile, est-
» on maître de son cœur? — Oh! non,
» c'est vrai, on n'est pas maître de
» cela, il a raison... Et puis on vous
» laissait trop courir, jouer, aller
» seul avec mademoiselle... On disait:
» ce sont des enfans!.. On croit que
» les enfans ne pensent à rien, et ça
» entend déjà malice, avec cela vous
» étiez si précoce, vous!.. — Lucile,

» ma chère Lucile, j'ai une grâce à
» vous demander... — Une grâce? —
» Je sens bien qu'il ne faut plus que je
» voie mademoiselle Adolphine . . .
» Mais, avant de me priver pour ja-
» mais de sa vue... Je voudrais lui faire
» mes adieux... — Vos adieux... Mais
» moi, je vous verrai toujours, n'est-ce
» pas André?.. — Oui... mais pas à
» l'hôtel... — Vous ferez bien... en
» cessant de la voir votre amour se
» passera... Oh! vous ne croyez pas
» maintenant que ce soit possible, mais
» un jour, mon ami, vous verrez que
» j'avais raison... Les hommes ne ré-
» sistent pas à l'épreuve de l'absence!..
» Nous autres femmes c'est différent!..
» Mais nous avons le cœur autrement
» fait que vous. — Lucile, vous ne
» me répondez pas... — Mais que puis-
» je donc faire dans tout cela? — Dites

» en secret à mademoiselle que je suis
» revenu... que je voudrais la voir...
» lui parler seul un instant... Si elle
» consent à m'entendre... Lucile, vous
» me direz le moment où madame va
» lire dans son cabinet... Alors Adol-
» phine étudie seule dans le petit sa-
» lon... Ah! que je puisse lui parler
» un instant, et je m'éloignerai satis-
» fait... — Eh bien je tâcherai... Ecou-
» tez, demain pendant le déjeûner,
» j'avertirai mademoiselle de votre
» retour, vous reviendrez, vous mon-
» terez ici, et vous attendrez que je
» vous avertisse. — Chère Lucile! que
» vous êtes bonne! — Méchant! je
» vous aime toujours, moi, malgré
» votre inconstance. Ah! je voudrais
» tant vous voir heureux... — Heu-
» reux!.. Ah! jamais... jamais... — Al-

» lons, monsieur ne vous désolez » pas... Cela me fait trop de peine... » Ah! si j'étais comtesse, cela ne m'em- » pêcherait pas de vous épouser!.. — » Adieu Lucile... à demain... ne m'ou- » bliez pas ... — Non, non, comptez » sur moi. »

Je sors de l'hôtel et je rentre chez moi. Mon frère dort profondément... Heureux Pierre... Tu n'as point de soucis, de tourmens, d'inquiétudes!.. Et cependant, aux yeux de tout le monde, c'est moi que le sort a favorisé. J'ai trouvé à Paris des amis, des protecteurs, j'ai reçu de l'éducation, j'ai maintenant une fortune indépendante; tandis que mon frère, que nul hasard n'a poussé, est resté commissionnaire, et ne sait point encore signer son nom. Mais je ne puis

trouver le repos et Pierre dort en paix ! La nature dédommage toujours ses enfans.

Le point du jour me retrouve debout dans ma chambre... Comptant les heures qui s'écouleront encore avant que je ne voie Adolphine. Je ne puis me présenter à l'hôtel avant neuf heures du matin ; que faire jusque-là... Allons voir Bernard et Manette, allons chercher près de ces bons amis quelques distractions. Pierre dort toujours... Il se repose des fatigues du voyage . . . ne l'éveillons pas... Il n'est point amoureux, lui !..

On est matinal chez Bernard, je le trouve déjeûnant avec sa fille. Un cri de joie de Manette annonce à son père ma présence, je suis dans les bras de mes amis, je leur conte tout ce que j'ai fait en Savoie. Manette m'écoute

avec délice, elle semble craindre de perdre une seule de mes paroles, et son père me frappe souvent sur l'épaule, en me disant : « C'est bien An» dré... T'as ben fait d'acheter c'te » maison... V'la ta mère qui va vivre » comme une reine.. Allons, dans » queuque temps je me retire du » commerce et je vais voir cette bonne » Marie !.. »

Chez Bernard le temps a passé plus vîte. J'entends sonner neuf heures, je puis me rendre à l'hôtel. Je dis adieu à mes amis, en leur promettant de les revoir bientôt. Je vole chez Lucile, je la trouve dans sa chambre. « Il est » encore de bonne heure, me dit-elle, » on n'a pas déjeûné en bas, il faut » attendre mon cher André, mais » vous déjeûnerez avec moi... Le petit » jockey m'a apporté du... du *plumb*

» *puding!*.. Il a cru me faire un ca-
» deau... Ah! je trouve cela bien mau-
» vais!.. Mais je vais vous donner du
» café. — Merci Lucile, je ne veux
» rien prendre. — Monsieur, il faut
» toujours qu'un amoureux mange,
» entendez-vous, il ne faut pas croire
» qu'on soit plus intéressant, parce
» qu'on ne prend rien, c'est très-mal
» raisonner... »

Lucile sert le déjeûner, je suis obligé de la laisser faire, mais à chaque minute je la conjure de descendre près d'Adolphine. Enfin elle est partie... Je tremble... que va répondre mademoiselle, consentira-t-elle à m'entendre... et que vais-je lui dire?.. Mais Lucile ne remonte pas... Une demi-heure s'écoule... Il me semble qu'il y a un siècle, je ne puis plus tenir dans la chambre... Elle rentre enfin. .

» Ah ! que vous avez été long-
» temps !.. — Vraiment, monsieur,
» vous croyez que l'on trouve tout
» de suite l'occasion de parler en ca-
» chette... que cela va tout seul... —
» Eh bien ! Lucile... qu'a-t-elle dit ? —
» — M'y voilà... d'abord madame était
» là et je n'osais point parler bas à ma-
» demoiselle... enfin madame a passé
» dans sa chambre et j'ai annoncé vo-
» tre retour... mademoiselle en a paru
» charmée... — Charmée... ah ! Lucile !
» est-il vrai ? — Eh oui, monsieur,
» c'est vrai... mais quand j'ai dit que
» vous étiez dans ma chambre et que
» vous désiriez la voir seule un instant,
» alors elle a demandé qui vous empê-
» chait de descendre et de lui parler
» devant sa maman... Je ne savais trop
» comment répondre à cela... j'ai dit
» que vous aviez sans doute quelque

» secret que vous ne vouliez pas révé-
» ler devant madame la comtesse...
» Mademoiselle a rougi, puis enfin
» m'a dit qu'elle allait rester à étudier
» son dessin dans le petit salon... et
» cela veut dire qu'elle consent à vous
» entendre. — Ah! Lucile, quel bon-
» heur!.. — Je guetterai le moment
» où madame passera chez elle, en-
» suite, si elle revient et vous trouve
» là, vous serez censé arriver pour la
» voir... J'espère que je suis bonne...
» Ah! vous ne méritez pas... mais je
» redescends et je viendrai vous appe-
» ler dès que mademoiselle sera seule.

Je vais donc revoir Adolphine... et la voir un moment sans témoins. Ah! si ma bienfaitrice connaissait ma hardiesse... mais je ne veux dire qu'un mot à celle que j'adore... quelle sache que toute ma vie son image sera gra-

vée dans mon cœur... que nulle autre n'y régnera, et je m'éloigne pour jamais.

Je ne puis exprimer ce que j'éprouve au moment où Lucile reparaît et me fait signe de descendre... Je ne sais comment je suis parvenu dans le salon... mais je suis devant Adolphine, et Lucile passe dans l'appartement de sa mère, en me disant tout bas : « Je » tousserai quand madame reviendra. »

Adolphine me sourit : « C'est vous, » André, me dit-elle, vous avez voulu » me parler en secret... Auriez-vous » quelque chagrin que vous n'osez » confier à ma mère? — Non, made- » moiselle... mais... je voulais... je dé- » sirais... vous dire adieu avant de » partir pour jamais... — Comment, » vous arrivez de la Savoie, et vous » songez déjà à repartir? — Que ferai-

» je à Paris... bientôt je ne pourrai
» plus vous voir... vous allez, m'a-t-
» on dit, vous marier. — Me marier...
» on ne m'en a point parlé, qui vous
» a dit que l'on pensait à me marier..
» — Monsieur votre cousin ne vous
» quitte plus... il vous fait la cour...
» cela est bien naturel... Il vous aime,
» eh! qui pourrait vous voir sans vous
» aimer!.. Sans doute vous l'aimez
» aussi ».

Elle ne me répond pas, mais elle me regarde si tendrement que j'ose m'approcher davantage et prendre sa main que je presse dans la mienne, en balbutiant : «Je fais des vœux pour votre » bonheur, mademoiselle, mais je » sens que je n'aurai pas le courage » d'en être le témoin... Hélas!.. per- » sonne ne me plaindra, moi, et » pourtant les chagrins... la douleur...

» tel est désormais mon partage... —
» André, vous serez malheureux... —
» Oui, mademoiselle... mais il faut que
» je souffre en silence... Ah! si du
» moins vous me plaignez, si vous me
» pardonnez de vous aimer... je m'é-
» loignerai moins à plaindre. — Vous
» pardonner... est-ce que c'est un
» crime de m'aimer?.. N'avons-nous
» pas été élevés ensemble... n'êtes-vous
» pas le compagnon de mon enfance,
» de mes premiers jeux... je vous
» aime aussi, moi, et je ne pensais pas
» que ce fût mal.

» Vous m'aimez!.. ah! mademoiselle!..
» je ne suis plus à plaindre... Ce mot
» efface toutes mes souffrances!.. Cet
» instant de bonheur me donnera la
» force de supporter un siècle de
» peines!»

Je suis tombé aux genoux d'Adol-

phine, je tiens une de ses mains que je presse contre mon cœur ; elle penche sa tête vers moi, des pleurs coulent de ses yeux... Qu'elles sont douces pour moi ces larmes qui me prouvent l'intérêt que je lui inspire. Dans cette situation nous oublions que le temps s'écoule : un cri parti à la porte du salon, nous rappelle à nous-mêmes. Je me retourne... grand Dieu! c'est le comte, et il m'a vu aux genoux de sa fille.

Adolphine reste immobile et tremblante, je me suis relevé, et confus, je me tiens à quelques pas, M. de Francornard s'est jeté dans un fauteuil, il est tellement en colère que, pendant quelques minutes, il ne peut parler ; enfin les paroles se font jour et les phrases sont accompagnées de gestes menaçans.

« Misérable! suborneur!.. ai-je bien » vu... dois-je en croire mon œil!.. » Un Savoyard aux genoux de ma » fille.... un malheureux que nous » avons élevé par charité, se per- » met de prendre la main de made- » moiselle de Francornard!.. J'étouffe, » cela va faire remonter ma goutte. »

Aux cris de M. le comte, son neveu entre d'un côté; et de l'autre madame la comtesse paraît suivie de Z...

« Qu'avez-vous donc, monsieu, » demande ma bienfaitrice, « pourquoi » ce tapage... André ici!.. ma fille » tremblante, que s'est-il donc passé? » — Ce qui s'est passé... pardieu, ma- » dame, je crois qu'il était temps que » j'arrivasse!.. Je vous fais compliment » de votre André... c'est un joli gar- » çon... Je viens de le trouver aux ge- » noux de votre fille.

» Aux genoux de ma fille... grand » Dieu!.. serait-il vrai, André?.. » Je baisse la tête... Je suis confondu. « Ce » drôle aux genoux de ma cousine, » s'écrie le marquis. « Ah! ceci est trop » fort et c'est à moi de châtier ce mi- » sérable. »

En disant ces mots, il court vers son oncle, lui prend sa canne, puis revient vers moi et se dispose à me frapper, lorsque la voix du marquis m'a rendu à moi-même... Pendant que madame la comtesse crie : Arrêtez! aussi prompt que l'éclair, je lui arrache la canne des mains et, la brisant en plusieurs morceaux sur mon genou, je les jette avec violence à ses pieds.

Le marquis frémit de colère, Adolphine lève vers moi ses bras supplians, le comte est couché dans son fauteuil; de rouge qu'il était, son visage est

devenu violet; Lucile me fait signe de fuir; la comtesse se place entre moi et Thérigny.

« Sortez, monsieur, me dit ma bienfaitrice d'un ton qui me perce l'âme « Et ne reparaissez plus dans cette » maison. . . Je n'aurais jamais pensé » que vous y apporteriez le trouble » et la discorde. »

Je suis atterré, je vais partir sans oser lever les yeux, lorsque le marquis me saisit le bras en me disant : « Je vous » retrouverai, je l'espère... — Quand » vous voudrez, monsieur, mais » veuilliez vous rappeler que je suis » homme comme vous. »

C'en est fait; je quitte l'hôtel, et c'est pour n'y jamais rentrer : madame la comtesse m'a banni de sa présence, je sens que j'ai mérité sa colère!.. mais Adolphine m'a dit qu'elle m'ai-

mait! et ce souvenir efface tous les autres.

Cette scène m'a tellement troublé que je parcours les rues pendant long-temps sans savoir où je vais, sans avoir aucun but ; enfin, je ne sais comment, je me retrouve devant ma demeure. Le portier me remet un billet que l'on vient, me dit-il, d'apporter à l'instant ; je brise le cachet et lit ces mo[illegible]

« Quoique vous ne soyez qu'un mal-
» heureux dont mon mépris devrait
» faire justice, je veux bien descendre
» jusqu'à vous, pour laver l'insulte
» que vous avez faite à ma cousine. Je
» vous attends ce soir à six heures
» avec des pistolets, à l'entrée du bois
» de Vincennes, mon jockey seul
» m'accompagnera.

Le marquis de Thérigny.

Ce soir, à six heures; il n'est pas midi, j'ai du temps devant moi. Un duel! un duel avec le neveu de ma bienfaitrice! Malheureux dans quelle affaire me suis-je engagé! si je suis vainqueur, j'ajouterai à tous mes torts celui d'être le meurtrier du marquis, qui, je le sens, a droit de me demander raison de ma conduite imprudente. Pendant huit ans élevé dans la maison de madame la comtesse, comblé de ses bienfaits, recevant par ses soins une éducation et des talens auxquels je ne devais pas prétendre! Comment ai-je reconnu ses bontés? En osant élever mes regards sur sa fille, en semant le trouble dans sa maison; en provoquant le neveu de son époux. Ah! je sens tous mes torts; mais il m'est impossible de refuser ce combat! mon seul désir est de succomber!.. Vain ou,

je serai moins coupable!. Malheureux! et ma mère, qui la consolera?

Je monte chez moi, mon frère m'attendait, il est surpris de ne m'avoir pas vu depuis la veille. Je l'embrasse tendrement: Pierre, lui dis-je, une » affaire importante me force à sortir » à six heures. Si, ce soir, je ne suis » pas de retour, dispose de tout ce » qui est ici, mais, crois moi, ne reste » p[illegible] Paris... Retourne en Savoie, » v[illegible] consoler ma mère.

» Oh! je n'y retournerai qu'avec toi,» dit Pierre, « ma mère m'a dit de » t'amuser, de te distraire. Tu es triste » aujourd'hui... Viens chez le papa » Bernard, mamzelle Manette t'égaîra, elle t'aime fièrement, mamzelle » Manette!.. Ha! ça, ce n'est donc pas » d'elle que tu es amoureux?—Laisse-» moi, Pierre, va sans moi chez nos

»bons amis ; je t'y rejoindrai ce » soir. — Eh bien, c'est dit, je t'y at- » tendrai.»

Pierre m'embrasse et s'éloigne. J'ai besoin d'être seul, que de pensées viennent m'assaillir !... mais l'image d'Adolphine triomphe de toutes les autres, elle est toujours devant moi, je me crois encore à ses pieds, et, le dirai-je, mes tourmens même ont quelque chose de doux que je n'échangerais point contre un bonheur qu'il me faudrait acheter par son indifférence.

Le temps fuit bien vîte dans les rêveries de l'amour ; ma montre marque cinq heures et quart et je suis encore chez moi !.. Je ne veux point faire attendre le marquis, je me hâte de prendre les pistolets qui appartenaient à M. Dermilly. Ah ! s'il avait prévu que

j'emploierais ces armes contre un parent de sa Caroline, il ne m'aurait pas traité comme son fils. Et cependant, pouvais-je me laisser insulter... frapper... Cette idée ranime ma colère; je descends, je prends un cabriolet. « Dix francs pour toi, » dis-je au cocher, «si je suis, un peu avant six » heures, à l'entrée du bois de Vin- » cennes. »

Mon cocher paraît décidé à faire crever son cheval pour dix francs. Nous arrivons à l'heure juste; je descends et regarde autour de moi. Personne encore... « Attendez-moi ici, » dis-je à mon cocher, « de toute façon » j'aurai besoin de vous. — Suffit, not' » bourgeois je vois de quoi il s'agit... » Queuque dra[illegible] à échanger. Je con- » nais ça... comptez sur moi : je suis » le *mieux* des cochers. »

Je m'avance dans le bois, le temps est pluvieux, ces lieux sont déserts... Le marquis tarde bien; enfin, une voiture paraît sur la route... elle s'approche, je la reconnais : c'est le vis-à-vis du marquis. Il s'arrête près de moi; le marquis descend légèrement en faisant signe à son jockey de garder la voiture. Il m'aperçoit et se dirige dans l'épaisseur du bois... nous nous arrêtons bientôt et chacun se recule, jusqu'à ce qu'une distance d'environ quinze pas nous sépare. «Je pense,» dit le marquis, en souriant dédaigneusement, «que c'est à moi de commencer.» —Oui, monsieur, je le pense aussi.»

Le marquis arme son pistolet, il m'ajuste, le coup part... Je n'ai pas été atteint. «A votre tour,» me dit-il froidement, «je suis bien mal-adroit» aujourd'hui.»

Je ne sais ce que je dois faire... J'hésite, je balance. « Tirez, me dit-il, » ou je croirai que vous avez peur de » recommencer. »

Ces mots me décident; je tiens mon arme, mais je regarde à peine mon adversaire. Le coup part... malheureux! qu'ai-je fait!.. Le marquis tombe sur le gazon.

Je cours à lui, le sang coule en abondance de la blessure qu'il a reçue dans le côté droit. « C'est peu de chose, me dit-il, « faites avancer mon vis-à- » vis... Aidez-moi à y monter, et je » pourrai arriver à l'hôtel. »

Je fais avancer la voiture, je place le marquis dedans, le petit jockey monte sur le siège et fouette les chevaux qui partent rapidement. Je suis seul dans le bois inquiet de l'état du

marquis, désespéré de ma victoire et prévoyant que c'est une nouvelle barrière que je viens d'élever entre Adolphine et moi.

Il faut cependant retourner à Paris. Je retrouve mon cocher, il m'aide à monter, car je n'ai plus la tête à moi, l'image du marquis baigné dans son sang est toujours devant mes yeux... s'il allait succomber!.. Ah! je sens que je ne me pardonnerais jamais sa mort.

» Où allons-nous, mon bourgeois?..
» —A Paris... —C'est fort bien, mais
» encore de quel côté... —Hélas! je ne
» sais!.. O ma mère! si vous saviez que
» votre fils vient de verser le sang d'un
» homme!..mais vous ne le croiriez pas!.
—»Il paraît que l'adversaire a attrapé la
» noisette... —Il n'est que blessé, et
» j'espère.. —En ce cas, il ne faut pas
» vous désoler... c'est l'affaire du chi-

» rurgien, ça ne vous regarde plus...
» en avant, Cocotte... et nous allons?
» —Chez Bernard... — Qu'es-ce que
» c'est que ça, Bernard? un traiteur?
» —Allez Vieille rue du Temple, je
» vous arrêterai où il faudra. »

Mon vieil ami saura tout, il me dictera la conduite que je dois tenir; ah! si je l'avais consulté plus tôt!.. sans doute ce duel n'aurait point eu lieu. J'oublie maintenant que le marquis aime Adolphine, et dût-il devenir son époux, je n'ai qu'un désir c'est que sa blessure ne soit pas mortelle.

Nous voici devant la porte de Bernard, je descends de cabriolet, et je monte chez le porteur d'eau. Manette est seule; en me voyant, elle court dans mes bras, et des pleurs coulent de ses yeux. « Qu'as-tu donc? lui » dis-je. — Pierre nous avait dit

» que tu avais l'air fort agité... que tu
» avais parlé de ne plus revenir... j'é-
» tais si inquiète, mon père et ton
» frère sont allés à ta recherche... mais
» te voilà... je respire enfin... d'où
» viens-tu donc, André... et pourquoi
» nous causes-tu de si cruelles alar-
» mes?.. comme tu es pâle... défait!..
» mon Dieu!.. ne te verrai-je plus l'air
» heureux et content... — Oh! non
» ma sœur... non, jamais de bonheur
» pour moi...—Jamais!.. André!.. ne
» dis pas cela, je t'en prie!.. Qu'est-il
» donc arrivé de nouveau?—Je viens
» de me battre...—Te battre! toi? si
» doux! si bon!.. Oh! ciel! et si on
» t'avait tué...? »

Manette me prend les mains, elle veut s'assurer que je ne suis pas blessé, ses yeux me parcourent, elle respire à peine. « Et avec qui donc t'es-tu battu? »

» —Avec le marquis de Thérigny...—
» Le neveu de madame la comtesse...
» O mon Dieu! l'auriez-vous tué?..—
» Non... il est blessé, mais j'espère...
» —Se battre... vous, André.—Ah! si
» tu savais comme le marquis m'a
» traité . . . — Je devine la cause
» de votre colère... le marquis fait la
» cour à sa cousine... vous aussi, vous
» aimez mademoiselle Adolphine, et
» c'est pour elle que vous vous êtes
» battu.—J'aime Adolphine... et qui
» donc t'a appris ce secret?..—Il croit
» que je ne m'en étais pas aperçue,
répond Manette, en portant son
mouchoir sur ses yeux. « Ah!.. il y a
» bien long-temps que je le sais!.. »

Ce sentiment que je croyais si bien caché dans mon sein était connu de Manette!.., œuvres amoureux, comme

vous dissimulez mal! mais je sens que j'aurai du plaisir à épancher mon cœur dans celui de ma sœur. « Tu ne » t'es pas trompée, lui dis-je en lui prenant la main. « Oui, j'aime, j'adore » Adolphine, et cette passion est la » cause du chagrin qui me mine... je » sais bien qu'il n'est aucun espoir, » mais cet amour, plus fort que ma » raison, triomphe sans cesse de mes » résolutions!.. ah! Manette, je suis » bien malheureux!..

« Hélas! me répond ma sœur en sanglottant, « pourquoi avez-vous été » loger dans cet hôtel!.. pourquoi a-t-» on fait de toi un beau monsieur!.. » je savais bien que cela ne vous » rendrait pas heureux. Si vous étiez » resté comme nous, vous n'au-» riez jamais aimé la fille d'une com-

» tesse... et peut-être... ah! nous se-
» rions bien plus contens... mais on n'a
» pas voulu m'écouter!..

Manette pleure amèrement, chère sœur! elle prend part à mes chagrins. « Et mademoiselle Adolphine sait-
» elle que vous l'aimez, reprend Manette au bout d'un moment.— « Oui...
» ce matin j'ai osé le lui avouer...—
» Ah! c'est bien mal cela, monsieur;
» lui dire que vous l'aimez... chercher
» à lui inspirer de l'amour... et que
» vous a-t-elle répondu?.. vous ne
» voulez pas me le dire... elle vous
» aime sans doute aussi... oh! oui, je
» suis bien sûre qu'elle vous aime, et
» à quoi cela vous avancera-t-il?..
» vous ne pouvez pas l'épouser, An-
» dré, vous savez bien que c'est im-
» possible... oubliez-là André, ou-
» bliez-la.— l'oublier! ah! jamais!..

» —Jamais ! dit-il, ah ! mon Dieu !.. »

Epuisé par tout ce que j'ai éprouvé dans cette journée, je sens un frisson qui me saisit ; je tremble, mes dents se choquent avec violence, je veux rentrer chez moi, pour chercher le repos. Ma sœur me supplie de lui permettre de m'accompagner. « Cher An-» dré, tu souffres, tu es malade, » me dit-elle, « ah ! permets-moi de veiller » près de toi, mon père ne le trouvera » pas mauvais. Qui te soignera, si ce » n'est ta sœur. Non, je ne te quitterai » pas. Si je t'ennuie, tu me parleras de » tes amours, de ton Adolphine, et je » t'écouterai. »

Comment la refuser ?.. Manette prend à la hâte ce qui lui faut pour sortir, et nous descendons ensemble. Déjà la fièvre qui me domine fait trembler mes genoux, je m'appuie sur le

bras de ma sœur, nous arrivons ainsi à ma demeure. Pierre et Bernard m'y attendaient. Ils sont effrayés de mon état, à peine si j'ai la force de prononcer encore le nom du marquis, en les suppliant d'aller à l'hôtel s'informer de sa situation.

On me met au lit, je ne vois plus, je n'entends plus que confusément ce qui se passe autour de moi. Bientôt un délire violent se déclare, et mes amis sont des étrangers à mes yeux. Plus heureux dans mon égarement que ceux qui m'entourent, je ne vois pas les larmes qu'ils répandent, je ne sens pas les tourmens que je leur cause.

Depuis long-temps j'étais dans cet état. Un jour enfin mes yeux se rouvrent à la lumière, ma raison est revenue... J'aperçois Manette assise aux pieds de mon lit,

et ma voix prononce faiblement son nom. — Il me reconnaît, s'écrie Manette, il nous est enfin rendu!.. — « Chère sœur.... tu veillais près de » moi!.. — Oh! je ne t'ai pas quitté » un instant. — Depuis combien de » temps suis-je malade? — Il y a au- » jourd'hui dix-huit jours que tu » t'es mis au lit... Ah! tu as été » bien mal;... mais tu es sauvé main- » tenant. — Et le marquis, sait- » on de ses nouvelles?.. — Oui, ras- » sure-toi, il est guéri, déjà sa blessure » est cicatrisée. »

Cette assurance me fait du bien. Je ne parle plus, mais je souris à Manette, et je suis avec soumission les ordres du médecin. Le marquis n'est pas mort! cette pensée soulage mon âme que la crainte du meurtre oppressait. Pierre s'approche de mon lit, il m'a

entendu parler, il vient me témoigner sa joie, il se saisit de ma main que je puis à peine soulever et frappe dedans de toutes ses forces.

« Mon Dieu, Pierre, vous lui faites » du mal, » dit Manette en l'éloignant de mon lit. « Tapper dans la main de » quelqu'un qui est si faible. — Oh! » c'est égal, ça lui redonnera des for- » ces; ce pauvre André... Je suis si con- » tent de le voir sauvé! T'as été joli- » ment bas! et sans c'te pauvre Ma- » nette, ma fine, je crois qu'elle a fait » plus que tous les médecins qui sont venus. Elle ne te quittait pas; elle » apprêtait toutes les drogues; elle a » passé plus de huit nuits sans fermer » l'œil. — Pierre, taisez-vous donc... » votre frère a besoin de repos. — Oh! » c'est égal, je veux lui dire tout ça. Je » veux qu'il sache que vous ne faisiez

» que pleurer, prier, et pas manger !
» Pas manger la grosseur de mon pouce
» par jour.»

Je n'ai pas la force de remercier ma sœur, mais je lui tends la main et elle la presse dans les siennes. Ses yeux sont rayonnans de plaisir, de sensibilité ; elle semble renaître à la vie en me voyant recouvrer la santé. Le père Bernard vient aussi m'exprimer sa joie. Je voudrais bien savoir si à l'hôtel on a su ma maladie ; si Adolphine s'est informée de mon état, mais je n'ose le demander. Désormais la maison de ma bienfaitrice est fermée pour moi !.. Je me suis fait bannir de sa présence.... Cette pensée oppresse mon âme.

Ma convalescence est longue ; je suis encore quinze jours sans pouvoir me lever, et lorsqu'enfin j'essaie mes

forces, c'est en m'appuyant sur le bras de Manette; ma sœur ne veut céder à personne le plaisir de soutenir mes pas chancelans. Plusieurs semaines s'écoulent, mes forces sont bien lentes à revenir. Depuis ma maladie je n'ai point parlé de l'hôtel, si ce n'est pour m'informer du marquis, depuis long-temps, m'a-t-on dit, il ne songe plus à sa blessure. Je n'ai point prononcé le nom d'Adolphine, et Manette ne m'en a point parlé non plus. Quand elle me voit rêveur, silencieux, elle cherche à me distraire en me parlant des montagnes de la Savoie et de ma mère. Ce moyen lui réussit toujours; cependant je ne puis plus cacher ma peine, et le nom de Lucile m'échappe : « Est-ce » qu'elle n'est pas venue une seule » fois, dis-je à Manette, est-ce que

» personne de l'hôtel ne s'est informé
» de moi ?»

Manette détourne la tête et me ré-
pond d'une voix entrecoupée : « Je
» croyais que vous cherchiez à oublier
» entièrement les personnes qui habi-
» tent l'hôtel, et voilà pourquoi... je
» ne vous ai point dit que mademoi-
» selle Lucile était venue. — Lucile est
» venue... Ah! Manette, qu'a-t-elle
» dit, ne me cache rien. — Mon Dieu!
» vous voulez donc toujours penser à
» des choses qui vous rendent malade.
» — Non, mais je veux savoir si ma-
» dame la comtesse est encore irritée
» contre moi, après tout ce qu'elle a
» fait pour moi!.. Ah! Manette, je me
» reprocherai sans cesse d'avoir perdu
» son amitié. — Oh! il y a encore au-
» tre chose qui vous tourmente, et ce
» n'est pas à votre bienfaitrice seule

» que vous pensez. Au reste, made-
» moiselle Lucile doit revenir bientôt.
» Maintenant que vous êtes en état de
» l'entendre, vous la verrez et vous
» pourrez parler à votre aise des per-
» sonnes que vous aimez. »

J'attends avec impatience la visite de Lucile; quatre jours après cet entretien, la femme de chambre vient chez moi. Lucile m'embrasse, elle me presse dans ses bras et me témoigne toute sa joie de me voir rendu à la vie. Je ne lui laisse pas le temps de me parler, déjà j'ai répété vingt fois : « Et Adolphine? et sa mère? que » s'est-il passé depuis cette entrevue » fatale... Lucile ne me cachez rien ?

» Après votre départ, M. le comte a » eu un accès de goutte, mademoiselle » pleurait, madame s'est enfermée » avec elle... On voyait bien que ma-

« dame avait aussi beaucoup de cha-
» grin !.. Heureusement on n'a pas su
» que c'était moi qui vous avait pro-
» curé cet entretien. M. le marquis
» est sorti en proférant mille menaces.
» Cher André ! je tremblais pour vous ;
» mais lorsque le soir on a apporté le
» neveu de monsieur, baigné dans
» son sang, et qu'il a dit que c'était
» vous qui l'aviez blessé ; alors M. le
» comte est devenu furieux... son œil
» a manqué de lui sortir de la tête, et
» madame la comtesse a défendu que
» désormais votre nom fut prononcé
» dans sa maison.

» O ma bienfaitrice ! c'en est donc
» fait, vous m'avez retiré votre ami-
» tié ! — Je ne me consolerai jamais
» d'avoir encouru votre mépris !.. —
» Calmez-vous, André, je suis sûre
» qu'au fond du cœur, madame vous

» aime encore... Un jour elle vous par-
» donnera. — Oh! non jamais... et...
» sa fille... — Mademoiselle est fort
» triste, je crois qu'elle pleure en se-
» cret... mais son cousin ne la quitte
» presque pas. Il cherche à la distraire,
» à l'égayer. — Il suffit, Lucile, je
» vous remercie, j'en sais assez. — Al-
» lons, mon cher André, du courage,
» vous n'avez pas encore vingt ans!..
» Ce n'est pas à cet âge que les cha-
» grins sont éternels. — Ah! Lucile,
» je sens que c'est l'âge où l'on aime
» le mieux. — Je vous dis, moi, qu'un
» joli garçon ne doit pas ainsi se déso-
» ler. Adieu, André, je viendrai vous
» voir toutes les fois que je le pourrai »

Lucile s'est éloignée, je reste livré à mes pensées, un rayon d'espérance me luit encore lorsque je me rappelle ce doux entretien, qui fut suivi de

circonstances si cruelles, je me dis : » Adolphine sait combien je l'aime » et mon amour ne l'avait pas offensée. »

Je puis enfin sortir, mais ce n'est plus du côté de l'hôtel que je porte mes pas, la vue de cette maison me ferait mal !.. Manette est retournée chez son père depuis que ma santé est rétablie; mais nous sortons ensemble, son bras m'est devenu nécessaire, sa compagnie me fait du bien. Dans nos promenades quelquefois je lui dis à peine un mot, mais elle respecte ma peine, elle la partage. Avec mon frère, je ne suis pas aussi bien, car Pierre veut à toute force m'égayer, me faire rire; pour lui faire plaisir, je m'efforce de prendre un air joyeux, mais la gaîté que l'on feint fait plus de mal que les larmes qu'on verse en liberté !

Déjà trois mois se sont écoulés depuis que je suis relevé de maladie. Je ne parle plus d'Adolphine, Manette se flatte que je l'oublie, mais je cache dans mon sein le sentiment qui me dévore! toutes les fois que je sors, je suis prêt à courir à l'hôtel, j'ai besoin de toute ma raison pour ne point céder à mon amour. Je sens que je ne puis plus vivre sans avoir quelques nouvelles d'Adolphine... et Lucile ne vient pas! elle aussi abandonne le pauvre André!

Je ne puis plus résister à mon amour. Un soir, je quitte Manette et son père, en leur disant que je rentre chez moi... Mais c'est vers l'hôtel que je dirige mes pas. Il me semble que je ne puis plus différer... Je ne sais quel pressentiment me pousse, et me dit que quelque chose va changer ma

destinée... Je vole... je respire à peine... J'aperçois enfin cette maison où j'ai passé huit années de ma vie... Je m'arrête pour la considérer... beaucoup de lumières brillent à travers les croisées, quel mouvement, que de monde j'aperçois dans ces appartemens... Il y a sans doute bal... on danse... on se livre au plaisir... et Adolphine fait l'ornement de cette fête !

Je m'approche de la grande porte. Elle est ouverte; la cour est remplie d'équipage... Je me glisse dans la foule, derrière les cochers, les laquais : « C'est beau, se disent-ils. » — Oh ! » nous sommes ici pour longtemps, le » bal est brillant... la mariée est jeune » et jolie... ça va durer très-tard...

La mariée !.. ce mot me fait frissonner !.. de qui donc veulent-ils parler ?..

Je m'approche de la loge du concierge et d'une voix altérée, je lui demande quelle fête on célèbre à l'hôtel.

« Eh parbleu ! c'est le mariage de » mademoiselle Adolphine, avec son » cousin M. le marquis de Thérigny. »

Un froid mortel se glisse dans mes veines... Je ne sais quels bras me retiennent, me placent sur un banc de pierre... J'allais tomber sur le pavé... Je reste là près d'une heure, comme un homme qu'un coup violent aurait privé de l'usage de ses sens, et le son des instrumens, les éclats de la gaîté retentissent à mon oreille.

Je me lève enfin... je marche à grands pas vers ma demeure... J'entre chez moi... Je prends de l'argent dans mon secrétaire, et je trace quelques lignes, par lesquelles mon frère peut

disposer de tout ce qui m'appartient. Je vais repartir sans avoir proféré une seule plainte... Mais il faut que je passe par la chambre de mon frère... Pierre dort profondément, je m'arrête pour le contempler.

O mon frère, dis-je à demi-voix ; dors en paix !.. sois plus heureux que moi... Console notre mère... nos amis... Pensez quelquefois au pauvre André... Qui serait heureux près de vous si on l'eût laissé dans la classe où le sort l'avait placé... Adieu mon frère... adieu..» J'embrasse Pierre sans l'éveiller, je ferme doucement la porte de sa chambre, puis je sors de la maison, et me mets en route au milieu de la nuit, sans but, sans projet, mais ne me sentant plus la force de supporter les peines que j'éprouve.

CHAPITRE VI.

Diverses manières d'aimer.

A son réveil, Pierre se rappelle qu'il ne m'a pas vu rentrer la veille, il se hâte de s'habiller et de passer dans ma chambre; surpris de ne point m'y trouver, son inquiétude augmente

lorsqu'il s'aperçoit que je ne me suis point couché. Pendant notre voyage en Savoie j'avais renvoyé notre domestique, qui nous était inutile; depuis notre retour je n'en avais pas encore pris d'autre. La portière de la maison était chargée de notre ménage. Pierre descend lui demander si je suis rentré dans la nuit, sachant que je suis reparti presqu'aussitôt, mon frère court chez Bernard, espérant m'y trouver.

Les premiers mots de Pierre ont bientôt appris le sujet de ses alarmes; Bernard et sa fille partagent son inquiétude. « André a passé la soirée ici » hier, « dit Bernard, » il ne nous a » quittés que vers dix heures... il pa» raissait calme... et n'était pas plus » triste qu'à l'ordinaire.—Où diable » est-il passé, dit Pierre, il est revenu

» vers minuit; puis il est ressorti pres-
» qu'aussitôt.

« Attendez, attendez, leur dit Manette en se préparant à sortir, « je me
» doute bien, moi, où il est allé... res-
» tez... je vais savoir s'il s'est passé
» quelqu'événement nouveau... ah! il
» faut que ce soit pour André... sans
» cela je ne pourrais me résoudre à
» entrer dans cette maison. »

Manette ôte son tablier, elle met à la hâte un petit bonnet, et, le cœur gros, l'esprit inquiet, redoutant déjà quelque malheur, elle vole jusqu'à l'hôtel de M. le comte. Arrivée devant la grande porte, qui est encore fermée, parce qu'il n'est que sept heures du matin, Manette ne sait comment se présenter, que va-t-elle demander?.. que dira-t-elle?.. n'importe, son inquiétude triomphe de sa timidité, elle

soulève le marteau qui retentit sur la lourde porte cochère.

Manette attend, écoute, rien; on n'ouvre pas, et elle n'entend aucun bruit dans la maison. Manette reprend le marteau, et, cette fois, elle frappe deux grands coups de suite, parce que mon souvenir lui donne du courage, et qu'elle se dit: « Mon André ne » vaut-il pas tous ces grands seigneurs? » ne vaut-il pas cent fois plus pour » moi?.. Ah! que m'importe la colère » et les sottises de quelques valets, si » je puis avoir des nouvelles de mon » ami. »

Enfin, la grande porte roule sur ses gonds, Manette entre, en jetant autour d'elle des regards timides, et se disant tout bas: « Il a pourtant de- » meuré huit ans dans cette maison. »

« Qui est là?.. qui diable vient de si

» bonne heure, lorsque nous avons » passée la nuit presqu'entière. On ne » peut pas dormir ici!.. Eh! bien ré- » pondez donc, que demandez-vous? »

La voix partait de la loge du concierge, Manette s'avance assez embarrassée. Elle pourrait bien demander Lucile, elle y a déjà pensé, mais cela lui coûterait beaucoup, car Manette n'aime pas Lucile, pourquoi? elle ne se l'explique pas bien à elle-même, mais toutes les femmes comprendront ce qui se passe dans son cœur.

« Monsieur, dit-elle enfin, en s'approchant du carreau, contre lequel la figure rébarbative du concierge est placée. « Monsieur... c'est que je vou- » lais... savoir... si vous aviez vu André » hier au soir?—André? qu'est-ce que » c'est que ça? je ne connais pas ça.— » Comment monsieur, vous ne con-

» naissez pas un jeune homme... bien » gentil... qui a demeuré huit ans dans » cet hôtel.—Ah!.. celui qu'on appe- » lait le Savoyard?..—Oui, monsieur, » celui-là.—Eh! morbleu, il y a plus » d'un an qu'il ne demeure plus ici!.. » que le diable vous emporte, de venir » me réveiller pour cela!.. se présenter » à sept heures du matin dans un » hôtel, faire ce tapage!.. il faut être » bien hardie!.. frapper chez M. le » comte comme si on allait chez un » marchand de vin!.. sortez vîte, et » refermez la porte. »

Manette ne répond rien, mais elle pleure, elle sanglotte, et le concierge, qui avait retiré sa tête du carreau, l'y remet de nouveau, et regarde la jeune fille. Manette n'a pas vingt ans, elle est bien faite, fraîche, jolie, et les larmes qui tombent de ses beaux yeux et

qu'elle essuie avec le coin de son tablier, la rendent encore plus intéressante. Le concierge est homme, les grands yeux noirs de Manette dissipent son envie de dormir, et il lui dit d'un ton plus doux :

« Eh! bien, qu'est ce que vous » avez à pleurer comme ça?.. c'est votre André qui vous aura fait quelqu'infidélité? vous êtes pourtant fort » gentille... mais ces jeunes gens, ça » ne connaît pas le prix d'un tel trésor! » —Oh! non, monsieur, ce n'est pas » cela... je cherche André, parce qu'il » a disparu, et je voulais savoir s'il » était venu hier dans cette maison? » —Comment voulez vous que je m'en » souvienne? il est venu tant de monde » hier! mais il n'est pas présumable » que M. André fût de la noce.—De la » noce? et quelle noce, monsieur?—

» Celle de mademoiselle Adolphine,
» la fille de M. le comte, avec son
» cousin, le marquis de Thérigny.—
» Mademoiselle Adolphine est mariée?
» —Oui, d'hier seulement... Ah! cela
» vous fait sourire...—Oh! mon Dieu!
» elle est mariée... et s'il a appris cela...
» —Allons, ça vous fait pleurer à pré-
» sent? que diable avez-vous donc?..
» —Ah! monsieur, je tremble qu'An-
» dré...—Eh! mais, attendez donc!..
» je me rappelle à présent, qu'hier
» entre dix et onze, un jeune homme
» est venu me demander quelle fête
» on célébrait à l'hôtel.—Ah! mon-
» sieur!.. c'était lui!..—Oui... oui, en
» effet, je crois l'avoir reconnu.—Et
» qu'est-il devenu, monsieur?—Ma
» foi, je n'en sais rien...: La cour était
» remplie d'équipages, il s'est éloigné,
» je ne l'ai plus revu.—O! mon pau-

» vre André !.. il était au désespoir... » qu'aura-t-il fait? où est-il allé?.. mal- » heureuse que je suis!.. — Eh! bien, » mamzelle!.. mamzelle!.. prenez donc » garde!.. vous perdez votre mou- » choir. »

Manette n'écoute plus le concierge, elle revient en courant près de son père et de Pierre, et leur fait part de ce qu'elle sait. Bernard ne comprend pas pourquoi le mariage de Mlle Adolphine m'aurait désespéré, mais alors Manette lui apprend que j'adorais en secret la fille de ma bienfaitrice, et que c'était là la cause de ma continuelle mélancolie. « Oui, dit Pierre, « c'est vrai, mon frère était amoureux, « il me l'a avoué une fois, ce diable » d'amour le tourmentait toujours, en » voyage, en Savoie, ici... enfin à » table même, il était amoureux !.. »

» Ah ! mon père!.. qu'est-il devenu? s'écrie Manette, pauvre André, tu es » allé pleurer loin de nous, au lieu » de verser tes peines dans mon sein... » O ciel!.. si dans son désespoir... — » Rassure-toi, Manette, André aura » songé à sa mère, à ses amis... non, » non, il est incapable d'une telle ac- » tion ... nous le retrouverons, il re- » viendra... mais n'apprenons pas cet » événement à sa mère, il sera tou- » jours assez temps de l'affliger. »

La journée s'écoule sans qu'ils apprennent rien de plus. Pierre a trouvé le papier par lequel je l'autorise à disposer de tout ce que je possède. Et la vue de ce papier redouble le désespoir de Manette. Son père tâche de la consoler, et lui répète à chaque instant que je reviendrai. Pierre en dit autant, mais le moment d'après il pleure,

et a lui-même besoin de consolation.

Le lendemain se passe de même. Bernard court d'un côté, Manette et Pierre d'un autre. Le soir chacun revient aussi triste. Et sans avoir rien appris. « Cependant, dit Pierre, il est à c't'heure trop grand pour » se perdre!.. Ce n'est pas comme » lorsque nous arrivions à Paris; » André avait peut-être quelque » voyage à faire... il reviendra au » moment où nous y penserons le » moins. »

Bernard en dit autant, quoiqu'il ne l'espère pas; mais témoin du chagrin de sa fille, il lui cache ses propres inquiétudes. Le temps s'écoule et chaque jour augmente la peine de Manette, qui passe ses journées à pleurer, et, la nuit, ne peut goûter un moment de repos.

Lucile, qui n'avait pas voulu m'apprendre le mariage de sa jeune maîtresse arrive un matin et trouve Pierre, qui, suivant son habitude, vient de voir tous ses anciens camarades, les commissionnaires, auxquels il a donné mon signalement, et près desquels il va tous les jours s'informer si l'on ne m'a point vu passer.

» Qu'est-il donc arrivé ici, s'écrie Lucile en entrant dans l'appartement, quel désordre... comme tout » est sens-dessus-dessous. — Ah ! ma » foi, dit Pierre, depuis que mon » frère a disparu, est-ce que l'on sait » ce qu'on fait!.. je ne sais pas seulement comment je vis!.. — Votre frère » a disparu... André... et depuis quand? — » Depuis le jour que sa belle » s'est mariée à un autre... quand j'dis

» sa belle, je n'en sais rien, je ne l'ai
» jamais vue... — Comment il a appris
» le mariage de Mademoiselle... et moi
» qui espérais encore le lui cacher...
» Ah ! quelle tête que cet André !.. —
« Ah ! dame ! c'est que quand il aime,
» il aime terriblement !.. — Oh ! je le
» sais bien . . . pauvre garçon !.. s'il
» savait toute la peine que Mlle Adol-
» phine a eue à se résigner... mais
» une jeune fille bien élevée n'ose
» point dire : Je ne veux pas !.. et puis
» son père, son cousin qui l'obsé-
» daient... sa mère qui paraissait dési-
» rer ce mariage, espérant qu'il la
» guérirait d'un amour sans espoir. . .
» la pauvre petite s'est laissé conduire
» à l'autel !.. et cet André qui dispa-
» raît !.. le fou.. est-ce que c'est comme
» cela qu'il faut faire... ah ! on voit bien
» qu'il n'est pas de Paris ce garçon-là !..

» enfin, où est-il allé ? — Si nous le
» savions est-ce que nous aurions
» tant de chagrin ? — Allons, con-
» solez-vous M. Pierre, André revien-
» dra, il prendra son parti, on
» finit toujours par là... Ah ! je lui
» avais cependant donné de bien bon-
» nes leçons !.. mais depuis quelque
» temps il ne m'écoutait plus... il me
» négligeait. Adieu, M. Pierre... ne
» pleurez pas comme un enfant... vous
» avez les yeux rouges comme un la-
» pin... vous ne savez pas encore
» mettre votre cravate, M. Pierre,
» on ne fait plus de rosette maintenant,
» c'est mauvais genre... attendez que
» je vous attache cela... — Oh ! mam-
» selle, ça n'est pas la peine... — Si
» fait... si fait... vous ne seriez pas mal,
» si vous aviez un peu de tournure...
» d'aisance... voyez-vous, on croise

» les bouts et on les rentre en des-
» sous... cela vous donne déjà une tout
» autre figure... — Je ne me souvien-
» drai jamais de la façon dont vous
» vous y prenez, mamselle. — Je vien-
» drai quelquefois vous donner des
» leçons... afin de savoir des nouvelles
» d'André... car je l'aime de tout mon
» cœur ce pauvre André... quoiqu'il
» m'ait fait aussi du chagrin plus d'une
» fois... mais je lui ai pardonné... il
» était si jeune... et j'ai le cœur si
» bon!.. Adieu, M. Pierre... allons,
» croyez-moi, il faut vous dis-
» traire, la tristesse n'est bonne à
» rien... Tenez-vous un peu plus
» droit... et ne soyez pas si raide en
» saluant; adieu, M. Pierre, je vien-
» drai vous voir pour savoir des nou-
» velles d'André. »

Lucile est partie, et Pierre se dit :

» je crois que cette dame a raison,
» quand je pleurerais, ça ne ferait
» pas revenir André plus vîte. Nous
» nous sommes retrouvés, après nous
» être perdus tout petits, nous nous re-
» trouverons bien mieux, aujourd'hui
» que nous sommes grands. Mon frère
» m'a laissé à la tête de sa maison, de
» sa fortune, tâchons de bien conduire
» ça... Ah! si je pouvais rencontrer
» Loiseau... c'est avec celui-là qu'on
» s'amuse... il ne me laisserait pas le
» temps de pleurer deux minutes par
» jour! »

Manette ne raisonne pas comme Pierre, et le temps, loin de calmer sa peine, ne fait que l'augmenter. Elle supplie son père de lui permettre de partir pour chercher son frère. « Et où » iras-tu? lui dit le porteur d'eau, tu ne » saurais de quel côté porter tes pas..

» est-ce qu'une jeune fille peut courir
» seule après un jeune homme... encore
» si tu savais où il est, je te dirais : va le
» chercher, parce que, moi, je ne con-
» nais pas les convenances, je ne sais
» qu'une chose, c'est que tu es honnête
» et André aussi... avec ça on peut se
» moquer des mauvaises langues... —
» D'ailleurs, mon père, vous savez
» bien qu'André n'a jamais eu d'amour
» pour moi, il ne songeait... ne pen-
» sait qu'à son Adolphine... et elle en
» a épousé un autre... étant chérie
» d'André... Ah! mon père, elle ne
» l'aimait pas, cette femme-là!.. — Ma
» fille... cette demoiselle était une
» comtesse... elle a obéi à ses parens,
» nous ne devons pas la blâmer de ça.
» André ne pouvait jamais être son
» mari. — Pourquoi cela, mon père?
— Ah! pourquoi!... parce que... le

» monde... enfin tu comprends... — » Non, mon père, je ne comprends » pas. Mais laissez-moi chercher An- » dré, et le ramener près de nous... — » Quand nous saurons de quel côté il » est, à la bonne heure, mais en atten- » dant, je ne veux pas que tu te perdes » aussi... reste avec moi... et attendons » de ses nouvelles. »

Manette n'insiste pas ; elle pleure en silence, et chaque soir elle se dit : « Encore une journée de passée sans » le voir... Sans savoir où il est... l'in- » grat ! peut-on laisser ainsi dans la » peine ceux qui jour et nuit pensent » à nous... Ah ! son Adolphine ne l'ai- » mait pas comme moi. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

CHAP. Ier Retour. — Je quitte l'hôtel 1

CHAP. II. Rencontre inespérée. 30

CHAP. III. Mort de M. Dermilly, je suis riche. — Pierre fait des sottises. 70

CHAP. IV. Voyage en Savoie, acquisition. — Retour précipité 116

CHAP. V. Entrevue. — Duel. — Plus d'espoir . . 156

CHAP. VI. Diverses manières d'aimer 205

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Pierre et Rossignol.

« C'est bien singulier, » se disait Pierre en se promenant et en bâillant dans le bel appartement qu'il occupait alors seul, et où il s'ennuyait beaucoup. « Je suis maintenant le mai-

» tre dans ce beau logement... Je ne
» manque de rien... J'ai plus d'argent
» qu'il ne m'en faut .. et je bâille pen-
» dant les trois quarts de la journée...
» quand je faisais des commissions je
» ne m'ennuyais jamais, il est vrai que
» je n'en avais pas le temps. Je chan-
» tais depuis le matin jusqu'au soir, et
» lorsqu'en rentrant j'avais gagné qua-
» rante sous, j'étais plus content
» qu'avec ces pièces d'or que j'ai dans
» la poche. C'est bien singulier !.. Tout
» mon désir alors était de parvenir à
» avoir une pièce jaune comme celles-
» ci; apparemment que je ne sais pas
» m'en servir. Je croyais qu'une fois
» riche on s'amusait toujours, et je ne
» m'amuse pas du tout ; il est vrai que
» je sais à peine signer mon nom, et
» que je ne trouve aucun plaisir à
» épeler dans un tas de livres, pour

» apprendre des histoires qui ne me » regardent pas. Je ne comprends rien » à la musique ; je ne sais pas, comme » André, manier des crayons et des » pinceaux... Au spectacle je m'endors » quoique ce soit superbe... Il n'y a » qu'à table où je m'amuse assez... » Mais on ne peut pas être à table » depuis le matin jusqu'au soir ; je » voudrais cependant bien apprendre » à m'amuser. »

Un matin que Pierre faisait encore ces réflexions, on sonne à la porte de manière à casser la sonnette. Pierre tressaille et court ouvrir en se disant : « C'est sonner en maître!.. Si cela pou- » vait être André. »

Il ouvre, mais au lieu de son frère il voit son ancienne pratique, qui, suivant son habitude, a le chapeau posé sur l'oreille ; mais ce n'est plus un

vieux feutre troué et déformé ; depuis le dîner, où Pierre a perdu son chapeau neuf, son intime ami en a probablement trouvé un qu'il a pris pour le sien, quoiqu'il n'y eût aucune ressemblance. Malheureusement n'ayant pu se tromper pour d'autres parties de ses vêtemens, M. Rossignol, car c'est en effet lui-même qui a pris avec Pierre le nom de Loiseau, a encore l'habit crasseux et le pantalon collant, qu'il portait le jour où il se présenta chez M. de Francornard ; mais pour cacher cette partie de son costume, il a emprunté un vieux carick à un cocher de ses amis, et quoiqu'on soit au mois de juin, il s'enveloppe avec soin dedans; enfin, pour se donner un air plus imposant, il a laissé pousser ses moustaches, qu'il mouille à chaque minute, en passant

auparavant ses doigts sur ses lèvres.

Rossignol ignorait que Pierre fût mon frère, il ne l'avait appris que le jour du dîner. Tout en buvant, Pierre avait compté ses aventures. Mon nom, celui de M. Dermilly, avaient bientôt mis Rossignol au fait, se doutant qu'il serait fort mal reçu, il n'avait point osé se présenter chez Pierre, garçon dont il regrettait de ne pouvoir tirer parti. Mais un jour, en rôdant autour de la demeure de son intime ami, il apprend que M. Dermilly est mort, que Pierre habite seul un bel appartement, et que son frère André est parti, sans que l'on sache de quel côté il a porté ses pas.

Aussitôt Rossignol va s'élancer dans la porte cochère et grimper chez Pierre, mais il jette un coup d'œil sur son costume : son habit n'a plus que

deux boutons, son pantalon est fendu au genou, et déchiré au mollet. Pierre peut avoir des domestiques, et sa toilette ne les préviendra pas en sa faveur. Mais Rossignol n'est jamais embarrassé : il court à une place de fiacres, reconnaît un cocher avec lequel il s'est battu trois fois, et raccommodé quatre, il lui frappe sur l'épaule en s'écriant : « François, » prête-moi ton carick pour deux » heures . . . — Mon carick . . . es-tu » fou? . . — J'en ai un besoin urgent. » Deux heures seulement et je te le » rapporte... — Est-ce que je peux, » je n'ai qu'un petit gilet dessous... — » N'est-ce pas suffisant par la chaleur » qu'il fait ? . . — Je ne peux pas con- » duire le monde en bras nus... — Au » contraire, tu auras l'air de Phaéton... » et tu couperas mieux les ruisseaux...

— » Laisse-moi tranquille. — D'ail-
» leurs, tu es en queue, tu ne chan-
» geras pas de deux heures ; avant ce
» temps je t'aurai rapporté ton meu-
» ble... François, tu ne voudrais pas
» désespérer un ami, qui t'a souvent
» payé bouteille ; il y va de ma for-
» tune... de la tienne peut-être, car
» une fois en argent, je ne prends pas
» d'autre voiture que ton sapin, et je
» te paie trois francs la course .. —
» Bath ! tu veux rire... — Non, foi de
» premier torse... Tiens voilà quinze
» sous, va m'attendre *à la Carpe tra-*
» *cailleuse*, et je fais ouvrir des huî-
» tres... — Des huîtres avec quinze
» sous... — Je te réponds de tout..
» quatre douzaines... Allons François,
» tu es attendri... lâche une manche...
— » Mais ma voiture... — Vois donc
» le temps qu'il fait, imbécille... Pas

» de fêtes, jour ouvrable... Tu feras » choublanc jusqu'à ce soir... — Mais... — » Prends du petit vin blanc... tu » sais... et pour deux sous de jéromé... » Allons, lâche l'autre manche.— Ha! » ça, tu me promets d'être revenu » avant deux heures?—Je te le jure par » Hercule et Antinoüs. — Je ne con- » nais pas ces gens-là. Mais si tu me » manques, songe que je ne rirai pas. — » Sois donc en repos... Va boire en » m'attendant et n'épargne pas le vin.»

En disant ces mots, Rossignol endosse le carick et se sauve avec en fredonnant : *Ah! je le tiens, ah! je le tiens.*

Pierre regarde quelques minutes Rossignol sans le reconnaître, parce que ses moustaches sont retroussées de manière à se perdre dans ses oreilles. Mais déjà Rossignol a sauté au cou

de Pierre, qu'il serre dans ses bras comme un ours qu'il voudrait étouffer.

« Aye... lâche-moi donc, s'écrie Pierre, qui, à ces manières aimables a reconnu son ami. — » Non, laisse-» moi t'embrasser encore... Ce cher » Pierre, je suis si content de le re-» voir... — Comment c'est toi... Loi-» seau... Quand je dis Loiseau, mon » frère prétend que tu t'appelles Ros-» signol... — Il a raison. — Pourquoi » donc te faisais-tu appeler Loiseau? — » Mon ami, est-ce qu'un rossignol » n'est pas un oiseau? — Si fait. — Eh! » bien, tu vois alors que c'était la » même chose, et que je n'avais pas » changé de nom. — Au fait, c'est vrai... » Je n'avais pas réfléchi à cela. — Au » reste, qu'importe le nom! Rossignol » ou Loiseau, je n'en suis pas moins » ton sincère, ton meilleur ami... Ainsi

» que celui de ton frère . . . Quoique
» j'aie eu jadis quelques torts envers
» lui... Mais c'étaient des étourderies
» de jeunesse : *S'il est un temps pour la*
» *folie, il en est un pour la raison.* Je
» viens lui demander son amitié dont
» je me sens digne, et me jeter dans
» ses bras... Où est-il ce cher André ..
» présente-moi à lui... Je veux ab-
» solument le voir, ainsi que M. Der-
» milly, mon ancien maître de dessin,
» homme qui m'a toujours honoré de
» son estime et de ses conseils. Il me
» tarde de l'embrasser, ce digne hom-
» me, que je révère comme mon
» père... Mon ami, conduis-moi vers
» lui, tu vas voir comme il me rece-
» vra. — Ah! bien!.. Si c'est pour
» M. Dermilly et mon frère que tu es
» venu ici, tu as tout-à-fait perdu ton
» temps!.. — Comment... que veux-tu

» dire... parle... explique-toi?.. —
» M. Dermilly est mort... il y a déjà
» long-temps... — Il est mort... mon
» maître!.. mon père... mon ami! ah!
» quel coup... attend que je m'asseye...
— » Est-ce que tu te trouves mal.. —
» Je crois que oui... fais-moi prendre
» quelque chose... — Veux-tu un
» verre d'eau... — J'aimerais mieux
» de l'eau de vie, si tu en as. — Je
» crois bien... et de la bonne... Oh!
» M. Dermilly était monté en liqueurs,
» nous en avons de quinze sortes au
» moins, dans une grande armoire...
» et la cave... Ah! il y a du vin fa-
» meux!.. — Quel homme respectable
» c'était... — Tiens goûte-moi ça...
— » C'est du chenu... comment il est
» mort.. comment la mort a osé frap-
» per un talent du premier ordre!..
» Ah! quels progrès j'aurais fait sous

» lui... si j'avais été moins volatil... Il
» me regardait comme son fils. — Ce
» n'est pourtant pas comme cela qu'il
» parlait de toi... — Je te dis que j'ai
» eu des torts... je les avoue, c'est fini...
» qu'est-ce que tu veux de plus... en-
» core un coup... — Te sens-tu mieux?
— » Oui, ça commence à revenir,
» mais André, où est-il, appelle-le
» donc que je lui saute au cou... —
» Hélas! j'aurais beau l'appeler... —
» Ah! mon Dieu! tu me fais frémir...
» serait-il mort aussi... encore un petit
» verre... Tiens donne-moi la bouteille,
» je me verserai moi-même, j'aime
» mieux ça. Eh! bien, mon pauvre
» Pierre, ton frère... — Il a disparu...
» il est parti, il y a six semaines déjà,
» et nous ne savons pas ce qu'il est de-
» venu... il n'a donné aucune nou-
» velle... — Ah! mon Dieu... ce cher

» André... Moi, qui venais lui deman-
» der à dîner, sans façon, c'est égal,
» je dînerai avec toi. Mais quel vertigo
» lui a donc passé par la tête... — Oh!
» ce n'est pas un vertigo, c'est une
» passion... un amour concentré;
» mais je ne peux pas t'en dire plus,
» parce que c'était un mystère. — Oh!
» c'est juste, je ne te demande rien!
» d'ailleurs tu me conteras tout en
» dînant. — Ce qu'il y a de plus in-
» quiétant, c'est qu'il m'a laissé par
» un papier, maître de disposer de
» tout ce qui lui appartenait, et mam-
» zelle Manette dit que ça prouve
» qu'il ne veut plus revenir. — Ma-
» demoiselle Manette raisonne comme
» un procureur. Et il n'y a point de
» doutes que tout ce qui était à ton
» frère est à toi. — Eh! bien, mon ami,
» croirais-tu que maintenant que je

» suis riche, je m'ennuie comme une
» bête. — Cela ne m'étonne pas du
» tout. — D'abord le chagrin, l'in-
» quiétude que me donne André...
— » Oh! c'est juste... et puis l'ennui
» de vivre seul, de n'avoir personne
» auprès de toi avec qui tu puisses
» rire, causer, épancher ton âme...
» Pierre, tu sais si je suis ton ami?..
» Je veux remplacer André, je veux
» être un frère pour toi... et dès ce
» moment je m'établis ici, et je ne te
» quitte plus... — Bath!.. ce cher
» Loiseau!.. Ah! c'est-à-dire Rossignol...
—» Je t'ai déjà dit de m'appeler comme
» tu voudrais. — Je pensais à toi sou-
» vent, et je me disais, si j'étais avec
» lui je suis sûr que je ne m'ennuierais
» pas!.. — Nous ennuyer!.. Oh! je te
» réponds que nous n'en aurons pas
» le temps... Nous rirons, nous boi-

» rons, nous chanterons depuis le ma-
» tin jusqu'au soir *chante! chante!..*
» *troubadour, chante!* . . Je t'appren-
» drai à te servir de ta fortune. — Ma
» foi, je le veux bien... quoique ça
» quand je pense à ce pauvre André...
— » Oh! nous y penserons toujours!
» le plaisir n'exclut point la sensibilité;
» nous le pleurerons tous les matins
» avant de nous lever ; mais après cela
» en avant les divertissemens. Mais tu
» me fait l'effet d'être logé comme le
» grand Turc... des canapés et des
» bergères partout! . . — Oh! tu ne
» vois rien encore... Viens, je vais te
» montrer tout mon appartement. »

Rossignol suit Pierre, qui se sent déjà plus gai depuis qu'il a revu celui qu'il croit son sincère ami. Le jeune Savoyard est encore neuf en tout : il prend les hommes pour ce qu'ils se

donnent; les choses pour ce qu'elles paraissent. D'après cela, il croit à tout ce que dit Rossignol, et se persuade que s'il a eu quelques torts, la manière franche dont il vient de se présenter, lui aurait fait trouver grâce devant son frère et M. Dermilly.

Le beau modèle pousse des cris d'admiration en entrant dans chaque pièce, qu'en effet il ne connaissait pas, n'ayant jamais vu que l'atelier et la cuisine. Il s'arrête devant plusieurs tableaux, en s'écriant : « Vois-tu ce ro-» main-là? c'est moi... et ce beau Grec, « c'est encore moi. — Mais ça ne te » ressemble pas du tout. — Je ne te » dis pas que c'est ma figure, mais » c'est mon corps, et je me flatte qu'il » est frappant. — De ce côté, c'est la » cuisine. — Oh! pour la cuisine, je la » connais, je passais toujours par-là

» quand je venais travailler avec ce
» bon et respectable Dermilly. A
» propos, et la vieille Thérèse? —
» Qu'est-ce que c'est que Thérèse? —
» La cuisinière du patron. — Ah! j'ai
» entendu dire qu'elle était morte. —
» Elle a bien fait, elle ne savait pas
» confectionner un bouillon. — De-
» puis qu'André est parti, je n'ai point
» de domestique... d'abord il me sem-
» ble que je n'oserais pas prier quel-
» qu'un de me servir. — Écoute,
» Pierre, les valets sont presque tous
» des canailles qui nous volent. Il vaut
» mieux se servir soi-même. Oh! je te
» donnerai des leçons d'économie, moi;
» d'abord pour dîner on va chez le
» traiteur, c'est plus gai. Jamais de cui-
» sine chez soi, fi donc, ça sent mau-
» vais. Si l'on veut y dîner, on fait ve-
» nir du premier cabaret et c'est plus

» sain. Pour les chambres, les lits, on
» a un petit décroteur qui vient vous
» secouer ça tous les jours, en faisant
» vos bottes, et en un tour de main
» tout est fini; au lieu qu'une femme
» de ménage passe sa matinée à faire
» un lit; et d'ailleurs ça se mêle de tout,
» ça regarde tout, ça dit tout ce qu'on
» fait, nous n'en aurons point... seconde
» économie. — Ce diable de Rossignol,
» comme il est devenu économe. —
» Oh! tu en verras bien d'autres. Ha!
» ça, voilà sans doute la chambre à
» coucher de ton frère? — Hélas! oui...
» elle est inutile maintenant. — Je m'en
» empare afin de l'utiliser, et je t'en
» paierai le loyer en temps et lieux,
» troisième économie. — Mais, dis
» donc, si tu vas toujours comme cela,
» au lieu de m'apprendre à dépenser
» mon argent, tu vas encore m'enri-

» chir. — Oh! que ça ne t'inquiète » pas !.. quant à l'argent, ça sera mon » affaire... Tu conviendras, qu'un lo- » gement comme celui-ci, pour toi » seul, cela n'avait pas le sens com- » mun. — Je n'y restais que parce que » j'attendais toujours mon frère. — « Nous l'attendrons ensemble, ce sera » plus gai. Mais tu m'as parlé d'une » certaine armoire garnie de liqueurs, » si nous allions lui dire deux mots. »

Pierre s'empresse de conduire son ami dans la pièce où sont les liqueurs. Il dresse une table sur laquelle il met les débris d'un pâté, restant de son déjeûner. « Est-ce que » tu n'as que cela, dit Rossignol — » N'est-ce pas assez? — Eh non, ni- » gaud, quand on reçoit un ancien » ami, on lui donne autre chose à » manger qu'un restant de pâté. —

» Mais comment avoir autre chose, il » n'y a que ça ici. — Ah ! que tu es en- » core innocent... et les traiteurs? est-ce » qu'ils sont établis pour les mouches » à miel ? Allons, vîte, appelle ton » portier, qu'il coure chez le premier » gargottier; qu'il fasse apporter des » côtelettes, des andouilles, des petits » pieds... une bonne omelette, et pen- » dant ce temps nous faisons une des- » cente à la cave avec laquelle je ne » serais pas fâché de faire connais- » sance. »

La vivacité de Rossignol, la facilité avec laquelle il fait tous ces arrangemens, fait sortir Pierre de son indolence habituelle; déjà l'intime [illegible] le carré, d'où il crie à tue-tête : « Hola! portier, ici, mon petit; » quittez un peu votre pie et montez » *subito*.

» Ce n'est pas un portier, c'est une » portière, dit Pierre à son ami, et » dame ! elle se donne des airs de pro- » priétaire. — Parce que tu es un no- » vice et que tu ne sais pas, en temps » et lieux, lui boucher l'œil avec une » pièce de quinze sous... Il faut savoir » être généreux dans l'occasion, ça » fait que tout le monde s'empresse de » vous servir et qu'on peut se passer » de valets : quatrième économie.

La portière monte : c'est une petite femme de cinquante ans, à l'air grognon et maussade, qui parle avec prétention, et s'est fait dictionnaire particulier. Depuis quelque temps elle voit Pierre d'un assez mauvais œil, parce qu'elle ne fait plus son ménage.

« Que me voulez-vous, dit-elle d'un ton aigre, « et pourquoi crier de » manière à *provoquer* toute la mai-

» son? — Madame Roch,» dit Pierre, » je vous demande excuse, mais c'est » que... j'aurais voulu.

» Chût!» dit Rossignol en passant devant Pierre et en se couvrant de son carick, comme s'il jouait *Cadmus*, « tu ne sais pas colorier tes pensées; » laisse-moi parler pour toi. Ma petite » madame Roch, nous désirerions, » mon ami et moi, un déjeûner soigné. » Nous voulons fêter ce jour qui nous » rassemble; d'anciens amis qui se re- » trouvent ne sont pas fâchés, en dé- » gustant un vieux Bourgogne, de sa- » vourer la côtelette. Chargez-vous de » commander tout cela dans un bon » style...—Monsieur, je ne suis point la » servante des locataires... d'ailleurs je » ne fais plus le ménage chez M. Pierre... » — C'est qu'il craignait le tête-à-tête » avec vous, madame Roch... quand

» on est encore aussi fraiche. — Mon-
» sieur, je vous prie de... — Aussi bien
» conservée. — Oui, monsieur, je me
» flatte de l'être, conservée. — Nous
» servirions de modèle pour une
» *Médée* ou une *Agrippine*. — Mon-
» sieur, je ne sais ce que... — Quel
» âge avons-nous, madame Roch? —
» Quarante-quatre ans, monsieur. —
» D'honneur, c'est tout au plus si vous
» en paraissez douze. Allons, Pierre,
» de l'argent, madame Roch se charge
» de tout. — Mais, monsieur... — Et
» l'on ne compte jamais avec une por-
» tière aussi intéressante : *Quand on*
» *sait aimer et plaire*. Lâche les espèce.»

Pierre fouille dans son gousset et met une pièce de cent sous dans la main que Rossignol lui tend par derrière le dos. «Va toujours,» lui dit Rossignol. Pierre en met une seconde.

—Va encore,» dit à demi-voix le beau modèle, et Pierre en met une troisième, en se disant : « Quinze » francs pour un déjeûner !... ça ne » peut pas être là une cinquième éco- » nomie. »

Rossignol met deux pièces de cinq francs dans la main de madame Roch et glisse la troisième sous son carick, puis dit à l'oreille de la portière : »Ar- » rangez cela pour le mieux et gardez » la monnaie pour vous.» En même temps il lui pince le genou, fait semblant de vouloir l'embrasser et la pousse vers l'escalier. Madame Roch, toute étourdie de ces manières, mais très-sensible à l'argent, arrange son fichu que Rossignol vient de chiffonner et descend commander le déjeûner.

« Tu le vois, dit Rossignol, on m'o-

» béit... Ah ! mon ami, avec de l'ar-
» gent on fait courir des tortues !.. —
» C'est vrai, mais quinze francs pour
» un déjeûner .. — Comment, tu ha-
» bites un appartement superbe et tu
» regardes à de pareilles misères !...
» Écoute, Pierre, veux-tu t'amuser,
» ou ne le veux-tu pas ? — Oh ! cer-
» tainement, je le veux. — En ce cas,
» laisse-toi donc gouverner. D'ailleurs
» ne t'ai-je pas déjà appris cinq ou
» six économies ?.. Je ne veux pas non
» plus faire de toi un avare. — Allons,
» je te laisse agir... car j'avoue que je
» ne m'y entends pas comme toi. —
» Sois tranquille, que ton frère soit
» seulement six mois absens, et à son
» retour il trouvera du changement.
» Maintenant, allons à la cave. »

Il descendent à la cave qui contient environ trois cents bouteilles

de vin ordinaire, et plusieurs douzaines de vin fin. Rossignol est en extase, il déjeûnerait volontiers à la cave; mais, comme ce n'est pas l'usage, il se contente de prendre quatre bouteilles de différens vins et charge Pierre d'autant de bouteilles d'ordinaire; ces messieurs remontent avec cela; Rossignol en fredonnant dans l'escalier: *Ah! qu' t'auras d' plaisir, Marie, ah! qu' t'auras d' plaisir.*

Les bouteilles sont placées près du couvert. Madame Roch revient avec du dessert et suivie d'un garçon traiteur chargé de trois plats. Rossignol fait dresser tout cela sur la table, et, tout en faisant disposer le déjeûner, va de temps à autre presser la taille de la portière. Enfin, tout est prêt; madame Roch fait une profonde révérence, en disant que, si l'on a besoin

d'elle, on peut *l'interpeller*. Rossignol la reconduit, en folâtrant avec tout ce qui se trouve sous sa main ; Pierre se met à table, et son ami revient en sautant se placer en face de lui.

« Mets-toi donc à ton aise, » dit Pierre à son convive. « Pourquoi gar- » des-tu ce grand carick... Tu dois » étouffer là dedans. — Ah ! mon ami, » je vas te dire, c'est que j'ai eu un » gros rhume de cerveau et je crains » les vents coulis... et puis ce carick » m'est bien cher... il me vient d'un » oncle qui était presque toujours sur » mer. — Il ne me semble pourtant » pas beau... il est doublé en cuir. — » Justement, mon ami, c'est ce qu'il » faut pour un marin, quand il est de » quart sur le bâtiment, avec ça il ne » craint pas l'humidité et le serein. — » Ah ! tu avais un oncle marin ? — Et

» fameux marin, je m'en flatte!.. Il a
» découvert trois nouveaux mondes,
» et il allait en découvrir encore une
» demi-douzaine au moins, quand il a
» été avalé par un requin. — Ah! mon
» Dieu!.. mangé par un requin. — C'est
» comme j'ai l'honneur de te le dire.
» Buvons... — Le pauvre homme!.. —
» Ah! ce sont de ces événemens aux-
» quels les marins sont habitués, ça
» ne les affecte pas tant que nous au-
» tres. — Mais comment ce carick
» t'est-il revenu? — Ah! je vais te dire,
» quelques temps après on a pris le re-
» quin, et comme on l'a ouvert pour
» l'empailler et l'envoyer au Cabinet
» d'histoire naturelle, on a trouvé de-
» dans ce carick intact, avec une lettre
» à mon adresse dans une des poches.
» Il paraît que les requins ne digèrent
» pas le cuir; quant à mon pauvre

» oncle, il ne restait plus de lui que
» deux doigts et une oreille que j'ai
» fait encadrer. — Je ne veux jamais
» aller sur mer, j'aurais trop peur de
» ces événemens-là. — Tu as raison...
» vive la terre et vive le vin, il est gen-
» til celui-ci... Ah! le papa Dermilly
» était gourmet... tous les artistes le
» sont. — C'est singulier, Rossignol,
» tu as un chapeau fait absolument
» comme celui que j'ai perdu le jour
» où j'ai dîné avec toi... On dirait aussi
» que c'est la même boucle. — Est-ce
» que tous les chapeaux ne se ressem-
» blent pas? — Dis-donc, nous étions
» un peu gris ce jour-là? — Gris, fi
» donc! je ne me grise jamais!.. parce
» qu'on casse quelques assiettes et
» qu'on donne quelques coups de
» poings, tu te figures qu'on est gris!
» nous étions gais, aimables, voilà

» tout. — Mais pourquoi portes-tu des
» moustaches maintenant?... Cela te
» change toute la figure... Est-ce que
» tu as été militaire depuis que je ne
» t'ai vu? — Oui, mon garçon, j'ai
» servi... j'ai même servi dans deux
» endroits. — Dans les hussards? —
» Non... j'étais dans les volontaires,
» j'avais un uniforme de fantaisie... il
» ne me reste plus que le pantalon. —
» Est-ce que tu t'es battu? — Je crois
» bien... Depuis que tu m'as vu, je
» me suis battu très-fréquemment. On
» me laissait pour mort sur la place...
» — Est-ce qu'on ne t'as pas avancé?
» — Si!.. oh! pardieu, on m'a avancé
» très-souvent. On a même fini par
» me pousser tellement, que j'étais
» toujours à une lieue des autres. Mais
» tout cela ne m'a pas séduit, les arts
» me réclamaient... *On en revient tou-*

» *jours à ses premiers amours!..* Et je » me félicite d'avoir quitté le service, » puisque je retrouve un ami si fidèle... » Buvons. »

Rossignol fait honneur au repas; il y a long-temps qu'il n'en a fait un pareil. Les bouchons sautent, les bouteilles se vident; afin de ne point se déranger, Rossignol jette les assiettes sâles sur un joli canapé, et fait rouler les bouteilles vides sur le parquet. Mais déjà Pierre n'a plus la tête à lui, voulant tenir tête à son ami, qui ne cesse point de boire, de trinquer, et de se verser, Pierre commence à s'échauffer, sa langue s'embarrasse, et il chante des bourrées savoyardes pendant que son convive, qui est encore de sang froid, parce qu'il a l'habitude de boire, fait disparaître avec une ra-

pidité inconcevable tout ce que le traiteur avait apporté.

Au milieu des vins fins, des liqueurs, devant une table bien garnie, Rossignol ne songe pas à François, auquel il a promis de rendre le carick avant deux heures. Mais l'exactitude n'est point la vertu du beau modèle, qui ne s'occupe qu'à faire sauter les bouchons et commence, après avoir vidé quatre bouteilles pour sa part, à partager l'ivresse de son hôte.

Echauffé par le vin, Rossignol jette de côté le carick qui le couvrait, en s'écriant: « Au diable la robe de » chambre, je n'en ai plus besoin... » n'est-ce pas, Pierre, tu me connais » je suis ton ami... est-ce que je ne » suis pas toujours assez propre pour » déjeûner avec toi... j'étouffais avec

» ce vieux couvre-pied.—Comment,
» c'est le carick de ton oncle... Le
» Requin... que tu jettes comme ça
» par terre...—Laisse donc, mon on-
» cle'.. est-ce que j'ai des oncles, moi?
» buvons.—C'est toi qui me l'as dit
» tout a l'heure.—Ah! c'est juste, je
» n'y pensais plus. C'est égal, Pierre,
» nous allons joliment nous amuser,
» Dieu! quelle vie d'Amphytrions nous
» allons mener... tu n'es déjà plus le
» même, tu as tout une autre figure
» que ce matin; tu t'amuses, n'est-ce
» pas?—Je suis si gai, que je ne sais
» plus où j'en suis.—Eh! bien, mon
» homme, voilà comme nous serons
» tous les jours, depuis le matin jus-
» qu'au soir. C'est fini, je m'attache à
» toi, je ne te quitte plus: tu es riche,
» je suis aimable; tu es borné, j'ai de
» l'esprit, je t'en donne, et je t'ap-

» prends à *descendre gaîment le fleuve* » *de la vie!*

« Est-ce que c'est là ton habit d'u- » niforme? dit Pierre, qui commence à balbutier.—« Non, c'est un habit de » chasse; il y manque huit boutons; » c'est un sanglier qui me les a mangés » au moment où j'allais le tuer. Goû- » tons la liqueur: voyons ceci; du » rhum... c'est raide, il faut garder ça » pour le coup du milieu que nous » prendrons à la fin... du scubac, » voyons cela... avale-moi ça, Pierre, » et fais raison à ton ami... tu dois bé- » nir la providence de m'avoir re- » trouvé, car tu vivais seul comme un » loup.—Oh! si, j'allais chez le père » Bernard et Manette, ce sont de bien » bons amis... d'André. — Bernard, » Manette, je crois que tu m'en as déjà » parlé... n'est-ce pas un porteur

» d'eau?—Justement.—Ah! fi donc!..
» comment Pierre!.. dans la situation
» où le destin t'a placé, tu fréquentes
» des porteurs d'eau, Ah! mon homme,
» ça n'est pas bien, il faut savoir garder
» son rang... en avant l'anisette.—Mais,
» mon ami, est-ce que je n'étais pas com-
» missionnaire?—Bon! tu l'étais, mais
» tu ne l'es plus, vois-tu, c'est fini...
» c'est comme un homme qui était
» fripon, et qui se fait honnête homme,
» on ne se rappelle plus qu'il a été
» fripon; oh! ça se voit tous les jours
» ces choses-là. Je te le répète, il faut
» garder son quant à soi, je ne te dis
» point de ne plus parler au porteur
» d'eau, tu iras même le voir par ci
» par là! quand nous n'aurons rien à
» faire, mais je n'entends pas que tu en
» fasses ta société habituelle, parce
» que tu prendrais avec eux de mau-

» vaises manières, tandis que je veux
» t'en donner de soignées!.. du cognac,
» goûtons-le; comment le trouves-tu?
» —Il me semble que c'est toujours le
» même goût.—Bah! tu ne t'y connais
» pas; Pierre, je me charge de te for-
» mer une société choisie, je t'mène-
» rai des lurons dans mon genre, tous
» bons enfans; je te conduirai dans les
» plus jolis bals de la Courtille, des
» Porcherons, de la barrière du
» Maine, je connais les bons endroits.
» Vive la gaîté! au diable tes amis, qui
» te feraient de la morale; dès ce soir
» nous irons walser à la barrière de
» Vaugirard, on y walse toute la se-
» maine; tu me prêteras seulement un
» habit, un gilet, et une culotte, je
» me fournirai le reste. Buvons, et
» chantons le cœur de *Robin des bois*,
» sais-tu? tra la la la, tra la la... je le

» chante tous les lundis avec un tour-
» neur et une boulangère, ça fait un
» effet superbe, c'est pas difficile,
» toujours tra la la, jusqu'à demain. »

A force de boire, de chanter, de trinquer, et de goûter de chaque bouteille, Pierre et Rossignol finissent par n'être plus en état de rien voir. Pierre qui prétend que tout tourne autour de lui, veut absolument walser, et se laisse tomber sous la table, tandis que Rossignol, après avoir jeté à la volée les assiettes et les plats, se roule et s'endort sur le carick de François, entre une carcasse de volaille et une bouteille d'huile de rose.

CHAPITRE II.

Le Carick de François.

PENDANT que Rossignol ronfle près de son hôte, le cocher auquel il a emprunté le carick s'est rendu au cabaret désigné, et se place devant une table où il se fait ouvrir des huîtres et servir du vin blanc.

François a bon appétit, d'ailleurs c'est Rossignol qui doit tout payer pour la location du carick, il ne faut donc pas rester sur sa faim. Les premières douzaines d'huîtres passent festement, mais Rossignol ne paraissant pas encore, François en fait ouvrir d'autres pour attendre plus patiemment son ami.

Cependant l'heure convenue sonne et point de Rossignol ni de carick. François demande du fromage et une autre bouteille, en se disant : « Il faut » lui accorder le quart-d'heure de » grâce. »

Mais le quart et un autre sont écoulés. François s'est tellement bourré qu'il peut à peine respirer, et toujours point de Rossignol. Le cocher commence à lâcher des mots très-énergiques. C'est bien pis quand ses cama-

rades viennent lui dire: « François tu » es en tête, reviens donc à ta voi- » ture. »

Mais François ne veut pas conduire bras nus, et n'a pas de quoi payer le déjeûner qu'il a pris. Il tappe du pied, se donne des coups de poings, en s'écriant: « Ai-je été bête de croire ce » guerdin-là... ah! mille rosses, je vas » l'arranger quand il va venir... s'il » avait mis mon carick en plan... que » me dira ce soir madame François si » je rentre en veste! elle croira que » j'ai bû mon carick!..

Et François jure, se désespère. L'heure se passe; pour comble de malheur, le temps devient noir; bientôt un orage éclate; la pluie tombe par torrens. Tous les fiacres ont chargé, il ne reste plus sur la place que celui de François, qui, debout sur le seuil

de la porte du cabaret, se donne au diable, en s'écriant : « Conduisez donc » en veste sans manches, par ce temps-» là. »

On ne tarde pas à courir au seul fiacre que l'on aperçoit, en appelant de tous côtés : « Cocher! cocher!.. » Déjà même plusieurs personnes se disputent à qui aura le sapin, et François, qui les entend de loin, rentre dans le cabaret en se disant : « C'est » pas la peine de vous disputer, vous » ne l'aurez ni les uns ni les autres. »

Mais un petit monsieur en noir, en jabot, en escarpins, qui se rendait avec sa moitié à un déjeûner dînatoire que donnait son cousin pour célébrer sa nomination à la place d'adjoint du maire d'une commune de trois cents feux, place qu'il avait obtenue après quinze ans de sollicita-

tions; le petit monsieur, qui ne se consolerait pas de manquer le déjeûner dînatoire, est parvenu à faire monter sa moitié dans le fiacre de François. Madame s'est assise dans le fond qu'elle remplit presque à elle seule, et les autres personnes, désespérant de la débusquer, ont pris le parti de la retraite et ont laissé le couple affamé maître du fiacre.

Il s'agit de trouver le cocher: la dame s'égosille à l'appeler par les portières, tandis que son mari court de côté et d'autres; recevant avec douleur la pluie sur son habit noir et son jabot, mais songeant avec plus de douleur encore, qu'on aura commencé à déjeûner sans eux.

Enfin, il apperçoit la *Carpe travailleuse*, et court vers le cabaret en disant à sa moitié: « Je gage que le cocher

» est dans ce cabaret; dès que ces » drôles-là voyent tomber de l'eau, ils » vont boire du vin... Ne vous impatientez pas, madame Belhomme, je le ramène à l'instant. — Hâtez-vous, » M. Belhomme, car je crains que » mon cousin ne prenne de l'humeur, » et que l'on n'entame la dinde sans » nous. »

M. Belhomme arrive au cabaret, et dit à la marchande d'huîtres : « Le co- » cher de cette voiture est-il ici ? — » Oui, là bas, au fond, » répond l'écaillère, qui commence à trouver singulier que M. François ne parle point de payer ses huîtres.

M. Belhomme va frapper sur l'épaule de François, en lui disant : « Allons, » vite, mon garçon, dépêchons-nous; » vous devriez être à votre voiture, » étant seul sur la place et par le temps

« qu'il fait... hâtons-nous, et je vous » donnerai pour boire.—Oh! c'est » inutile!.. je n'ai plus soif! répond François sans se déranger. « Cocher! » m'entendez-vous? » reprend avec plus de force M. Belhomme fort en colère de la tranquillité de François. « Oui, je vous entends bien, mais je » ne peux pas marcher...—Tu ne peux » pas marcher ?.. s'écrie le petit homme, en enfonçant son chapeau sur ses yeux et montant sur ses pointes pour se grandir. « Tu marcheras!— » Ça m'est absolument impossible, » not'bourgeois, je suis cloué ici!.. » d'ailleurs je suis loué...—Cela est » faux... tu es sur la place, je te » prends... ma femme est dans ta voi- » ture... mon cousin nous attend... tu » marcheras...—Je ne marcherai pas.»

Le petit monsieur crie, appelle, as-

semble tous les passans qui répètent avec lui : « Il faut marcher. » Le marchand de vin et l'écaillère disent : « Il » faut qu'il paie auparavant ; » et François répond en sifflant : « Pas » plus l'un que l'autre. »

« Faisons un exemple ! » dit M. Belhomme qui trépigne de colère. « Con» duis-moi chez le commissaire... tu » ne peux t'y refuser.—Eh ! morbleu ! » comment voulez-vous que je con» duise mon fiacre sans carick, par le » temps qu'il fait... ah ! gueux de Ros» signol.—Mets ou ne mets point ton » carick, cela ne me regarde pas... » mais je veux aller chez le commis» saire...—Oui, oui, » s'écrient toutes les personnes, « il ira, ou nous y con» duirons sa voiture. »

François voit qu'il n'y a pas moyen d'éviter le commissaire... il se décide

et va suivre M. Belhomme, quand le marchand de vin et l'écaillère l'arrêtent en lui disant: « Un instant, avant de » sortir on paie son déjeûner...—Je » paierai une autre fois... je n'ai pas » le temps maintenant.—C'est bientôt » fait de payer... nous ne vous con- » naissons pas assez pour vous faire » crédit.—Je reviendrai tout-à-l'heure. » —Il faut payer tout de suite... six » douzaines d'huîtres, quarante-deux » sous.—Vin, pain et fromage, tren- » te-trois sous.—Voilà quinze sous à » compte... je vous devrai le reste.— » Non pas!.. il faut solder tout.—Vous » serez bien malins si vous me trouvez » un sou de plus...—je n'ai pas encore » fait une course.—Ah! ah! monsieur » vient faire un déjeûner fin, et n'a » pas de quoi payer...—Puisque j'at- » tendais un ami qui régalait.—A d'au-

» tres...—Allons, allons, c'est un mau-
» vais sujet, vite chez le commissaire.
» —Un instant, il me faut des arrhes
» pour mes huîtres... gardons son cha-
» peau...—C'est ça! gardez son cha-
» peau, ça lui apprendra à venir faire
» des déjeûners de maître-maçon avec
» quinze sous dans sa poche. »

Le pauvre François veut en vain défendre son chapeau, on le lui prend et on le pousse vers son fiacre, dans lequel monte M. Belhomme, qui se place près de sa moitié en lui disant : « je viens de montrer une fameuse » tête, madame!..—Tout le monde sait » que vous en avez, monsieur. Quant à François, sans chapeau, sans manches, par un temps affreux, il monte sur son siége, au milieu des huées de la foule, et se venge sur ses malheureuses rosses qu'il fouette à tour de

bras, afin d'arriver plus vîte chez le commissaire, et, à chaque coup de fouet sur ses bêtes, il lâche un juron après Rossignol.

Heureusement le commissaire ne demeure pas loin, malgré cela, François y arrive trempé comme s'il sortait de la rivière. Maudissant Rossignol, maudissant le couple qui est dans sa voiture, et se disant : « On me fera ce » qu'on voudra, mais je ne les mène- » rai point. »

Par suite de cette affaire, François passe huit jours à la préfecture, il gagne un gros rhume, et quand il revient chez lui, il est battu par sa femme.

Quant à monsieur et madame Belhomme, ils sont forcés de se rendre à pied au déjeûner dînatoire de leur

cousin. Ils trottent dans la boue, reçoivent la pluie, s'éclaboussent, ont de l'humeur, et, pour la faire passer, se disputent tout le long du chemin.

CHAPITRE III.

Le ménage de mon frère.

Pierre, en s'éveillant le lendemain du déjeûné qui avait duré jusqu'au soir, est un peu surpris de se trouver sous la table, la tête sur une assiette et le bras dans un compotier. Il se frotte les yeux et cherche à rappeler

ses idées, car les liqueurs qu'il a bues en quantité lui troublent encore le cerveau.

Il se lève, regarde autour de lui, pose un de ses pieds sur une oreille de Rossignol, qui ronfle encore sur le carick. Le beau modèle s'éveille en jurant et en criant : « Quel est l'in- » solent qui donne un coup de poing » à un artiste? » »

La voix de Rossignol rend la mémoire à Pierre. Il se rappelle l'orgie de la veille, et, sans trop savoir pour quelle raison, n'est pas content de lui, il sent au fond de l'âme que sa conduite n'est pas ce qu'elle devrait être. Mais déjà Rossignol est sur pied, et il s'est bien promis de ne point laisser à Pierre le temps de réfléchir.

« Eh ! bien, mon cher Pierre, lui dit-il, il paraît que nous avons fait

» un somme à l'issue du repas... Il n'y » a aucun mal à cela... C'est même une » habitude très-distinguée; en Espa- » gne, en Italie, on dort ordinaire- » ment après dîner, et les Anglais, qui » vivent bien, couchent presque tou- » jours sous la table... — Comment! » c'est un usage distingué de dormir » par terre, au milieu des assiettes et » des bouteilles vides? — Oui, mon « garçon. — Cependant mon frère » André ne faisait jamais cela.— Entre » nous, ton frère était une poule » mouillée, je me flatte que tu suivras » une autre route en profitant de mes » leçons. Mais il est grand jour, il faut » songer au déjeûner... et je veux... »

Tout en parlant, Rossignol vient de jeter les yeux sur le carick, et le souvenir de François se présente à son esprit. Il jette un cri, se frappe à la

fois le ventre, la tête et les cuisses, lâche quelques-uns de ses jurons favoris, et se jette sur un fauteuil en s'écriant : je suis un grand animal!..

Pierre va demander à son ami la cause de ce mouvement de colère, lorsqu'il lui voit faire une grimace effroyable. Ces messieurs, dans leur ivresse de la veille, avait jeté les plats au hasard; il en était resté un sur le fauteuil dans lequel Rossignol s'était jeté, et la modeste fayance venait de craquer sous le pantalon collant de l'artiste, qui se lève en pestant et criant qu'il est blessé.

« Tu es blessé, dit Pierre alarmé. —» Oui, sans doute, j'ai les *clunes* » attaquées. — Qu'est-ce que c'est que » ça, les *clunes?* — Est-ce que tu ne » vois pas que ce plat s'est cassé sous » moi ?.. Mais je me ferai faire un ca-

» taplasme... Le pis de l'aventure,
» c'est que j'ai abîmé mon pantalon...
» Ah! mon Dieu! et par devant... des
» taches partout... C'est toi, hier, en
» jetant les assiettes qui m'auras at-
» trapé... — Comment... moi... —
» Certainement... et mon habit aussi...
» Un habit et un pantalon que je n'a-
» vais mis que deux fois... — Laisse
» donc, il est tout déchiré, le panta-
» lon... — C'est en dormant que je me
» serai accroché à quelque meuble;
» mon ami, je ne peux pas sortir
» ainsi, de quoi aurais-je l'air, moi
» qui étais hier si bien mis, que toutes
» les femmes se retournaient pour me
» lorgner... Pierre, tu dois avoir une
» belle garde robe? — Une garde-
» robe... Oui, tiens ce cabinet là bas...
» Tu trouveras tout ce qu'il faut. —
» J'y vole. »

Rossignol court au cabinet que Pierre lui a désigné. Il revient bientôt, tenant sous son nez un petit lambeau de toile jaune qu'il assure être un mouchoir des Indes. «Que le diable » t'emporte avec ton cabinet !.. — Est-» ce qu'on n'y est pas bien? — Imbé-» cile, je te demande des habits, des » pantalons... et tu m'envoie... — Dam, » tu me parles de garde-robe. — Ah ! » mon pauvre Pierre, comme tu es » faible sur l'instruction. — Si tu veux » des habits, ceux d'André sont dans » sa chambre... Oh ! tu trouveras de » quoi choisir. — Eh ! parle donc... » voilà deux heures que je te demande » cela.»

Rossignol se rend à la chambre qui lui est indiquée. Il ouvre les commodes, les armoires ; et reste en extâse devant une garde-robe bien fournie.

Aussitôt il procède à sa toilette. et comme Rossignol n'est pas homme à se rien refuser, il se r'habille entièrement, choisissant la plus belle chemise, les bas les plus fins, l'habit le plus neuf. Il court à la glace, jamais il ne s'est vu si beau ; quoiqu'en frac et en pantalon, il fait des poses antiques en s'écriant : « Sacrebleu! que je suis » bel homme !.. quel dommage qu'il » ait fallu attendre à quarante-cinq » ans pour être aussi propre... C'est » égal, nous réparerons le temps » perdu. »

Dans son ivresse Rossignol ouvre les fenêtres qui donnent sur la rue et jette à la volée toute son ancienne défroque, en chantant : « *C'est ici le séjour* » *des Grâces! je n'ai plus besoin de mes* » *vieux habits!..* Allez, pantalon, frac, » bas, et cœtera. Vous avez fait votre

» temps, devenez la proie du chiffon-
» nier ou du Savoyard... Un instant,
» ne disons pas de mal des Savoyards!
» Je les prise trop pour cela.»

Rossignol revient trouver Pierre, qui est encore assis devant les débris du déjeûner de la veille, et se place devant lui dans l'attitude du *Laocoon*, en lui disant : «Comment me trouves-
» tu? — Tiens, ce sont toutes les af-
» faires de mon frère. — Il n'est pas
» question de cela. Je te demande com-
» ment tu me trouves?—Tu es très-pro-
» pre... — Tu ne remarques que cela,
» toi!.. une femme verrait autre chose.
» N'importe, fais aussi un peu de toi-
» lette, car tu as du fricandeau sur
» ton collet et de la matelotte dans ta
» cravate. Pendant ce temps je vais
» sortir pour une affaire indispensable.
» Je ne serai pas long-temps; à mon

» retour nous irons déjeûner au Ca-
» dran bleu ou chez Desnoyers. A
» propos, c'est toi qui as la caisse, n'est-
» ce pas? — Oui, j'ai de l'argent. —
» Eh bien! donne-moi une centaine
» d'écus; j'ai des emplettes à faire pour
» notre ménage, car il te manque
» beaucoup de choses ici... — Quoi
» donc? — Oh! des choses essentielles;
» d'abord, hier, je n'ai pas trouvé de
» curedens après notre repas. — Est-
» ce que tu veux en acheter pour cent
» écus? — Ensuite, une savonette,
» un fer à papillottes, j'aurai tout ce-
» la. Il nous faut aussi un domestique;
» des gens comme nous ne peuvent
» pas s'en passer; je vais en choisir
» un. — Tu disais hier que c'étaient
» des voleurs. — J'aurais l'œil sur le
» nôtre. — Mais cent écus... — Ah!
» Pierre, si tu ne veux pas te laisser

» gouverner, je t'abandonne à toi-
» même... Encore une fois, veux-tu
» t'amuser depuis le matin jusqu'au
» soir? — Sans doute. — Eh bien! en
» ce cas, ne regarde donc pas à cent
» écus : *Suis en toute circonstance et*
» *mon exemple et mes leçons.* »

Pierre remet à son ami l'argent qu'il lui demande ; celui-ci va prendre le carick du cocher et l'examine d'un air indécis, en murmurant : « Diable!
» il est furieusement laid... et avec une
» toilette aussi recherchée, ça ne s'ac-
» corderait pas. — Qu'est-ce tu dis
» donc, Rossignol? — Je dis que je
» voulais reporter ce carick chez moi ;
» mais je le trouve trop vilain... — Tu
» le portais bien hier. — C'est qu'hier
» c'était l'aniversaire de la mort de
» mon oncle... Parbleu, je suis bien
» bête, je n'ai qu'à le faire porter par

» un commissionnaire qui me suivra...
» Holà, la portière. »

Rossignol ouvre la porte pour appeler madame Roch, lorsque celle-ci paraît tenant à la main un pantalon, qui lui est tombé sur la tête pendant qu'elle balayait le devant de sa porte.

« Messieurs, » dit la portière, en présentant le vêtement que Rossignol reconnaît sur-le-champ. « Pourriez-» vous me dire si c'est de chez vous » que l'on a jeté ceci ?.. Je sortais pour » balayer ma portion de rue, je vois » fuir des polissons qui ramassaient » quelque chose, et sur le même ins-» tant ce pantalon tombe sur mon bon-» net, dont le nœud a été tout *délaissé*. » — Est-ce toi, Pierre, qui t'amuses à » jeter tes culottes par la fenêtre, » dit Rossignol d'un air surpris. — « Moi ? » Ah ben, ça serait un joli amusement.

» — Madame Roch, le vêtement ne » vient pas de chez nous; d'ailleurs il » me semble que sur son inspection, » vous auriez dû penser que des gens » comme nous n'ont jamais porté de » pareilles guenilles. — Monsieur, » c'est que la fruitière d'en face pré- » tendait... — La fruitière ferait mieux » de compter ses bottes d'ognons, que » de regarder ce qui ce qui se passe » chez ses voisins. Gardez cela, ma- » dame Roch, vous le donnerez le jour » de l'an à votre filleul, si vous en avez » un. Puisque vous voilà, faites-moi » l'amitié de me porter ce carick jus- » qu'en bas, où je prendrai un jockey » pour me suivre. — Mais, monsieur... » — En avant, madame Roch, vous » êtes ce matin fraîche comme une » belle de nuit. Pierre, habille-toi, je » ne serai pas long-temps. »

Rossignol jette le carick de François sur les bras de la portière, il sort avec elle et descend devant madame Roch en sautillant ou s'arrêtant sur chaque carré pour faire des poses. Tandis que la portière s'arrête aussi, ne sachant ce que cela veut dire et quelquefois effrayée des poses de Rossignol, qui crie chaque fois qu'il s'arrête devant elle : « Ceci est Hercule... ceci Anti-» noüs... ceci Hippolyte !.. »

Enfin, tout en posant, ils arrivent au bas de l'escalier. Rossignol regarde dans la rue ; il aperçoit près d'une borne un petit décroteur, noir comme un charbonnier, il lui fait signe de venir, et, lui donnant l'immense et lourd carick de François : « Suis-moi, lui dit-il, et surtout prends garde » de m'éclabousser. »

Rossignol se met en route, suivi du

décroteur portant le carick. Il se rend à la place où la veille il a trouvé François, en se disant : « D'abord il va » crier... mais, en lui mettant une » pièce de cent sous dans la main, » j'apaiserai sa colère, et nous serons » bons amis. »

Mais François n'est pas sur la place, par la raison que le commissaire l'a envoyé coucher à la Préfecture. Rossignol va à la *Carpe travailleuse* le demander; point de François. « Il est » sur quelqu'autre place, » se dit Rossignol, «mais je ne puis pas courir » tout Paris à pied dans un si joli cos- » tume... prenons un cabriolet, et al- » lons inspecter les sapins. »

Rossignol monte dans un cabriolet, et ordonne au décroteur de le suivre par derrière. On part; on visite une place, puis un autre... point de Fran-

çois. Rossignol a envie de déjeûner, son jockey est en nage, courant avec l'immense carick sur le bras, derrière le cabriolet, dans lequel le beau modèle se fait promener. Enfin, celui-ci se dit : « J'ai fait ce que j'ai pu! ma » foi! allons retrouver Pierre. »

On s'arrête devant la demeure de Pierre, heureusement pour le petit décroteur, qui a l'air de sortir de l'eau. Au moment de le payer, Rossignol se dit : « Ce petit drôle trotte » bien... il pourrait faire notre jockey. » Petit, veux-tu entrer en maison?— » Moi, monsieur? est-ce qu'il faudrait » courir comme ça tous les jours der- » rière un cabriolet?—Non, ceci est » un extraordinaire. Tu feras nos ap- » partemens, nos lits, nos bottes; tu » prendras tout ce qu'on te donnera. » Tu seras logé, nourri... et je te pro-

» mets de bons gages.—Je veux bien, » monsieur.—En ce cas, monte, et » n'oublie pas que je t'ai donné deux » cents francs d'avance.—Bath! vous » ne m'avez rien donné du tout.— » N'importe, tu le diras, ou je te retire » ma protection. »

Pierre voit rentrer Rossignol suivi du petit garçon portant le carick. « Eh! bien, tu rapportes cela ici, dit-il à son ami. « Oui, j'ai réfléchi que » je ne voulais pas m'en séparer. Pierre, » voilà notre domestique.—Ce petit » garçon?— Est-ce que nous avons » besoin d'un géant pour nous servir? » —Il est bien noir.—Il se débarbouil- » lera. Je sens que je suis en appétit; » Allons, Pierre, partons.—Mais...— » Mais quoi?—Je n'ai pas été chez » Bernard depuis deux jours, et j'avais l'habitude d'y aller souvent.—Tu

» iras une autre fois ; le plus pressé est » d'aller nous divertir... Toi, petit, » reste ici, fais notre appartement... » frotte, nétoie et amuse-toi... Par- » tons. »

Rossignol entraîne Pierre ; au moment où ils vont passer la porte cochère, celui-ci dit encore : « Mais, si » Bernard venait me demander... — » Eh ! que diable ! tu n'as que ton Ber- » nard dans la tête... attends, je vais » arranger cela... hola, madame Roch !.. » s'il venait quelqu'un demander » Pierre, vous direz qu'il est sorti avec » un ami pour chercher son frère... » et vous pourrez dire ça tous les jours, » nous ne ferons pas autre chose. »

Ils partent enfin, et sont bientôt chez un traiteur, où Pierre oublie de nouveau les bons avis de ses anciens amis pour ne songer qu'à se divertir avec

Rossignol. Celui-ci, ainsi qu'il l'a promis, ne lui laisse pas le temps de réfléchir : après le déjeûner il le conduit au billard ; de là, ils vont dîner, et le soir, visiter les guinguettes, où Rossignol présente son ami à toutes ses connaissances ; on ne demande pas mieux que de faire celle du pauvre Pierre, qui ne voit pas au milieu de quels gens il se trouve. Le soir, ces messieurs rentrent toujours gris, quelquefois même, ils ne rentrent pas du tout. On doit présumer comment est tenu le ménage, fait par un décroteur ; qui met tout sens dessus-dessous dans l'appartement, et, s'ennuyant d'être seul pendant la journée entière, appelle par la croisée ses camarades, pour qu'ils viennent jouer avec lui. Mais Rossignol prétend que leur jockey a des dispositions, qu'il cire

bien les bottes, et que c'est le principal.

Il y a déjà trois semaines que cette vie dure. Toutes les fois que Pierre parle d'aller chez Bernard, Rossignol trouve quelque prétexte pour l'en empêcher, et Pierre finit par en parler moins souvent, parce que, lorsqu'on se conduit mal, on ne se plaît plus dans la société des honnêtes gens. Le bon porteur d'eau s'est plusieurs fois rendu chez Pierre, qu'il n'a jamais trouvé, et madame Roch, que Rossignol a eu l'art d'intéresser en allant devant sa loge faire Apollon ou Jupiter, dit chaque fois au père Bernard: « M. Pierre est sorti pour chercher son » frère. » Le bon Auvergnat croit cela, et se dit : « Pauvre Pierre! .. il se » donne bien de la peine et il n'est pas » plus avancé que nous. »

Mais un matin que Pierre et Rossi-

gnol, frisés et cirés avec soin, se rendaient aux Champs-Elysées, où ils avaient donné rendez-vous à quelques amis intimes; au moment où ces messieurs traversent la chaussée des boulevarts, un fiacre qui passait près d'eux s'arrête et le cocher descend de son siége, en s'écriant: « C'est lui!.. » c'est mon voleur! ah! pour le coup » il va la danser!.. »

François, car c'est lui-même, entame la reconnaissance par cinq ou six coups de fouet sur les deux amis; et Pierre est obligé de prendre sa part de ce qui n'était adressé qu'à son compagnon.

Ces messieurs, étourdis de cette brusque attaque, commencent par crier, mais François, sautant sur Rossignol, qu'il saisit au collet, ne leur laisse pas le temps de se sauver.

« Je te tiens enfin, voleur, drôle dit le cocher, en secouant avec force Rossignol, qui a changé de couleur en reconnaissant François. « Mon ca-» rick... coquin, mon carick !.. qu'en » as-tu fait?..—Lâche-moi, François, » lâche donc, tu m'étrangles...—Non » pas! je te tiens, il me faut mon ca-» rick, et le paiement du déjeûner... » et un dédommagement pour le » temps que j'ai passé à la préfecture, » et le rhume que j'ai attrapé...—Je te » paierai tout ce que tu voudras, » mais lâche un peu...

» Vous vous trompez, cocher, dit Pierre, qui ne comprend rien à ce qu'il entend, « nous n'avons rien à » vous... vous êtes gris. —Je suis » gris!.. non pas, mon petit homme... » c'est vot' camarade qui est un vo-» leur!.. mais je vais commencer

» par lui donner une gratification. »

Et François applique deux ou trois coups de poing sur la frisure du beau modèle; Pierre, en voulant défendre son ami, reçoit aussi quelques preuves du ressentiment de François, et la foule qui s'amasse autour du fiacre arrêté, les laisse se battre, parce qu'il est beaucoup plus agréable de voir des hommes se donner des coups, que de chercher à les séparer.

Enfin, Rossignol, tout en se défendant d'une main, est parvenu à glisser l'autre dans son gousset; il en tire trois pièces de cent sous qu'il met sous le nez de François; cette vue calme un peu le cocher; il prend l'argent, suspend l'attaque et prononce d'une voix enrouée: Et mon carick?

« Tu vas l'avoir, répond Rossignol, » conduis-nous, mon ami et moi. Si

» tu avais eu l'esprit de m'entendre, » tu aurais épargné une telle scène à » l'amitié. »

En disant cela, Rossignol ouvre la portière, il fait monter Pierre, se place à côté de lui, François grimpe sur son siége et le fiacre s'éloigne, laissant là les badauds, qui se demandent mutuellement ce que c'est.

Pierre, qui a reçu des coups de fouets et des coups de poingt, ne comprend pas pourquoi ils sont montés dans la voiture du cocher qui les a battus.

« Je t'expliquerai tout ça, » dit Rossignol en cherchant à réparer le désordre que François a mis dans sa toilette. — Mais il dit que tu l'as volé. — » Est-ce qu'il sait ce qu'il dit? — Mais » tu lui as donné de l'argent! — Tu » vois donc bien que je ne l'ai pas volé.

» — Il te demande un carick... — Oui, » il veut que je lui prête celui de mon » oncle, parce qu'il va voyager sur » mer... — Comment, ce cocher va... » — Eh ! sans doute !.. tout t'étonne, » toi ; apprends que François est un » garçon très-distingué ; nous avons » servi ensemble autrefois. — Et pour- » quoi te rossait-il ?.. — Il a des mo- » mens d'absence ; il nous aura pris » pour ses chevaux. C'est du reste un » homme dont je veux te faire culti- » ver la connaissance. »

Ces messieurs arrivent à leur demeure. Rossignol engage François à monter avec eux ; le cocher les suit, son fouet à la main, et Pierre ne comprend pas pourquoi ils font tant de politesses à un homme qui vient de les battre. Rossignol fait passer François dans sa chambre, lui rend son

carick, lui jure qu'il a couru après lui pendant huit jours, et pour achever la paix, le ramène dans la salle à manger en ordonnant à son jockey de courir chez le traiteur et de faire venir à dîner. — Et notre rendez-vous » aux Champs Élysées, dit Pierre. — » Nous irons une autre fois!.. Je retrouve un ancien ami, un vieux camarade!.. je veux que nous le fêtions » dignement.»

François a repris sa bonne humeur avec son carick; la vue des bouteilles achève de le mettre en gaîté. Pierre laisse toujours Rossignol commander, et ces messieurs se mettent à table, où ils sont servis par le jockey et deux de ses amis, auxquels il a fait signe de monter. Suivant l'usage le repas se prolonge assez avant dans la nuit, et vers la fin, Pierre tappe dans la main de

François qui est déjà son intime ami.

C'est ainsi que Pierre emploie la fortune à la tête de laquelle il se trouve. Sans cesse dans la compagnie la plus méprisable, au milieu d'êtres sans état, sans mœurs, quelquefois même sans asile; livré à un homme dont les habitudes sont aussi canailles que les manières, et qui n'a aucun remords de le dépouiller, Pierre dépense sans compter et se persuade qu'il s'amuse parce qu'il ne sort du cabaret que pour entrer au café, et du café que pour courir les guinguettes.

Quelquefois il trouve que l'argent va bien vîte, mais Rossignol lui dit: « Tu es maintenant d'une très-jolie force » à la poule et au siam, tu bois tes » trois bouteilles sans te griser, tu » fumes quatre ou cinq cigarres dans » ta soirée; mon ami, on n'acquiert

» pas de tels avantages sans qu'il en » coûte un peu. »

Quelle différence chez le bon porteur d'eau ; là on ne songe, on ne parle que d'André ; Bernard s'informe sans cesse de moi et tâche de consoler sa fille, car il s'aperçoit chaque jour du changement que le chagrin opère chez Manette. Pâle, triste, amaigrie, ma pauvre sœur n'a pas souri depuis mon départ. « Veux-tu donc te laisser mou- » rir, lui dit Bernard? — Non répond- » elle, mais je veux retrouver André... » Mon père, laissez-moi le chercher. » — Eh ! ma pauvre enfant, où iras-tu » pour le trouver? »

A cela Manette ne répond rien ; elle baisse les yeux vers la terre et cache ses larmes à son père.

CHAPITRE IV.

Six mois et huit jours.

Près de six mois se sont écoulés, lorsqu'un matin Manette paraît frappée d'un trait de lumière, et court à Bernard en s'écriant : « Mon père!.. » mon père!.. Je sais où il est... je suis » certaine de le trouver... Ah! mon

» Dieu, comment cette idée-là ne
» m'est-elle pas venue plus tôt! — Tu
» sais où il est, dis-tu? — Oh! oui,
» mon père... Je suis sûre que je ne
» me trompe pas... Laissez-moi partir...
» je vous en prie, je ramènerai An-
» dré dans vos bras... — Mais dis-moi
» d'abord où il est, puisque tu le sais...
— » Près de la maison de campagne
» de madame la comtesse... Dans cette
» terre où il m'a dit souvent avoir
» passé des jours si heureux auprès
» de celle que... qu'il voyait là tout à
» son aise... — Comment tu crois que
» c'est là qu'il est allé se cacher? —
— » Oui, mon père... mon cœur de-
» vine le sien, et quand il s'agit d'An-
» dré, mon cœur ne me trompe ja-
» mais... Ah! vous me permettrez de
» partir... — C'est je crois dans les en-
» virons de Fontainebleau... — Oui

» mon père. — J'ai justement là un
» vieil ami auquel je t'adresserai, et
» chez qui tu seras bien... Cependant
» une jeune fille... aller seule... — Mon
» père, est-ce que je n'ai pas l'air as-
» sez raisonnable . . . et André qui
» mourra de chagrin si je ne vais pas le
» consoler. . . — Allons, puisque tu le
» veux. . . — Oh! quel bonheur!.. —
» Demain nous irons à la voiture... —
» Demain!.. pourquoi retarder; il est
» encore de bonne heure, aujourd'hui
» même je puis partir... — Manette,
» tu es bien pressée de me quitter . . .
— » Mon père, ce n'est pas pour
» long-temps, et il y a six mois que
» nous ne l'avons vu... D'ailleurs je
» vous écrirai... — Tu oublies que je
» ne sais pas lire. — Votre voisin vous
» lira mes lettres, vous serez bien aise
» alors que j'aie appris à écrire... Ah!

» que nous serons heureux quand » j'aurai retrouvé André. »

Et tout en parlant Manette va et vient dans la chambre; elle fait un petit paquet de ce quelle veut emporter; elle ôte son tablier, met sur sa tête un modeste chapeau de paille, et court prendre le bras de son père, qu'elle entraîne vers l'escalier avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

On arrive aux voitures : celle pour Fontainebleau part dans une heure, il y a encore une place : Manette fait un saut de joie, puis court s'asseoir sur un banc de pierre avec son paquet sur ses genoux. Elle veut attendre là le moment du départ. Le bon porteur d'eau veut emmener sa fille dans un café pour prendre quelque chose. Manette ne veut rien, elle pré-

père rester sur le banc, elle a la diligence devant les yeux, et on ne partira pas sans elle : « adieu, mon père, dit-elle à Bernard, ne vous ennuyez » pas, je reviendrai bien vîte. »

Bernard embrasse sa fille, puis s'en va tristement; Manette regarde son père s'éloigner, elle soupire... Mais elle reporte les yeux sur la voiture et reprend courage. Enfin l'instant du départ est arrivé et le voyage ne doit pas être long. Manette se place d'un air timide, et ne lève pas les yeux pendant tout le trajet; quelques curieux lui parlent, elle ne répond que par monosyllabe, la conversation est bientôt finie; lorsqu'on s'arrête à Essone, Manette reste dans la voiture au lieu de descendre avec les autres voyageurs, cela en fait rire et bavarder quelques-uns, mais Manette

s'embarrasse fort peu de ce que peuvent penser et dire des gens assez sots pour s'occuper de ce qui ne les regarde pas, et Manette a bien raison.

Après s'être rendue chez l'ami de son père, Manette se fait indiquer la terre de M. de Francornard, il n'y a qu'une lieue et demie de distance de Fontainebleau, Manette pourra facilement s'y rendre et en visiter tous les environs. Mais elle commence à penser que lors même que je les habiterais, il ne lui sera pas aussi aisé de me trouver qu'elle se l'était persuadée.

Manette se rend d'abord au château, elle lie conversation avec le concierge, elle sait que personne de l'hôtel n'est revenu visiter cette campagne. « Et M. André, dit Manette, » ce jeune homme qui demeurait chez » madame la comtesse, ne l'avez-vous

» pas vu ? . Peut-être ne le reconnaî-
» triez-vous pas, il est bien grandi
» depuis le temps où il passait ici l'été.
— » Oh ! c'est égal, mamzelle, dit le
concierge, je le reconnaîtrais bien !
» mais il n'est pas venu non plus. »

Manette s'éloigne tristement et va parcourir les environs ; elle visite les hameaux, elle s'informe aux habitans, et n'obtient aucun renseignement, mais elle ne perd pas courage, et le lendemain elle recommence ses recherches.

Cependant Manette ne s'était pas trompée : en sortant de Paris au milieu de la nuit, sans but et sans autre projet que celui de fuir la ville où résidait Adolphine, j'avais pris le premier chemin venu ; à force de marcher j'arrivai dans les champs ; j'étais exténué de fatigue ; à peine remis d'une

longue maladie, le coup que je venais de recevoir semblait m'avoir ravi de nouveau toutes mes facultés. J'attendis le jour, assis au pied d'un arbre. Dans ma douleur je voulais mourir, le souvenir de ma mère me rendit à moi-même ; je cherchai à rappeler mon courage... Mais la blessure était encore trop fraîche. Au milieu de ces champs silencieux, il me semblait entendre encore le son des instrumens.. Le bruit de la danse célébrant le mariage d'Adolphine.

J'étais auprès de Bondy ; je ne savais où aller, j'avais Paris en horreur, et je jurai de ne point y rentrer. Quelquefois je songeais à mon pays... Mais j'avais besoin d'être seul pour me livrer à mon aise à toute ma douleur.

J'étais depuis quelques jours dans un village, lorsqu'en songeant à Adol-

phine, je me rappelai les jours heureux que j'avais passés avec elle, dans cette campagne où nous allions tous les ans. Aussitôt je sentis le désir de revoir ces lieux chéris; je partis sur le champ, et j'arrivai bientôt devant cette maison, où s'étaient écoulés les plus doux instans de ma vie. Je ne voulais pas entrer, je craignais de rencontrer quelqu'un de la maison . . . Je désirais n'être aperçu de personne. Mais je passai une nuit entière à rôder autour des murs du parc; et, au point du jour, je montai sur un monticule d'où l'on plongeait parfaitement dans une grande partie des jardins. J'apercevais les bosquets où je m'étais assis avec elle, les allées où nous avions joué ensemble, je tâchais d'oublier le temps écoulé depuis, et de ne plus vivre que dans le passé. Je

ne pouvais quitter cet endroit... Je m'y trouvais moins malheureux... et je résolus de me fixer dans un séjour qui procurait encore à mon âme un dernier bonheur. Car à vingt ans on a besoin d'aimer, et l'on se complaît même dans sa douleur, parce que c'est encore de l'amour.

Non loin du monticule s'élevait une chaumière entourée de plusieurs bouquets d'arbres. Je m'y rendis dans l'intention de m'y reposer un moment. La chaumière était habitée par une vieille paysanne, elle y était seule avec son chien et quelques brebis. Je lui demandai s'il ne serait pas possible d'avoir un petit coin dans sa maisonnette. La bonne femme crut d'abord que je voulais plaisanter. «Quoi, vous, » monsieur, me dit-elle, un jeune » homme de la ville, vous désirez lo-

» ger dans cette pauvre masure, avec » une vieille comme moi ? — Ce serait » pour moi le plus grand bonheur. — » Si vous voulez vous contenter de la » petite chambre d'en haut, c'était » celle de mon pauvre fils!.. elle n'est » pas belle, mais je n'avons que cela » à vous offrir. »

Enchanté de pouvoir demeurer dans la chaumière, je tirai de ma poche une douzaine de louis, j'en avais emporté à peu près trois fois autant en quittant Paris ; je mis les cent écus dans le tablier de la vieille. La pauvre femme n'avait jamais vu tant d'argent à la fois ; elle fit un cri d'admiration. « C'est pour mon logement, lui dis-je. » — Ah ! monsieur, vous pouvez » maintenant y rester toute votre vie! » vous serez logé, nourri, aussi bien » que moi !.. Je partagerai avec vous,

» c'est ben juste, pour une si grosse » somme. »

Mes arrangemens furent bientôt faits ; je me rendis à la ville, j'achetai des crayons et tout ce qu'il me fallait pour dessiner. Je m'installai dans la chaumière, dont la situation me convenait parfaitement, car les arbres qui l'entouraient la dérobaient aux regards des promeneurs, et, à cinq cents pas environ, j'étais sur la hauteur, d'où mes yeux plongeaient dans le parc de ma bienfaitrice.

C'était là où je passais une grande partie de la journée; souvent immobile, livré à mes souvenirs, quelquefois dessinant un site, un bocage que j'avais parcouru avec elle.

Le temps s'écoulait, ma douleur s'était changée en mélancolie, mais mon amour ne s'éteignait pas ; car la

vue des lieux où il avait pris naissance n'était point propre à le bannir de mon cœur.

Un jour que, suivant mon usage, je revenais de ma place favorite, j'aperçus dans un sentier voisin de celui que je suivais, une jeune femme, qui marchait lentement en tenant son mouchoir sur ses yeux.

C'était Manette qui, depuis huit jours, me cherchait inutilement dans les environs; elle commençait à perdre courage, et dans ce sentier isolé, se livrait à son chagrin et donnait un libre cours à ses pleurs.

Le bruit de ma marche lui a fait lever les yeux, elle s'arrête, me regarde, pousse un cri et vole dans mes bras... Tout cela a été l'affaire d'un instant, Manette a sa tête appuyée sur ma poitrine, elle m'appelle André,

son cher André, et je ne suis pas encore revenu de ma surprise.

Manette dans mes bras... dans cette campagne...Comment se fait-il?.. Sans doute mes yeux lui expriment tout ce que je pense, car elle s'empresse de me dire : «Cela vous étonne, mon» sieur!.. Oui, je le vois bien, parce » qu'il peut se passer de nous, il croit » que nous pouvons nous passer de » lui, parce qu'il ne nous aime plus, » il pense que nous devons aussi cesser » de l'aimer.—Moi cesser de t'aimer... » Ah! Manette!—Sans doute! quand » on aime les gens on les quitte comme » cela, n'est-ce pas? On les abandonne! » on les laisse livrés à la plus cruelle » inquiétude... on s'enfuit comme un » loup!.. sans daigner penser que ceux » qui nous chérissent se désolent et » mourront de chagrin... — Ah! Ma-

» nette, j'ai eu tort, je le sens. — Tu » en es fâché !.. Ah ! n'en parlons plus, » André, je t'ai retrouvé !.. je suis si » heureuse, si contente !.. j'ai déjà » oublié tout le chagrin que tu m'as » fait. »

Je presse Manette dans mes bras, je suis content et fâché de la revoir. Les amoureux sont comme les enfans ; quand ils ont fait quelques fautes, ils ne veulent pas en convenir. « Mais, » qu'es-tu venu faire dans ce pays, dis-je à Manette. — Il me le demande ! » je suis venu te chercher. — Me cher- » cher... et comment savais-tu que j'y » étais ? — C'est que mon cœur me l'a » dit... Cher André, nous avons eu » bien du chagrin, va !.. — Ah ! par- » donnez-moi... mais j'ai bien souffert » aussi. — Je le sais... Est-ce que tu » crois que nous ignorons la cause de

» ta disparition subite ... Oui, mon-
» sieur, nous savons que c'est l'amour
» qui vous a fait nous abandonner
» tous... et oublier vos parens, vos
» amis. — Manette... — Oh ! c'est la
» vérité... tuas be au tourner la tête.
» mais le temps te consolera, mon
» ami ; on dit qu'il guérit encore pus
» vîte les hommes que les femmes...
» mon père sera si content de te re-
» voir, et ton frère, ce pauvre Pierre
» qui court depuis le matin jusqu'au
» soir, dans l'espérance d'avoir de tes
» nouvelles. Viens avec moi, partons
» bien vîte... allons les consoler. —
» Non, Manette, non, j'ai juré que je
» ne retournerais plus à Paris... —
» Comment monsieur, vous avez juré!..
» Ah ! l'on ne tient pas tout ce que
» l'on jure!.. Mon ami, est-ce que tu
» aurais le courage de me refuser ? —

» Ici je suis aussi heureux que je puis » l'être désormais... je ne veux point » quitter ces lieux. — C'est cela, pour » passer tout votre temps à regarder » les jardins où vous couriez avec... » Est-ce comme cela que vous vous » guérirez, monsieur?.. — Viens avec » moi sur cette hauteur... viens, je » veux te montrer ces lieux, témoins » de mes plus beaux jours.»

Je prends la main de Manette; elle m'accompagne sans dire un mot. Parvenus sur la hauteur, je lui montre les endroits que chaque jour je viens contempler: « J'étais là auprès d'elle, dis-je à ma sœur, quelquefois des » matinées entières... que le temps me » semblait court!.. — Je le trouvais » bien long, moi, qui ne te voyais » pas.. Mais, puisqu'elle est mariée, » à quoi bon vous nourrir de ces pen-

» sées. — Quand on n'a plus le bon-
» heur en espérance, il faut bien le
» chercher dans ses souvenirs! — Ah!
» si tu voulais, André, nous pour-
» rions encore être heureux!.. Est-ce
» que les hommes n'aiment qu'une
» seule fois dans leur vie!.. On dit que
» cela leur arrive si souvent au con-
» traire. — Ah! Manette, je crois bien
» moi, que je n'aimerai pas deux
» fois.»

Manette ne me répond rien. Nous redescendons dans la vallée. Où lo-
» ges-tu, lui dis-je.—A la ville voisine.
— » Mais il y a encore une lieu d'ici
» là . . . Je vais t'y conduire. — Et tu
» partiras avec moi pour Paris?.. —
» Non . . . je reviendrai ici. — En ce
» cas il est inutile de me conduire à la
» ville. Je n'y retournerai pas. . . —
» Comment... que veux-tu donc faire?

» Rester ici... avec toi. — Manette » y pense-tu... et ton père? — » Je lui écrirai où je suis, et il me pardonnera. — Mais cela ne se peut » pas... rien ne te retient ici... — » Rien!.. ah!. J'ai peut-être plus de raison que vous pour y rester... — Que » feras-tu ici? — Je te tiendrai compagnie... et si cela vous ennuie, eh! » bien, je ne vous parlerai pas, et je » me tiendrai assez loin de vous pour » que ma vue ne puisse vous donner » d'humeur. — Mais Manette... encore une fois, cela n'a pas le sens » commun.. — Cela m'est égal, je » veux rester : j'ai aussi mes volontés » moi! »

Le projet de Manette me contrarie. J'essaie encore de la faire changer de résolution, mais elle ne me répond plus. La nuit vient, je retourne à ma

chaumière; Manette me suit et y entre avec moi.

Mon hôtesse regarde cette nouvelle venue, puis porte ses yeux sur moi. « Madame est de vot' connaissance, » dit-elle enfin. — Oui... c'est... — Ah! » je gage que c'est vot' femme! . . — » Oh! non, madame, » répond Manette en poussant un gros soupir, « je ne suis que sa sœur... — Sa sœur... » tiens en effet... Je crois que vous » vous ressemblez. — Madame, je » voudrais aussi loger dans votre mai- » son.— Bath! eh! mon Dieu! ma mai- » son est donc devenue ben attrayante.. — » Voici de l'argent pour... — Oh! » ma petite ça n'était pas la peine, vot' » frère m'a assez payée... Mais je n'ai » plus de place, mon enfant, la cham- » bre du haut est occupée par votre » frère, celle-ci est la mienne, et je

n'en avons pas d'autre. — Est-ce que » votre lit n'est pas grand?.. — Mon » lit? Ah! morguienne on y couche- » rait cinq sans se gêner, nous autres » paysans, j'avons des lits pour cou- » cher toute une famille!. — Si vous » vouliez me permettre de coucher » avec vous... — Certainement, mam- » zelle, tout à vot' service, si ça vous » est agréable... Oh! comme ça vous » pouvez rester!.. »

Manette est enchantée, et moi j'ai de l'humeur. Je lui dis bon soir, et je monte à ma chambre. L'obstination de Manette m'étonne, je ne lui aurais pas crû autant de caractère; vouloir rester avec moi malgré moi, c'est fort mal... Fort mal!.. Ingrat que je suis!..

Je n'ai pas envie de dormir, j'ai acheté quelques livres à Fontaine-

bleau, j'essaie de lire... Mais je ne suis pas à ma lecture, l'idée que Manette est près de moi me revient sans cesse à l'esprit... Ces femmes! quand cela veut quelque chose!.. Cependant Manette est bien douce, bien bonne... mais elle est femme aussi.

La nuit est passée; j'ai fort peu dormi... J'ai pourtant moins pensé à Adolphine que de coutume... C'est la faute de Manette qui vient me troubler dans mes souvenirs. Je descends avec le projet de ne point lui dire un mot, et de lui laisser voir par mes manières combien sa conduite m'est désagréable.

Elle a déjà terminé sa toilette. Elle n'a rien sur la tête; mais ses cheveux sont si jolis, et elle les arrange si bien, quoique sans prétention... Elle baisse

timidement les yeux quand je parais, et me dit d'un air craintif : bonjour André...

Je ne voulais pas lui répondre, et je suis allé l'embrasser... C'est sans doute par habitude. N'importe, elle doit voir combien j'ai d'humeur.

« Vous devez avoir fort mal dormi » avec cette paysanne, lui dis-je au bout d'un moment. — Au contraire, j'étais » très-bien. — On manque presque de » tout ici !.. — Vous y vivez, je ne suis » pas plus difficile que vous. — Cet » endroit est fort triste, on ne ren- » contre jamais personne dans les en- » virons !.. — Ce n'est pas pour voir » du monde que j'y suis venue. — Les » journées sont longues aux champs... » Vous ne pouvez les passer à rien » faire. — Je travaillerai pour cette » bonne femme. — Le soir... Je des-

» sine dans ma chambre... Vous vous » ennuierez. — Pas plus qu'hier. »

Je me tais, car elle a réponse à tout. Je prends mon carton de dessin, je sors et vais m'établir à ma place favorite. Les objets que j'aperçois me ramènent à mes souvenirs : pendant quelques momens je ne songe qu'à Adolphine. Mais ensuite je me rappelle Manette ; je me retourne pour voir si elle m'a suivi. Je ne l'aperçois pas... Où donc est-elle ?.. Mais que m'importe : Je m'assieds, je commence un dessin... Je voudrais pourtant bien savoir où est Manette. Je regarde encore de tous côtés... Je l'aperçois enfin à deux cents pas de moi, assise et cousant... Pauvre sœur !.. Elle s'est placée derrière un buisson pour que je ne la voie point ! Eh bien qu'elle reste là... je n'irai certainement pas lui parler, je

veux la punir de son entêtement. Je reprends mon crayon, je dessine quelque temps . . . Puis je lance à la dérobée un regard vers le puisson... Elle est toujours là, elle travaille et ne lève pas les yeux de mon côté. Voyez un peu ce beau plaisir, rester avec moi pour ne point me parler ni me regarder... Mais je crois que je le lui ai défendu hier, et elle n'ose pas me désobéir. C'est mal à moi de lui avoir fait cette défense, Manette m'a toujours montré tant d'amitié, de dévoûment, et son père ne fut-il pas mon premier protecteur... Elle est venue ici pour adoucir mes peines, pour calmer mes chagrins, et je la traiterais avec cette froideur... Ah! je ne reconnais plus mon cœur. Faisons signe à Manette de venir s'asseoir près de moi, si elle veut causer, eh! bien,

je lui parlerai d'Adolphine, et sa présence loin de me distraire de mes souvenirs servira à les entretenir encore.

Je me tourne du côté où est Manette, je lui fais des signes... Elle ne lève pas la tête... Oh! elle ne regardera pas de mon côté!.. Je tousse légèrement, je l'appelle... Elle ne bouge pas... Vous verrez qu'il faudra que ce soit moi qui aille la trouver.

Je me lève et marche lentement vers Manette, arrivé tout près d'elle, je m'arrête; elle continue de travailler et ne lève pas les yeux; il me semble cependant que le fichu qui couvre son sein se soulève plus fréquemment.

« Manette... vous ne m'avez donc » pas entendu?... — Est-ce que vous » m'avez parlé, me répond-elle en » levant les yeux de dessus son ouvrage. — « Oui, je vous ai appelée...

— » Que me voulez-vous? — Puisque » vous voulez absolument rester avec » moi, il me semble qu'il est ridicule » de nous asseoir à une lieue l'un de » l'autre... — Je craignais de vous dé- » plaire en me plaçant près de vous. — » Pourquoi donc? votre présence » ne m'empêchera pas de dessiner et de » contempler les lieux que je chéris.»

Manette se lève, prend son ouvrage, et, toujours sans me regarder, marche à côté de moi jusqu'à la place où j'ai laissé mon carton de dessin. Je m'assois, elle se met à quatre pas de moi et recommence à travailler.

Moi je me remets à dessiner. J'attends que Manette me dise quelque chose; mais elle ne souffle pas mot, et toujours ses yeux sont fixés sur son ouvrage.

Il me semble que ce silence m'im-

patiente, mais peut-être n'ose-t-elle pas me parler de crainte de me fâcher encore, alors c'est à moi de commencer.

« Manette, pourquoi donc ne me » dites-vous rien ? — Je croyais que » vous vouliez être tout à vos souve- » nirs. — Mais ne pouvons-nous pas » causer de ce qui m'occupe. — Je » causerai de tout ce que vous vou- » drez. — Vous avez toujours été si » bonne pour moi... vous avez toujours » su compatir aux peines de mon cœur. » — Quand on aime bien les gens, » est-ce que leurs peines ne sont pas » les nôtres . . . — Mais les femmes sa- » vent mieux nous consoler que nos » amis les plus intimes ; avec vous, » Manette, je me suis toujours senti » moins malheureux... Quand je me » rappelle les soins que vous m'avez

» prodigués pendant ma dernière ma-
» ladie !... Ah ! je me reproche d'être
» quelquefois brusque, injuste, et si
» peu aimable avec vous ! — Moi, je
» vous trouve toujours bien. — Parce
» que vous êtes indulgente; vous ex-
» cusez mes défauts... Ah ! si Adol-
» phine m'avait vu comme vous...
» Mais elle ne m'aimait pas ! j'ai
» cru un moment avoir touché son
» cœur.... C'était une illusion... Elle
» me témoignait cependant un atta-
» chement si vrai lorsque nous habi-
» tions ensemble dans ces lieux char-
» mans... Mais alors c'était un en-
» fant... Je l'étais aussi, en devenant
» homme j'aurais dû étouffer un sen-
» timent qui ne pouvait jamais me
» rendre heureux... Car, tôt ou tard,
» elle se serait toujours mariée !.. Il
» vaut peut-être mieux pour moi que

» ce soit fait maintenant... Je sens que
» je devrais à présent bannir entière-
» ment son image de ma pensée, mais
» je n'en suis pas le maître, et, mal-
» gré moi, j'y pense sans cesse... à
» quoi travaillez-vous donc avec tant
» d'attention, Manette, vous ne quit-
» tez pas les yeux de dessus votre ou-
» vrage. — C'est pour cette bonne
» femme... Un tablier; je n'avais rien à
» faire, je lui ai demandé de l'ouvra-
» ge. — Est-ce que c'est pressé? — Oh!
» non. — On le penserait à vous voir
» coudre... Mais pourquoi donc ne me
» tutoyez-vous plus?.. — Je fais comme
» vous. — On croirait que nous som-
» mes fâchés, et je serais au désespoir
» de l'être avec toi, Manette. — Oh!
» moi je ne me fâcherai jamais avec toi,
» André, je te le jure. — A la bonne
» heure, au moins nous voici comme

» à l'ordinaire, cela me semblait tout » drôle de t'entendre me dire : vous. — » Moi, cela me faisait mal!.. — Nous » nous sommes vus si jeunes... Te rappelles-tu quand ton père m'a trouvé » à l'entrée de son allée et qu'il m'a » fait monter avec lui .. Tu as fait un » cri de surprise en me voyant. — Je » m'en souviens bien !.. Tu étais tout » barbouillé... Tu pleurais ton frère.. — » Oui, et tu m'as tout de suite donné » à déjeûner ... Tu étais déjà aussi » bonne qu'à présent!.. Et quand nous » dansions la montagnarde !.. Comme » nous faisions du bruit! — Comme » nous sautions! .. — Chère danse! .. » Je ne m'en souviendrais plus maintenant. — Oh ! moi je m'en souviens » encore... — Tu crois ..

Et je fais un mouvement pour me lever... En vérité, je crois que j'allais

danser la montagnarde à cette place où j'ai soupiré pendant six mois...

Mais il est temps de retourner à la chaumière. Je prends mes cartons, Manette ploie son ouvrage, je lui présente mon bras et nous regagnons notre demeure. L'heure du dîner est venue, et il me semble que j'ai de l'appétit, c'est la première fois depuis que j'ai quitté Paris.

Après dîner, je propose à ma sœur d'aller promener dans les environs. Elle accepte, nous voici en route bras dessus, bras dessous, et cette fois nous n'allons pas du côté du monticule. Vraiment ce pays est très-pittoresque, des rochers, comme si l'on était à cent lieues de Paris, une forêt magnifique, tout cela est fort beau quoiqu'un peu triste, mais avec Manette, je ne vois plus cela d'un œil si mélancolique.

Nous regagnons notre demeure ; il est l'heure du repos. Je dis bon soir à Manette et je monte chez moi. Je songe à ma journée ; elle m'a semblé plus courte qu'à l'ordinaire... et je ne me couche pas en soupirant comme c'était mon habitude. Mon Dieu ! est-ce qu'en effet on peut guérir de l'amour?.. Est-ce que du moment que l'on n'a plus d'espoir ce sentiment diminue... Oh ! non, j'aime toujours Adolphine ; pourquoi donc ne suis je pas aussi triste qu'autrefois?.. Mais après tout, dois-je me fâcher de devenir raisonnable... Dormons, cela vaudra mieux que de m'inquiéter de cela.

Je m'endors, et l'image de Manette vient égayer mes songes. Le lendemain nous nous rendons comme la veille sur la hauteur. Je reprends mes crayons et ma sœur son ouvrage. Cette

fois je me place vis-à-vis d'elle afin de la forcer à me regarder quand elle lèvera les yeux.

Nous causons. Manette me semble plus gaie, elle sourit en me regardant... Et quel aimable sourire! quand j'ai dessiné quelque temps, je vais montrer mon ouvrage à Manette; pour cela, il faut nécessairement que je me rapproche d'elle. Quelquefois, j'oublie de retourner à ma place... On est si bien tout contre Manette!.. La journée se passe encore plus vîte que la veille, et cependant je crois que nous n'avons pas parlé d'Adolphine.

Trois autres jours s'écoulent encore. Je ne sais ce que j'éprouve, il me semble que mon cœur se dilate, qu'il renaît au plaisir, à la vie. Mais je ne puis plus être un instant sans voir Manette, il me manque quelque chose

lorsqu'elle n'est pas près de moi. Nous allons toujours nous asseoir sur le monticule, cependant je commence à m'apercevoir que je sais cet endroit par cœur : toujours les mêmes sentiers, les mêmes bosquets, les mêmes point de vue, j'ai dessiné cela cent fois ... Mais je n'ose proposer à Manette d'aller ailleurs... Je ne sais quelle honte me retient.

Le sixième jour, en tenant devant moi mes dessins, et cherchant quel autre point de vue je puis faire, mes yeux se reportent, comme d'habitude, sur ma compagne : elle ne m'a jamais paru si jolie... Grâce, fraîcheur, doux sourire, Manette est vraiment charmante!.. Et dans ce moment où assise contre un arbre, elle se penche sur son ouvrage... quelle idée!.. Je cherchais un site nouveau, mais la nature

peut-elle m'offrir rien de mieux que Manette.

Je prends mon crayon, je fais le portrait de ma sœur. Oh! je veux qu'il soit bien ressemblant. « Regarde-moi » donc, » lui dis-je, quand elle tient trop long-temps ses yeux baissés. Manette m'obéit aussitôt; je mets tous mes soins à cet ouvrage. « Tu ne me » fais pas voir ton dessin, » me dit Manette. — Il n'est pas fini, tu le verras » demain. »

Le lendemain j'ai terminé le portrait de Manette. Je le trouve bien, très-bien!.. elle ne se doute pas de ce que j'ai fait. Quand j'ai donné le dernier coup de crayon, je vais m'asseoir tout près d'elle et je mets le portrait devant ses yeux. « Comment le trou- » ves-tu? lui dis-je.

Elle pousse un cri!.. puis elle me

regarde... jamais elle ne m'avait regardé comme cela. « Tu es donc con-» tente? » lui dis-je... elle n'a pas la force de me répondre..., elle pleure.. Quel enfantillage!.. je crois pourtant que je pleure aussi.

Nous regagnons la chaumière. Après le dîner nous allons nous promener encore... Nous parlons moins, mais nous nous regardons plus souvent. En montant le soir à ma chambre, je dis bonne nuit à Manette et je l'embrasse. C'est singulier, je l'ai embrassée cent fois, et il m'a semblé que celle-ci était la première.

Le lendemain je réfléchis qu'il est assez inutile d'aller encore nous asseoir sur le monticule. Je m'approche de Manette. « Ton père doit être in-» quiet de ton absence, » lui dis je. — « Non, je lui ai écrit. — Mais il doit

» s'ennuyer de ne pas te voir... Il n'a » jamais été si long-temps séparé de » toi... Manette... il faut retourner à » Paris... — Tu sais bien ce que je t'ai » dit... je n'irai pas sans toi. — Eh bien! » partons tous les deux. »

Manette fait un bond de joie ; nos préparatifs sont bientôt faits... Nous quittons la chaumière où Manette est restée huit jours. Moi, j'y ai passé six mois, je croyais y rester toute ma ma vie !.. mais à vingt ans devrait-on jamais jurer de rien !

CHAPITRE V.

Différentes manières d'employer sa fortune.

Nous avons pris la voiture de Fontainebleau. Pendant la route je parle peu... j'éprouve une espèce de honte en songeant qu'il n'a fallu que huit jours à Manette pour changer toutes mes résolutions; mais, dois-je lui en

vouloir de cela ? Oh ! non, non, je ne lui en veux pas, et lorsque nos yeux se rencontrent, ce qui maintenant arrive beaucoup plus souvent qu'autrefois, je sens que je n'ai nulle envie de la quitter pour retourner dans ma solitude.

Nous sommes à Paris; il est bien juste que je ramène Manette chez son père. En nous apercevant, le bon Bernard fait une exclamation de plaisir. Je tombe dans ses bras. « Le voilà, » mon père, dit Manette, le voilà !.. » Ne vous avais-je pas dit que je le ramènerais? — C'est ma foi vrai !.. ce » cher André ! ha ! ça, mon garçon, tu » ne nous feras plus de pareilles escapades, j'espère. — Non, père Bernard, oh ! je vous le promets. — A » la bonne heure, car vois-tu ça nous » rend tous comme des imbéciles ! —

» Désormais vous me verrez tous les » jours, je passerai près de vous tous » les momens où je ne travaillerai » point, car je veux travailler, je veux » acquérir du talent. — Tu feras bien, » mon ami, tu as de la fortune, c'est » fort bien, mais on ne sait pas ce qui » peut arriver, il faut se ménager des » ressources en cas de revers. — Et » Pierre, mon frère... il me tarde de » l'embrasser. — Morgué, ce garçon- » là se donne bien du mal pour te re- » trouver, car il n'est jamais chez lui, » impossible de le rencontrer. — Et » il n'est pas venu vous voir? — Non, » pas depuis bien long-temps. »

Quelque chose me dit que ce n'est pas à me chercher que Pierre passe son temps. Je reste chez mes bons amis jusqu'à la fin du jour, je ne me suis jamais si bien trouvé chez eux. J'ai de

la peine à quitter Manette, et en nous disant adieu le soir, nos yeux se promettent de se revoir le lendemain.

Je retourne chez moi; je n'ai plus nulle envie de passer devant l'hôtel, je me promets au contraire d'éviter avec soin la rue où il est situé, comme je me suis promis de ne plus parler des personnes qui l'habitent.

Il est dix heures du soir quand je frappe à mon ancienne demeure. La portière paraît saisie en me voyant; car Rossignol, avec ses poses et quelques cadeaux (qui lui coûtaient peu, les objets venant de chez moi), avait eu le talent de se rendre madame Roch favorable, et celle-ci pense sans doute que mon [illegible] changer les choses. « Mon frère est-il chez nous?» dis-je à la portière. « Non monsieur... il est » sorti pour vous chercher, avec son

» ami intime. — Son ami intime?.. Ah!
» mon frère a un ami intime? — Oui
» monsieur, un bel homme, très-aima-
» ble et très-gai... il loge même chez
» vous, il habite votre chambre... —
» Ah diable!.. il faudra cependant que
» cet ami intime, qui est si bel homme,
» ait la complaisance d'aller coucher
» ailleurs. — Monsieur, *ceci sont* vos
» affaires, je n'ai point de conseils à
» vous donner. — Sans doute, et à
» quelle heure rentrent ordinaire-
» ment ces messieurs? — Mais, mon-
» sieur, ils n'ont point d'heure *fis-*
» *ques*, c'est tantôt ceci, tantôt cela...
» Quelquefois même ils ne reviennent
» que le lendemain. — Ah! ah! il me
» paraît que m[illegible] emploie aussi
» la nuit à me ch[illegible]ier, [illegible] faudra
» que je couche dans la rue, si cela lui
» arrive aujourd'hui. — Oh! vous

» pouvez rentrer chez vous, monsieur,
» il y a du monde : le jockey de ces
» messieurs y est. — Comment, mon
» frère a pris un jockey? — Oui, mon-
» sieur, un petit bonhomme, assez *ta-*
» *pageant*, je me suis *plainte* quelque-
» fois du bruit qu'il fait dans la jour-
» née, et ces messieurs m'ont promis
» de le *séquestrer* davantage. — Oh!
» je vous promets aussi que tout cela
» ne durera pas. »

Je prends de la lumière et je monte l'escalier, curieux de connaître cet intime ami, avec lequel Pierre a partagé son logement. Le souvenir de Rossignol se présente un moment à mon esprit, mais je ne puis croire que mon frère [illegible] de nouveau [illegible] je lui ai dit.

Arrivé devant ma porte, je m'aperçois qu'elle est ouverte. La portière

avait raison de me dire que je pouvais rentrer facilement; il me paraît que mon logement est devenu un lieu public.

J'entre... à chaque pas ma surprise augmente : quel désordre !.. des chambres qui ont l'air de n'avoir pas été balayées depuis six mois. Des meubles qui ne sont plus en place... dans la salle à manger je vois sur un guéridon les débris du déjeûner; il me paraît qu'on tient table ouverte. Plus loin, des fauteuils couverts de taches... dans le salon, la glace est brisée... et plus de pendule sur la cheminée... Ah! Pierre!.. Pierre! que signifie tout cela!..

J'entre dans sa chambre : le lit n'est point fait, on ne sait où marcher, pour ne point mettre le pied sur quelque chose; je passe dans la mienne, c'est

encore pis; j'ouvre ma commode... les tiroirs sont vides, les armoires aussi; plus de tableaux sur les murs. Je crois que si j'avais tardé encore quelque temps, j'aurais trouvé mon appartement entièrement démeublé.

Mais où donc se cache le jockey de ces messieurs? je ne le vois ni ne l'entends. Enfin, après avoir visité partout, j'entre dans la cuisine, et j'aperçois, sous la pierre qui servait à laver, un petit garçon couché et endormi auprès de sept ou huit pots de confitures, qui sont tous entamés. C'est là, sans doute, le jockey dont on m'a parlé. Je le reconnais pour lui avoir fait quelquefois cirer mes bottes. Laissons-le dormir; celui là [illegible] capable, mon frère et [illegible] ne se sont pas contentés de confitures.

Je retourne dans la chambre de

Pierre, je veux y attendre son retour, je n'ai pas eu vie de dormir, tout ce que je vois me tourmente. Ma mère m'avait recommandé de veiller sur mon frère ; au lieu de cela, je l'ai laissé maître de ma fortune, s'il s'est mal conduit, n'en suis-je pas la cause ?

Ma montre marque deux heures et mon frère ne rentre pas. Où est-il ?.. que ne puis-je le deviner !.. j'irais l'arracher aux misérables qui le perdent, qui tournent en ridicule sa candeur, son heureux naturel et s'attachent à lui donner toutes les habitudes du vice.

Enfin, on frappe un grand coup en bas ; ce sont eux sans doute... oui, j'entends monter l'un [illegible] chante, l'autre se plaint.. [illegible] le chanteur, j'ai déjà reconnu Rossignol ; je dois m'attendre à tout.

Je me tiens à l'écart pour les examiner un instant à mon aise. J'ai laisssé la porte entr'ouverte pour qu'ils ne réveillent point leur jockey. Ils entrent... grand Dieu! dans quel état!.. tous deux sont gris, mais ce n'est rien encore : mon frère a un œil presque sorti de la tête, Rossignol a sur le visage les marques de plusieurs coups de canne, leurs habits sont déchirés, et ils n'ont plus ni cravate, ni col.

Pierre, qui est le plus gris, peut à peine se soutenir, il va se jeter sur le premier fauteuil, en portant une main à son œil; Rossignol se tient encore un peu et chantonne tout en jurant après son jockey.

« Où [illegible] petit drôle de... [illegible] que [illegible] les portes ou-
» vertes pour qu'on vienne nous
» voler... je le chasserai... je suis sûr

» qu'il mange encore nos confitures... » hola!.. Frontin!.. Laflcur!.. Lolive!.. » je veux qu'on bassine mon lit! ou je » mets le feu à la maison!.. »

En disant ces mots, M. Rossignol ramasse un balai et en frappe de toute sa force sur la table du déjeûner. Je n'y puis plus tenir et je me montre brusquement à ces messieurs.

« Un homme!.. » s'écrie Rossignol, qui ne me reconnaît pas, « Un homme » chez nous... la nuit!.. ha! ça, est-ce » que madame Roch s'est laissé graisser » la patte!.. L'ami, que veux-tu, qui » est-tu? parle... et faisons connais- » sance...—Oui... qui es tu, balbutie Pierre en tenant toujours son œil, et faisant tous ses efforts pour ouvrir l'autre.

« Qui je suis, malheureux!.. si la

» débauche ne t'avait pas abruti, me » ferais-tu cette question? »

Pierre a reconnu ma voix... il se lève... me regarde... puis, retombe sur le fauteuil, en prononçant: « Mon » frère!.. et il baisse sa tête sur sa poitrine. Ma vue vient de lui rendre la raison. Quant à Rossignol, en voulant se reculer précipitamment avec son balai à la main, il s'est jeté dans la table et tombe avec elle, en s'écriant: » Son frère! bath!.. ça n'est pas pos- » sible!.. il a promis qu'il ne revien- » drait pas.

» Il est cependant revenu, M. Ros- » signol, et il saura vous chasser de » chez lui.—Comment.... qu'est-ce que » c'est... est-ce que je me mêle pour » des plaisanteries? parce que j'ap- » prends à Pierre à *descendre le fleuve* » *de la vie*.—Sortez d'ici, misérable,

» qui avez rendu mon frère pres-
» qu'aussi vi que vous !.. sortez, ou je
» ne serai plus maître de ma colère...
» —Mais encore une fois, expliquons-
» nous, mes enfans... s'il a l'œil poché
» c'est qu'il a voulu walser avec la
» particulière du caporal, je me
» charge de les raccommoder demain
» matin. »

Je n'écoute plus Rossignol, je lui prends son ba'ai des mains, et lui en appliquant une douzaine de coups sur les épaules, je le pousse hors de chez moi. Le beau modèle descend les escaliers, cogne à la loge de la portière, et veut absolument finir sa nuit chez elle. Mais la complaisance de madame Rochon [illegible] pas jusque-là. Elle tire le cordon à Rossignol, qui sort enfin en lui criant : « Adieu, ma petite
» mère, je n'ai pas le temps de faire

» Achille ce soir... ça se a pour une » autre fois. »

Je suis revenu près de mon frère ; il est toujours assis dans le fauteuil, la tête baissée sur sa poitrine, il n'ose pas bouger... Le malheureux me fait pitié ! son œil noir et enflammé doit le faire souffrir, tâchons de le soulager, nous le gronderons après.

Je cherche de l'eau fraîche, tous les verres sentent la liqueur. Je cours a la fontaine en laver un. Je ne puis parvenir à trouver une serviette pour bassiner son œil... mon mouchoir servira. Je m'approche de Pierre, je lui prends la tête et je lave sa blessure... il se laisse faire, mais il pleure... il se jette à mes genoux. « Allons, Pierre, relevez-vous, vous me faites mal. » un homme ne doit jamais se mettre » aux genoux d'un autre !.. encore

» moins à ceux de son frère... — Ah !..
» André... je suis si fâché... — Nous
» parlerons de tout cela demain... il
» est trois heures du matin et quoique
» vous me paraissiez maintenant habi-
» tué à faire de la nuit le jour, il me
» semble qu'il est temps de se reposer.
» Allez vous coucher, Pierre, et tâ-
» chez de dormir, vous en avez be-
» soin.»

Il m'obéit et se rend dans sa chambre, quant à moi, qui ne me soucie point de me coucher dans le lit qu'a occupé M. Rossignol, je me jette dans un fauteuil et j'y dors paisiblement, car ma conscience ne me reproche rien et Minette a mis fin aux soupirs que faisait naître Adeline.

Le lendemain, mon premier soin est de congédier le jockey et de faire venir une femme intelligente qui re-

met un peu d'ordre dans mon appartement. J'ai ouvert mon secrétaire, il est vide et il renfermait deux mille francs quand je suis parti. L'argenterie a aussi disparu, ainsi que trois grands tableaux finis par M. Dermilly et que je comptais garder toujours !.. Pierre dort encore ; je veux, avant son réveil, savoir toute la vérité. Je me rends chez mon notaire, j'ai eu l'imprudence de laisser à Pierre une autorisation pour disposer de ce qui m'appartenait... Sachons l'usage qu'il en a fait.

« Votre frère a touché quatorze » mille francs depuis votre départ, me dit le notaire. « Il venait presque cha- » que jour me demander de l'argent, » accompagné d'un grand drôle que » j'avais envie de chasser à coups de » bâton. Lorsque je me permettais de

» lui faire quelques observations, il » me montrait le papier que vous lui » avez laissé pour qu'il pût disposer » de votre bien ; lorsque je lui disais » qu'il touchait à son fonds et dimi- » nuait son revenu, son compagnon » s'écriait : Vendez, vendez, M. le » notaire, mais donnez-nous de l'ar- » gent, nous faisons des opérations su- » perbes qui nous rendront le triple » de ce que vous nous donnez. »

Ainsi donc en six mois et quelques jours Pierre a dépensé seize mille francs, sans compter l'argenterie, les pendules, les tableaux, etc.; encore quelque temps et tout ce que M. Dermilly m'a laissé était dissipé dans les orgies, et passait entre les mains d'escrocs ou de femmes perdues.

Je rentre chez moi. Pierre vient de se lever; il est abattu, son teint, au-

trefois si frais, si vermeil, est pâle et flétri; sa démarche ressemble à celle des bons sujets qu'il fréquentait. Son œil n'est point guéri, et tout annonce au contraire qu'il conservera les marques de la blessure qu'il a reçue.

Il n'ose me parler, je le prends par la main et le conduis devant une glace qui a échappé au passage de Rossignol.

« Pierre, regardez-vous.... voyez » combien vous êtes changé!.. Votre » conduite depuis mon absence détruisait non-seulement ma fortune, mais » ruinait votre santé. Six mois se sont à » peine écoulés, et il semble que vous » ayez vécu dix ans de plus. Vous avez » dépensé seize mille francs, et comment?.. Vous n'osez pas le dire!.. jadis » avec le quart de cette somme, vous » auriez vu le moyen de vous établir. » Les pendules ont disparu.. — Rossi-

» gnol disait qu'elles étaient de mauvais
» goût et qu'il en apporterait de plus
» belles. — L'argenterie était aussi de
» mauvais goût à ce qu'il paraît? —
» Il prétend l'avoir prêtée à une
» dame qui a passé avec en Amérique.
» — Mon linge, mes vêtemens... — Il
» disait que ce n'était pas fait à la
» mode. — Les trois tableaux de mon
» bienfaiteur. — Il m'a dit que son
» portrait étant dans chacun de ces
» tableaux, il avait droit d'en disposer
» et qu'il allait les envoyer dans sa fa-
» mille. — Et vous avez pu vivre avec
» un tel misérable!.. il vous avait déjà
» volé, je vous avais averti, et c'est
» avec cet homme que vous passez
» tout votre temps... Vous le logez
» chez vous; vous le laissez le maître
» d'y commander... Vous prenez ses
» goûts, ses habitudes, ses vices; au

» lieu de fréquenter les amis véritables » chez lesquels je vous ai conduit, vous » ne voyez plus que des escrocs, di- » gnes compagnons de celui qui pos- » sède toute votre confiance ; vous ne » sortez plus des tabagies, des caba- » rêts!.. Tous les jours, abruti par le » vin, vous terminez vos journées en » couchant dans les lieux publics, » ou par des combats ignobles dont » vous portez les marques honteuses. » Ah! Pierre!.. quelle conduite... est- » ce donc là ce que vous deviez faire » à Paris et le résultat des leçons de » notre père?»

Mon frère ne me répond pas : il paraît attéré. Sentirait-il du moins ses torts!.. mais il s'éloigne et ne me dit rien. Perdra-t-il maintenant les mauvaises habitudes qu'il a contractées?.. Dois-je le renvoyer en Savoie... mais

s'il y portait le goût de la débauche, de l'oisiveté; si les perfides conseils de Rossignol influaient sur ses actions et que sa conduite y fût blamable, que me dirait ma mère?..

Je ne sais quel parti prendre!.. je sens cependant que Pierre a besoin d'une forte leçon et qu'il faut se hâter de lui faire changer l'existence, si je ne veux pas qu'il se perde tout à fait.

Je suis depuis long-temps plongé dans mes réflexions, lorsque j'entends quelqu'un s'avancer... c'est mon frère qui revient sans doute... je lève les yeux... que vois-je!.. il a repris ses habits de commissionnaire, il a ses crochets sur le dos...

« André, me dit-il, je n'ai fait que » des sottises depuis que je suis devenu » un beau monsieur, si je continuais

» à être riche et à ne point travailler,
» je pourrais devenir tout à fait mau-
» vais sujet... je retourne à mon pre-
» mier métier; tant que j'ai été com-
» missionnaire, je me suis bien conduit,
» laisse-moi reprendre mes crochets,
» et tu verras que tu n'auras plus à
» rougir de ton frère. »

Pauvre Pierre!. je n'y tiens plus, je me jette dans ses bras, je l'embrasse, nous pleurons tous deux; je suis prêt à lui dire de rester avec moi... mais non, je sens que mon frère à besoin de retremper son âme avec ces hommes laborieux et intègres qui gagnent leur vie à la force de travail et de fatigue. Après avoir passé six mois dans la société de Rossignol, cela lui fera du bien d'être quelque temps commissionnaire.

« Pierre, lui dis-je, ce que tu fais

» maintenant me prouve que ton cœur » est toujours aussi bon, et que ta tête » seule était coupable. Reprends tes » crochets, j'y consens; répare ta con- » duite passée, et qu'en te ramenant » en Savoie je puisse sans rougir te » présenter à notre mère. »

Pierre m'embrasse de nouveau, puis s'en va, ses crochets sur le dos, en fredonnant cet air qu'il chantait le jour où je l'ai rencontré dans une allée, en face de l'hôtel.

J'ai rempli les devoirs de la nature, courons près de Manette oublier les tourmens que Pierre m'a causés.

Elle m'attendait avec impatience, avec inquiétude même, car je suis à Paris, et elle croit sans doute que je n'y retrouve aucuns souvenirs, que je cede au désir de revoir les lieux que j'ai habités si long-temps, et peut-être

que je ne rencontre Adolphine. Elle ne me dit pas cela, mais je le lis dans ses yeux, où j'aime tant maintenant à reposer les miens. Chère Manette, non, tu n'as plus rien à craindre, je ne songe maintenant qu'à faire ton bonheur, qu'à récompenser cet amour pur, désintéressé, dont tu m'as donné tant de preuves, et que je n'ai apprécié que si tard!.. je ne lui dis pas tout cela, mais sans doute elle le devine: un seul regard la rassure et lui rend la tranquillité.

Je raconte à mes amis tout ce que Pierre a fait en mon absence. Ils n'en reviennent pas... ils croyaient mon frère aussi simple dans ses goûts que dans son langage. A la fin de mon récit les consolateurs: « Tu as bien fait, » dit Bernard; « de le laisser reprendre ses » crochets, qu'il soit commissionnaire,

» morbleu ! est-ce que ça ne vaut pas
» mieux que d'être fainéant, vaurien
» et fripon?

« Pauvre Pierre!.. dit Manette,
» pourquoi ne le renvoies-tu pas en
» Savoie.

« Dans quelque temps, j'espère, il
» y retournera avec moi, » dis-je, en regardant Manette qui se trouble et rougit. « Avec toi, André, tu veux
» donc y retourner encore...—Oui,
» et pour ne plus m'en éloigner. »

Manette soupire... je n'en dis pas davantage, mais j'ai mon projet. Je veux acquérir du talent en peinture avant de retourner en Savoie ; je veux aussi que Pierre soit entièrement corrigé des défauts qu'il a contractés avec Rossignol. Alors, je partirai, mais j'emmènerai une compagne douce, aimable, qui sera le charme de ma vie.

Grâce à la fortune que je possède encore, je pourrai acheter dans mon pays une jolie propriété, y réunir tout ce qui embellit la solitude, m'y livrer à mon goût pour les arts, et y jouir de l'amour de Manette, car on pense bien que c'est elle qui doit être la compagne que je veux emmener.

Je ne lui ai pas encore parlé de tout cela; je ne lui ai point dit un mot d'amour; jamais non plus elle ne m'a avoué ce qui se passe dans son cœur. Mais a-t-on besoin de se dire cela?.. il me semble que nous nous entendons si bien maintenant. Je travaille avec assiduité, mais je ne suis pas un jour sans voir Manette, c'est près d'elle que je vais passer tous les momens que je ne donne pas à l'étude.

Souvent nous sommes seuls, souvent je passe des heures entières auprè

d'elle. Pendant qu'elle travaille j'admire ses traits, ses grâces, l'expression aimable de sa physionomie, je m'étonne de ne point avoir admiré tout cela plus tôt ; mais alors un autre amour remplissait mon cœur... celui-là m'a rendu long-temps malheureux ! il était réservé à Manette de me faire connaître les douceurs de ce sentiment.

Plus le temps s'écoule, plus Manette paraît heureuse, ses inquiétudes se calment, elle ne voit plus dans mes yeux de tristes souvenirs ; jamais il ne m'échappe un mot sur les habitans de l'hôtel, jamais je ne passe devant cette maison, et, à Paris, on peut vivre et mourir sans rencontrer ceux qu'on ne cherche pas. Manette, heureuse de me voir chaque jour, ne demande rien de plus. Pierre a repris, avec ses crochets, le

goût du travail et sa gaîté d'autrefois. Je suis content de mes progrès, et je vois arriver le moment où je pourrai réaliser mes projets.

Il y a dix mois que je suis revenu à Paris avec Manette, et que mon cœur s'est ouvert à un nouveau sentiment, ce temps a passé bien vîte ; encore deux mois et je compte retourner en Savoie... mais une rencontre inattendue vient déranger tous mes plans.

En me rendant un jour chez Bernard, je passe près d'une femme qui m'arrête en poussant un cri de joie. C'est Lucile... sa vue me fait mal, car elle me rappelle en une minute huit années de mon existence que je veux oublier. Mais je ne puis la fuir... elle me tient le bras.

« C'est vous mon cher André, que » je suis contente de vous rencontrer!

» il y a si long-temps que je ne vous
» ai vu... Vous êtes engraissé je crois...
» et moi comment me trouvez-vous?
— » Toujours la même... — Oh!
» vous dites cela par galanterie, je suis
» un peu maigrie... Mais que voulez-
» vous, les peines des autres me tou-
» chent, moi, je suis si sensible, et
» cela influe sur ma santé... — Adieu,
» Lucile, je suis bien aise de vous avoir
» vue; mais je ne puis m'arrêter
» davantage... — Un moment donc!..
» Quand on a été si long temps sans
» se voir!.. J'ai mille chose à vous
» dire... — Oh! je ne dois pas les en-
» tendre... Il est des personnes que je
» veux oublier... présentez mes res-
» pects à madame la comtesse, c'est
» tout ce que je désire... — Mon Dieu!
» est-ce qu'il faut se quitter comme
» cela... Je pense bien que maintenant

» vous êtes guéri de votre amour !..
» et je n'ai pas envie de vous en par-
» ler !.. C'était une passion d'enfance...
» tout le monde en a eu comme cela,
» mais ça se passe en grandissant. Moi,
» à douze ans je me rappelle que j'a-
» vais très-amoureuse de mon cou-
» sin que j'appelais mon petit mari..
» Je croyais alors que ça durerait tou-
» jours... Ah ! ce pauvre garçon ! je le
» trouve affreux, à présent. — Mais
» Lucile on m'attend . . . — Eh bien,
» monsieur André, vous ne pouvez
» pas me sacrifier un quart d'heure . . .
» à une ancienne amie,..qui vous aime
» toujours autant... C'est un si grand
» hasard de vous rencontrer à présent
» que je demeure à une lieue de vous.
— » Comment, ne soyez-vous plus
» chez madame la Comtesse ? — Si
» fait. — Est-ce qu'elle n'habite plus

» son hôtel. — Son hôtel.. Vous ne
» savez donc pas quelle n'en a plus. —
» Elle n'en a plus... que dites-vous,
» Lucile, quoi, madame la comtesse...
— » Comment vous ignorez ce qui s'est
» passé.. — Je ne sais rien vous dis-je;
» parlez, Lucile, instruisez-moi...
— » Oh! vraiment il est arrivé tant
» d'événemens depuis que je ne vous
» ai vu... Cette pauvre Adolphine... et
» sa mère, ma bonne maîtresse... voilà
» ce que c'est aussi, les parens ne se
» rappellent pas qu'ils ont été jeunes,
» ils marient leurs enfans contre leur
» gré, et puis ça va comme ça peut!..
— » De grâce Lucile... — Ecoutez ;
» d'abord on a marié mademoiselle à
» son cousin ... Vous savez cela, elle a
» pleuré cette pauvre petite, beau-
» coup pleuré, en secret, car elle crai-
» gnait de faire du chagrin à sa mère...

» Mais elle vous aimait, je l'ai bien
» vu, moi, et elle n'osait pas le dire,
» une demoiselle bien élevée veut tou-
» jours cacher cela, d'ailleurs madame
» lui avait répété souvent que jamais
» vous ne pourriez être son époux...
» Mon Dieu! on aurait bien mieux
» fait cependant!.. Vous l'auriez rendu
» heureuse, vous!.. — Lucile, ce n'est
» pas cela que je vous demande... —
» Eh! bien, vous saurez que huit jours
» après le mariage de sa fille, M. le
» comte est mort d'une indigestion de
» homards; jusque-là il n'y avait pas
» encore grand mal, cependant s'il
» fût mort plus tôt, peut-être le ma-
» riage n'aurait-il pas eu lieu, car c'est
» lui qui l'a voulu... Pendant quelque
» temps, M. le marquis parût assez
» assidu près de sa femme; mais à peine
» deux mois s'étaient écoulés, que

» déjà il avait changé de manières :
» Sortant le matin, ne rentrant quel-
» quefois que le lendemain, il aban-
» donna entièrement sa jeune épouse ;
» mais celle-ci ne se plaignait point,
» et passait tout son temps près de sa
» mère. Madame la comtesse voulut
» faire quelques représentations à son
» neveu... Oh ! dès-lors ce fut bien pis,
» il répondit qu'il était le maître et
» qu'il le ferait voir !... Hélas ! il ne l'a
» que trop fait voir. Jugez, mon cher
» André, du désespoir de ma bonne
» maîtresse, en apprenant que l'époux
» de sa fille jouait et se livrait à mille
» désordres, M. Thérigny avait eu
» l'art de cacher l'état de ses affaires à
» son oncle, ce qui ne lui avait pas
» été difficile, car M. de Francornard
» ne s'entendait qu'à ordonner un
» dîner. Bref, on a appris qu'en se

» mariant il était déjà criblé de dettes;
» et que ses créanciers n'avaient at-
» tendu en silence, que dans l'espoir
» que son mariage avec sa cousine lui
» donnerait les moyens de se liquider.
» Mais avec un tel tour la fortune d'un
» Nabad n'aurait pas suffi; malheureu-
» sement ma maîtresse et sa fille n'en-
» tendent rien aux affaires d'intérêt,
» que vous dirai-je enfin!.. Il y a deux
» mois que les créanciers sont venus
» saisir l'hôtel et tout ce qui était de-
» dans. Ces dames n'ont eu que le
» temps de s'éloigner avec ce qu'elles
» avaient de plus précieux; je les ai
» suivies... Madame ne le voulait pas,
» mais je n'ai point consenti à l'aban-
» donner... Quoique M. Champagne
» me fît encore des propositions...
» Mais fi! je n'ai pas voulu l'écouter;
» c'est un voleur, et je gage qu'il s'est

» entendu avec les créanciers. Enfin, » nous avons été prendre un loge- » ment modeste, au faubourg Saint- » Germain, et nous y attendons qu'il » plaise à M. le marquis, qui a disparu » depuis la saisie de l'hôtel, de vou- » loir bien donner de ses nouvelles à » sa femme. »

Je reste quelques minutes muet de saisissement. Ma bienfaitrice réduite à vivre obscurément... à se priver peut-être de mille douceurs, qui deviennent des nécessités pour les gens élevés dans l'opulence!.. Et sa fille... mademoiselle Adolphine... Car je ne puis m'habituer à l'appeler madame, malheureuse, abandonnée par son mari, et forcée de cacher ses larmes à sa mère!.. Mon Dieu!.. qui aurait pu deviner de tels événemens.

Lucile me serre la main, elle me

dit adieu et va s'éloigner. Je l'arrête à
mon tour. « Lucile, je désire vous re-
» voir, lui dis-je. — Je ne quitte guère
» ces dames, cependant pour vous,
» monsieur André, il n'y a rien que
» je ne fasse... — Oh! ce n'est pas de
» moi qu'il s'agit!... Je veux... je ne
» sais encore... Mais il est impossible
» qu'elle restent ainsi... — Mon Dieu!
» comme vous paraissez agité!.. Vous
» êtes si bon, André, les nouvelles
» que je vous ai apprises vous ont
» affligé... J'aurais dû vous les taire,
» peut-être, mais je ne sais rien ca-
» cher, moi! — Ah! je bénis le ha-
» sard qui m'a fait vous rencontrer...
» que n'ai-je su plus tôt... mais je dois...
» Oui, Lucile, il faut que je vous
» voie, que je vous parle... — Si vous
» vouliez voir ces dames... Tenez
» voici leur adresse, ah! je suis sûre

» qu'elles seraient bien contentes de » vous voir, on ne parle pas de vous, » mais on y pense... Je le sais bien, » moi. — Non Lucile, je ne dois pas » les voir . Mais venez chez moi, » après-demain.... Entendez-vous, » après demain, surtout n'y manquez » pas!.. — Oh! soyez tranquille, est-» ce que j'ai jamais manqué un ren-» dez-vous!.. — Adieu Lucile... et » surtout ne parlez pas de moi, ne » dites pas que vous m'avez rencontré. — » C'est entendu adieu. »

Lucile est éloignée. Je ne suis pas encore revenu de ce qu'elle m'a appris. Déjà mon plan est arrêté; mais Manette m'attend... Lui dirai-je ce que je veux faire? Oui, Manette m'approuvera j'en suis sûr, et je ne dois rien lui cacher.

Manette est seule; dès qu'elle m'a-

perçoit, mon agitation, mon trouble la frappent, elle court à moi : — « André, que t'est-il arrivé ? — Rien... à » moi... — Comment ?.. André, tu » me caches quelque chose... il t'est fait » quelque rencontre... — Oui, j'ai » rencontré Lucile. — Et c'est cela » qui vous a ému à ce point !.. Elle » vous aura parlé de quelqu'un... que » vous aimez encore. — Manette, » écoute-moi : Lucile m'a appris que » ma bienfaitrice et sa fille ont perdu » toute leur fortune, par suite de l'in- » conduite du marquis ; qu'elles habi- » tent un petit logement au quatrième, » après avoir habité un hôtel ; qu'elles » n'ont plus pour ressources que leurs » bijoux... leurs parures... — O mon » Dieu !.. — Manette, tout ce que j'ai, » je le tiens de M. Dermilly ; il fut aussi » mon bienfaiteur ; mais il était l'ami

» le plus sincère de madame la com-
» tesse! s'il vivait, ne penses-tu pas
» qu'il donnerait tout pour rendre
» quelque aisance à sa chère Caro-
» line... — Oh oui, sans doute.— Eh!
» bien, ce qu'il ferait, je dois le
» faire; je ne conserverai point de for-
» tune, lorsque ma bienfaitrice n'en
» a plus; j'ai reçu des talens, de l'édu-
» cation, je puis travailler; mais elle,
» elle ne le peut pas, elle ne le doit
» pas, tant que j'existerai. Si j'ai quel-
» que regret de cesser d'être riche,
» c'est parce que je ne pourrai plus
» offrir que ma main à celle que je
» voulais emmener en Savoie... Ma-
» nette... Voudras-tu m'épouser...
» lorsque je n'aurai plus rien... — Que
» dit-il?... O mon Dieu... c'est donc
» moi... André, est-il vrai que tu veux
» m'épouser!.. Ah! répète-le moi en-

» core!.. Je suis si heureuse... André, » tu m'aimes donc?.. — Si je t'aime, » Manette, ne le savais-tu pas?... — » Oui... sans doute... comme une sœur... » mais c'est autrement que l'on doit » aimer sa femme... — Rassure-toi, » c'est de l'amour... oui, l'amour le » plus tendre que je ressens pour toi, » désormais je ne puis plus vivre sans » Manette... — Méchant!.. et tu ne le » disais pas!.. Est-ce que tu n'avais » pas aussi lu dans mon cœur... Ah! » jamais il n'a battu que pour toi. »

Je prends Manette dans mes bras, je la presse tendrement contre mon cœur, ses larmes coulent, mais celles-là sont de joie, de bonheur, et je ne cherche point à les retenir.

« Et ma bienfaitrice? dis-je à Manette au bout d'un moment. — « O » mon ami, il faut lui donner tout ce

» que tu possèdes.. Vends bien vîte, « vends tout!.. Il me semble qu'en » cessant d'être riche tu te rapproches » encore de moi. Tu n'as pas besoin » de fortune, tu as des talens, nous » travaillerons... Nous serons si heu- » reux!.. mais madame la comtesse, » si tu la laissais dans la gêne, ce serait » de l'ingratitude, de l'égoïsme; ah! » mon ami, il faut bien vîte te défaire » de tes richesses. Tu vois bien qu'elles » ne donnent pas toujours le bon- » heur, elles ont manqué de faire un » mauvais sujet de ton frère, elles au- » raient pu aussi t'éloigner de moi!.. » que je serai contente quand tu ne » les auras plus. »

J'embrasse encore Manette; je vais la quitter, lorsque son père revient; Manette court à lui; elle pleure et rit en même temps. Le bon pa-

teur d'eau ne sait ce que tout cela signifie.

« Mon père! il m'aime, il m'épouse, » il me l'a dit... il n'en aime plus d'autre... je serai sa femme... vous le » voulez bien, n'est-ce pas? dites-le » donc que vous le voulez bien... »

A ce discours de sa fille, Bernard répond : « Comment?.. que diable » as-tu à sauter ainsi?.. Qui est-ce qui » t'épouse comme ça tout de suite... — » Mais c'est André, mon père... » est-ce que j'en aurais épousé un autre.

« Oui, père Bernard, dis-je à mon tour, « c'est moi qui vous demande la » main de Manette, qui vous promets » de l'aimer toute ma vie; mais je dois » aussi vous dire que je ne suis plus » riche, et que je ne possède plus la » fortune que m'avait laissée M. Der- » milly. »

Je conte au bon Auvergnat tout ce que j'ai appris, les malheurs arrivés à ma bienfaitrice et mes intentions à son égard. Quand j'ai achevé mon récit, Bernard, pour toute réponse, met la main de sa fille dans la mienne, et me serre dans ses bras. Brave homme !.. Combien de pères en sachant que je ne possédais plus rien, m'auraient signifié de ne plus songer à leur fille.

Je vais courir chez mon notaire. Manette m'arrête sur l'escalier... Elle tremble, elle est embarrassée. « Qu'as-» tu donc? lui dis-je. — Tu vas... chez » ton notaire... — Sans doute. — Puis... » quand il t'aura donné ce que tu dé-» sires, tu iras... chez madame la com-» tesse ?.. — Non, c'est à Lucile que je » remettrai tout, en lui défendant bien » de faire connaître de qui elle tient » cet argent. De moi, madame la com-

» tesse ne voudrait rien recevoir, cela » blesserait sa fierté... Elle croirait » peut être devoir me refuser. Mais elle » ne se doutera pas que c'est d'André » que lui vient ce secours'.. — Oh! » tu as raison, André, c'est bien mieux » comme cela! ainsi tu n'iras pas chez » elle, n'est-ce pas?.. — Non, Ma- » nette, je n'irai pas. »

Manette recouvre sa tranquillité. Aimable fille! Je lis dans ton cœur : tu crains que la vue d'Adolphine ne me ramène à mes premiers sentimens ; ne crains rien, Manette, quand l'amour est guéri par un autre amour, il ne renaît plus.

Je cours chez mon notaire, je lui apprends en deux mots que je veux réaliser tout ce que je possède, et qu'il m'en faut la valeur dans vingt-quatre heures. Dussé-je perdre dans

mes marchés. Obliger promptement, c'est obliger deux fois. Mon notaire me regarde avec surprise; il pense sans doute que je vais encore plus vite que Pierre, il veut m'adresser quelques observations; je ne les écoute point. Ce ne sont pas des avis que je demande, c'est de l'argent.

Enfin, j'ai promesse pour le lendemain. Le temps s'écoulera lentement d'ici là! mais j'oubliais que, n'étant plus riche, je ne dois plus garder un bel appartement; cherchons-en un bien modeste. Une pièce pour coucher, une autre plus grande qui me servira d'atelier, c'est tout ce qu'il me faut; car je ne veux pas retourner en Savoie avant d'avoir terminé les tableaux que j'ai commencés; et c'est avec le prix que j'en retirerai que je veux épouser Manette, lui acheter un

trousseau et retourner dans mon pays. Cette pensée me donnera plus d'ardeur à l'ouvrage, puisse-t-elle augmenter mon talent.

J'ai trouvé le logement qu'il me faut, c'est près de chez Bernard, cela m'arrange parfaitement. Je retourne chez moi, je fais venir un tapissier, je vends tout ce qui ne m'est plus nécessaire dans mon nouveau domicile, puis je vais donner congé chez madame Roch et lui payer le terme qui sera vacant.

« Mais monsieur, cela ne se fait » point ainsi, » me dit la portière, « on » donne congé trois mois d'avance, » mais l'on peut demeurer jusqu'au » quinze à midi. — Je le sais, madame » Roch, mais moi je veux déménager » après-demain, je vous paie le terme » vacant, vous n'avez rien à dire. — » C'est *incohérent*, monsieur, mais

» vous auriez pu trouver à louer pour » le demi-terme. »

Je laisse bavarder la portière et vais faire les préparatifs de mon déménagement. Ces soins me font passer le temps, car je suis trop agité pour pouvoir travailler.

Enfin le lendemain arrive ; il n'est pas encore l'heure d'aller chez le notaire, et avec ces gens de loi, il ne faut pas se présenter une heure d'avance. Allons chez Manette, là on ne trouvera pas que j'arrive trop tôt.

Je lui conte ce que j'ai fait depuis la veille. Elle est enchantée d'apprendre que je vais venir demeurer auprès d'elle. Chère Manette ! la certitude du bonheur l'embellit encore. Depuis hier il semble qu'elle jouisse d'une nouvelle existence ; dans ses yeux, dans sa voix, dans ses moindres action,

respire l'amour, qu'elle semble fière maintenant de laisser paraître.

L'heure d'aller chez le notaire est arrivée. J'y cours, il me fait signer mille papiers; je signe tout ce qu'il veut, quoiqu'il m'engage encore à réfléchir. Enfin il me remet un portefeuille renfermant quatre-vingt-quinze mille francs; c'est tout ce qui me revient d'une fortune que Pierre avait menée si grand train. Je prends le portefeuille avec ivresse et comme si je venais de faire un marché d'or. Le notaire me prend pour un fou ou un libertin, mais que m'importe ce qu'il pense de moi: ma conscience ne me fait point de reproches, et voilà le principal.

Je retourne chez moi attendre Lucile; celle-là sera exacte, j'en suis certain. En effet, un quart d'heure avant

l'instant convenu, j'entends frapper à ma porte et bientôt Lucile est près de moi.

« Qu'y a-t-il de nouveau chez ma-
» dame la comtesse? lui dis-je.—Rien,
» on ne reçoit toujours aucune nou-
» velle du marquis. Ma jeune maîtresse,
» qui craint que sa mère ne manque
» de quelque chose, m'a priée hier, en
» secret, de lui chercher de l'ouvrage;
» madame m'a fait la même prière, en
» cachette de sa fille... Ah! monsieur
» André, si vous saviez quelle peine
» cela m'a fait. — Rassurez-vous, Lu-
» cile, de long-temps, j'espère, elles
» n'auront besoin de recourir à de
» tels expédiens. Tenez, prenez ce
» porte-feuille... mais, avant tout, ju-
» rez-moi de faire exactement ce que
» je vous dirai. — Oh! je vous le jure,
» vous savez bien que j'ai toujours fait

» tout ce que vous avez voulu. — Vous
» remettrez ce porte-feuille à madame
» la comtesse, vous lui direz qu'il a
» été apporté chez elle par un homme
» qui est reparti sur-le-champ et sans
» se faire connaître. — Bon! bon!
» j'entends... et puis ensuite... — C'est
» tout, Lucile. — Et je ne parlerai pas
» de vous? — Oh! non, gardez-vous-
» en bien, c'est là surtout ce que je
» vous recommande. — Bon André,
» je vous devine!.. ce porte-feuille con-
» tient de l'argent.... beaucoup d'ar-
» gent peut-être, car vous êtes capa-
» ble de vous priver de tout pour aider
» ma maîtresse. — Non, Lucile, non,
» j'ai encore plus de fortune qu'il ne
» m'en faut... et d'ailleurs, tout ce que
» j'ai n'appartient-il pas à ma bien-
» faitrice?—Et vouloir qu'elle ignore...
— Lucile, si vous trahissez mon se-

» cret, je ne vous reparlerai de ma » vie. — Eh ! bien, monsieur, on le » gardera, soyez tranquille. Oh ! je ne » veux pas me fâcher avec vous... Ce » cher André... ah ! s'il avait épousé » mademoiselle !.. comme elle serait » heureuse... elle ne pleurerait pas en » cachette... ses yeux sont rouges le » matin, que cela fait peine... Elle » dit à sa mère que c'est qu'elle a la » vue faible, mais je sais bien qu'en » penser... — Lucile... tâchez qu'elle » soit heureuse... et donnez-moi quel- » quefois des nouvelles de madame la » comtesse ; tenez, voici ma nouvelle » adresse. Adieu, Lucile, allez vîte » porter cela à ces dames. — Ah ! mon- » sieur, il faut que je vous embrasse » auparavant. »

Lucile m'embrasse et s'éloigne avec le porte-feuille. Je me sens plus heu-

reux, plus content que je ne l'ai jamais été ; bien différent de beaucoup de gens, ce que je perds en richesse, je le gagne en gaîté.

CHAPITRE VI.

Appréts de noces. — Dernier tour de Rossignol.

Je suis établi dans mon petit logement; il me semble que j'y suis mieux que dans le bel appartement que j'habitais, car je pense que ma bienfaitrice est désormais à l'abri de la misère, et l'idée que j'ai contribué à son bien-

être, me fait trouver du charme dans les privations que je me suis imposées.

Je travaille avec ardeur aux deux tableaux que j'ai entrepris; avec le prix que j'espère en avoir, j'épouserai Manette, je lui achèterai tout ce qui peut lui être nécessaire; ce ne sont point des diamans, des cachemires, des dentelles, que je lui donnerai, mais Manette ne désire rien de tout cela; elle n'en a pas besoin pour être jolie, elle me plairait moins si elle en portait.

Lucile est revenue me voir : elle a pleuré en entrant dans mon nouveau logement, puis elle m'a sauté au cou, et m'a embrassé, en me donnant des éloges qui me semblent bien exagérés, car il ne m'a fallu aucun effort pour agir comme je l'ai fait. Madame la comtesse, en trouvant la somme que

contenait le portefeuille, a adressé mille questions à Lucile ; mais celle-ci, ainsi que nous en étions convenus, s'est bornée à dire qu'un inconnu le lui avait remis et était reparti aussitôt. Ces dames ne doutent point que ce ne soit le marquis qui leur a envoyé cette somme. Tant mieux, avec cette idée, Adolphine doit moins en vouloir à son mari, et il est si cruel de ne point pouvoir estimer celui dont on porte le nom. Cependant Lucile prétend qu'elle est toujours aussi triste. Mais elles ne manquent de rien et n'ont plus besoin de songer à travailler pour vivre. J'ai fait jurer de nouveau à Lucile qu'elle ne trahirait jamais mon secret, elle en a fait le serment, tout en murmurant de ce que l'on attribuait au marquis ce que j'avais fait.

Pierre est aussi fort content que je

ne sois plus riche. Il dit qu'il en travaille avec plus d'ardeur, et qu'il veut gagner pour me rendre ce qu'il a dépensé pendant mon absence. Pauvre Pierre, il est cent fois plus heureux depuis qu'il a repris ses crochets. Il a conservé sur l'œil gauche la marque du coup qu'il a reçu dans une orgie, et lorsqu'on lui propose d'aller au cabaret, Pierre porte la main à son œil et répond qu'il n'aime plus le vin.

Je passe toutes mes soirées près de Manette, nous faisons nos projets pour l'avenir. Chaque jour je découvre dans l'âme de cette aimable fille de nouvelles vertus, de précieuses qualités point d'ambition, point de coquetterie; vivre et mourir près de moi, voilà son unique désir. Mais Bernard devient vieux, il ne peut plus travailler, nous l'emmènerons avec nous en Savoie;

et là, près de ma mère, dans la jolie maison dont je lui ai fait présent, nous coulerons des jours bien doux. L'espoir du bonheur est déjà le bonheur même; cependant chaque soir Manette me demande si mes tableaux seront bientôt finis.

Au bout de six semaines j'ai enfin terminé mon ouvrage, mais il faut trouver un acquéreur; lorsque j'avais un beau logement, lorsque je semblais tenir maison, j'étais entouré de gens qui m'accablaient de complimens, me demandaient comme une faveur de leur faire un tableau. Aujourd'hui, tous ces gens-là m'ont fui... j'ai fait la sottise de dire que je ne suis plus riche, que j'ai besoin du produit de mon travail pour vivre, et personne ne se présente, ne s'offre pour m'être utile; j'aurais dû leur laisser croire que

j'étais riche encore, que je ne travaillais que pour mon amusement, et déjà mes tableaux seraient vendus!.. mais c'est toujours à ses dépens que l'on apprend à connaître le monde.

Malgré moi, mon front se rembrunit, et Manette s'en aperçoit. « Mon ami, me dit-elle, « pourquoi te chagriner, » et qu'avons-nous besoin d'argent? » nous devons aller vivre près de ta » mère, eh! bien, là, nous travaille- » rons, nous labourerons notre champ, » mais nous serons heureux parce que » nous n'aurons point d'ambition. »

Aimable fille!.. oui je sens combien je serai heureux avec toi, mais l'épouser sans être certain que mon talent assurera son existence, sans pouvoir lui offrir ces présens si doux à recevoir quand c'est l'objet qu'on aime qui nous les donne. Ah!.. cela me fait une

peine!.. et cependant tarder encore à épouser Manette, c'est bien cruel aussi. Chaque jour le père Bernard me dit : « A quand la noce, mes en-» fans?..—Mais, c'est quand monsieur » voudra, » répond Manette, en me lançant un regard qui va jusqu'à mon cœur; et moi je suis obligé de balbutier: « Bientôt... je l'espère... dès que » j'aurai terminé quelques affaires.— » Tâche donc de les terminer ben » vîte, reprend le père Bernard, je » deviens vieux, mes enfans, et je » voudrais pourtant encore danser à » la noce de ma fille. »

Je viens de rentrer chez moi, j'ai fait encore d'inutiles démarches pour trouver à vendre mes tableaux; je ne suis pas connu, on ne vient même pas les voir; il semble à entendre tous ces gens-là que les grands maîtres, les

hommes de génie n'ont jamais commencé!

On ouvre doucement ma porte: c'est Pierre qui entre chez moi. Il s'avance... il paraît embarrassé pour me parler.

« Que me veux-tu, lui dis-je en le voyant rester muet devant moi. — » Mon frère... Je viens savoir si tu as » vendu tes tableaux? — Hélas! non... — » Et tu ne te maries pas... parce » que tu n'as pas d'argent... — Je sais » bien que ce ne serait pas un obsta- » cle pour épouser Manette; mais » j'aurais voulu... j'aurais désiré... En- » fin, il n'y faut plus penser. Rassure- » toi Pierre, cela ne m'empêchera pas » d'épouser celle que j'aime. — Mon » frère... si tu voulais me permettre... — » Quoi donc?.. — C'est que je n'ose » pas... te dire... — Quoi, Pierre, tu

» es embarrassé avec moi!.. — Ecoute :
» j'ai fait bien des sottises!.. et si tu
» avais maintenant tout l'argent que
» j'ai dissipé avec ce mauvais sujet de
» Rossignol... Ah! tu en aurais plus
» qu'il n'en faut pour t'établir au pays.
— » Pierre, ne revenons plus sur ce
» qui est passé; tu es redevenu sage,
» si tu penses encore à tes folies, que
» ce soit seulement pour avoir en
» horreur les êtres méprisables que tu
» fréquentais alors. — Oh! sois tran-
» quille, va, Rossignol a voulu me
» reparler une seule fois... Mais j'ai
» pris mon bâton, et la conversation
» a fini tout de suite. Enfin, André
» depuis que je travaille de nouveau...
» J'ai mis de côté... afin de tâcher de
» te rendre ce que je t'ai dépensé...
— » Que dis-tu, Pierre, et ma for-
» tune n'était-elle pas à toi, ne t'avais-

» je pas laissé le maître d'en disposer..
— » Passe pour l'argent!.. Mais les
» meubles... les pendules... Jusqu'à
» tes habits qui avaient disparu.. mon
» frère, depuis ce temps je n'ai pas en-
» core pu amasser beaucoup, mais tiens
» voilà ce que j'ai mis de côté... Il y a
» quatre-vingt francs dans ce petit
» sac... Ils sont à toi, André, et je se-
» rais bien heureux si cela pouvait
» t'aider à épouser Manette. »

En disant ces mots, mon frère a tiré un sac de sa poche, il me le présente d'une main tremblante. Pauvre Pierre! je le serre dans mes bras, mais je n'ai pas pris son sac, et tout en m'embrassant il me crie : « Prends » donc, André, cet argent t'appar-
» tient, si tu me refuses je croirai que
» tu es encore fâché contre moi. »

Je fais tout ce que je peux pour

qu'il reprenne ses épargnes, mais Pierre n'entend pas raison ; il faudra que je cède, lorsqu'on ouvre ma porte, et un monsieur d'un âge mûr et d'un extérieur simple mais aisé paraît devant nous.

A ses premiers mots je devine le sujet qui l'amène, et mon cœur palpite de plaisir et d'espoir. Il a entendu dire que j'avais deux tableaux de genre à vendre. Il désire les voir. Je le fais passer dans mon atelier, et je lui montre mon ouvrage.

L'inconnu considère long-temps mes tableaux, à quelques mots qui lui échappent, je vois qu'il est connaisseur en peinture. Je tremble... il me fait remarquer quelques défauts, quelques fautes de composition ; je sens qu'il a raison, et mes ouvrages me semblent maintenant détestables!..

Quelle est ma surprise, lorsque ce monsieur termine en me disant : « j'a-» chète vos tableaux, je vous donne » douze cents francs des deux. Cela » vous convient-il ?»

Il sort de sa poche la somme qu'il m'a offerte. Il la pose sur une table ; je suis tellement ému, que je ne puis m'exprimer... J'ai possédé une jolie fortune, mais dans ce moment douze cents francs me semblent le Pactole ; car cet argent est le fruit de mon travail : l'or que l'on a eu de la peine à gagner, est bien plus doux à recevoir que celui que l'aveugle déesse jette au-devant de nous.

« Voïci mon adresse, vous m'en-» verrez ces tableaux.» En disant ces mots, l'étranger me remet une carte et s'éloigne... Je veux le reconduire, il s'y oppose. Je jette les yeux sur l'a-

dresse qu'il m'a laissée, et je lis un nom que j'ai entendu prononcer plusieurs fois comme celui d'un protecteur des arts, d'un amateur aussi riche qu'éclairé. Cet homme-là est millionnaire, et il est venu chez moi, seul, sans suite... et il m'a donné quelques avis avec cette politesse qui adoucit les critiques les plus sévères; il est doux de voir que la fortune est quelquefois si bien placée.

Je prends Pierre par les deux mains, nous dansons autour de la table sur laquelle sont mes douze cents francs.

« Maintenant j'espère que tu rem-» porteras ton petit sac, » dis-je à mon frère.—Non pas, il est à toi.—Pierre, » je veux que tu gardes cet argent. — » Et que veux-tu que j'en fasse! notre » mère est heureuse maintenant et n'a » plus besoin de rien... sans ça je le lui

» enverrais. — Garde-le, je te le de-
» manderai, si j'en ai jamais besoin.
» — A la bonne heure. — Crois-tu
» d'ailleurs que je veux te laisser com-
» missionnaire? Je vais épouser Ma-
» nette, puis nous retournerons en
» Savoie. La maison de ma mère est
» assez grande pour nous loger tous.
» Certain maintenant que mon talent
» peut me procurer une existence
» honnête, je n'ai plus de vœux à for-
» mer. Chère Manette!.. courons lui
» apprendre cette nouvelle... Pierre,
» tu vas porter les tableaux chez ce
» monsieur... — Tout de suite. — Puis
» tu reviendras me trouver chez Ber-
» nard.»

Je couvre les tableaux, je les remets à Pierre et je cours chez Manette avec mon trésor dans ma poche.

Manette lit dans mes yeux ce que je

vais lui annoncer; je mets les douze cents francs sur ses genoux en lui disant d'un air fier : « C'est le produit » de mon travail, c'est le fruit de mon » talent. Ah! Manette, que je dois de » reconnaissance à ceux qui m'ont » donné de l'éducation, c'est la for- » tune la plus sûre. Je puis t'épouser » maintenant, je pourrai nourrir ma » famille... Je sais bien que la maison » de notre mère eût toujours été la » nôtre, mais aurais-je été heureux, si » j'en avais été bon à rien...et quand on » a pris les manières du grand monde, » on est bien gauche pour labourer la » terre. Aujourd'hui, certain d'utiliser » mon talent en peinture, je cultiverai » cet art avec une nouvelle ardeur, et » je trouverai près de toi la récompense » de mes travaux. »

Manette partage mon ivresse; le père

Bernard arrive : je cours dans ses bras. « Je vais être votre fils, lui dis-je, » je l'étais depuis long-temps par mon » cœur... mais enfin... bientôt... — Oui, » mon père, oui, c'est décidé mainte- » nant... André a vendu ses tableaux. »

Le bon Auvergnat nous regarde. Nous ne lui donnons pas le temps de répondre : nous faisons déjà nos plans, nos projets. Je brûle de réparer le temps perdu ; je voudrais épouser Manette demain, ce soir même. Mais il y a des formalités à remplir ; heureusement que j'ai eu soin depuis long-temps de me faire envoyer de mon pays les papiers qui me sont indispensables. Dès demain je ferai les démarches nécessaires pour hâter l'instant de mon bonheur.

Manette ne peut plus parler ; elle court à chaque instant se jeter dans

les bras de son père ; il semble qu'on devienne plus timide au moment d'être plus heureux ; mais si ses baisers sont pour un autre, ses regards sont pour moi, et je comprends tout ce qu'il me disent. Pierre vient partager notre bonheur. Il est entendu que le surlendemain de notre mariage nous partirons pour la Savoie, de cette manière nous n'avons pas besoin de monter notre ménage ici ; Manette viendra passer les deux premiers jours de notre hymen dans mon petit logement. Il sera assez grand pour de nouveaux époux ; le bonheur ne demande pas beaucoup de place.

Le lendemain de grand matin je suis en course pour hâter mon mariage, mais mon impatience ne peut triompher des formalités d'usage... il faut attendre dix jours avant de de-

venir l'époux de Manette. Ces dix jours-là me sembleront plus longs que les dix mois qui les ont précédés; plus on approche du but, plus on a le désir de l'atteindre. Mais j'ai des emplettes à faire, et cela m'occupera. Je veux offrir une corbeille à Manette, elle sera bien modeste!.. Je ne puis dépenser que cinq cents francs environ. Je garde le reste pour les frais de la noce et du voyage. Une fois près de ma mère, je reprends mes pinceaux, ils nous seront toujours suffisans parce que nous ne vivrons pas à Paris, et que nous ne sommes point possédés de la manie de briller.

Avec cinq cents francs, aujourd'hui, on n'a que la corbeille ou le sultan qui contient les présens de nôce. Mais je ne veux point singer les grands, je n'ai d'ailleurs ni diamans,

ni cachemires, ni parures de prix à offrir : un schal en bourre de soie, un autre plus simple, une robe de soie, quelques autres de fantaisie, un voile, des boucles d'oreille, et quelques bagues, voi à à peu près en quoi consistent les présens que je vais offrir à Manette, mais jamais le sultan le plus magnique ne causa un plaisir plus vif que ma modeste corbeille.

Manette déploie les présens, elle les contemple, elle les fait admirer à son père ; il faut que le bon Auvergnat vienne s'extasier devant chaque objet ; à chaque chose nouvelle, on me regarde, on me serre les mains, et cela veut dire : ce ne sont pas les présens qui me causent tant de joie, c'est la main qui me les donne.

Parmi les bagues, il en est une fort simple dans laquelle le mot *fidélité*

est tracé avec mes cheveux. Cette bague cause à Manette la plus douce ivresse. Elle ne voit plus que cela dans ma corbeille. Les schals, les robes, les étoffes, ne peuvent soutenir de comparaison avec cette bague chérie. Ah ! Manette m'aime bien.

Nous sommes enfin à la veille du jour qui doit nous unir. La toilette de Manette est prête ; l'aimable fille sera charmante, elle parera ses atours, autant qu'elle en sera parée. Bernard s'est fait faire un habit neuf ; Pierre, sans reprendre tout-à-fait le costume élégant qu'il portait chez moi, mettra de côté la veste de commissionnaire. Etourdi que je suis, Bernard a quelques connaissances, Manette quelques jeunes amies, et je n'ai pas encore pensé à commander le repas de noce. Je cours faire mes invitations ;

nous ne serons qu'une vingtaine, mais il vaut mieux être peu et se connaître tous. Manette aime la danse, quelle jeune fille ne l'aime point! Eh! bien, nous danserons ; nous aurons un seul violon, mais le plaisir vaut bien un orchestre. Manette m'a dit plusieurs fois : « Mon ami, ne fais point de dé-» penses inutiles... point de nôces... » Nous n'avons pas besoin de tout ce-» la pour être heureux.»

Oui, je sais que nous pourrions rester entre nous; mais je sais aussi que Manette sera bien contente que l'on soit témoin de son bonheur, et que le bon Bernard sera enchanté de danser à la noce de sa fille. D'ailleurs les bonnes gens disent : On ne se marie pas tous les jours. Moi, je suis de l'avis des bonnes gens : Fêtons les époques heureuses de notre vie, elles ne

sont jamais en trop grande quantité.

Mes courses sont terminées, il est sept heures du soir. Il ne me reste plus qu'à choisir le traiteur chez lequel nous nous rendrons. Je ne veux ni une guinguette, ni un salon doré : mais à Paris il y a des restaurans pour toutes les bourses et toutes les classes. Pierre arrive dans son beau costume me demander s'il est mis avec goût. « Viens avec moi, lui dis-je, allons » chez un traiteur retenir un salon et » commander le repas. — Il y aura » donc une noce !.. mon frère? — » Quelques amies, de Manette, de son » père... nous danserons un peu... » Mais n'en dis rien ce soir, Pierre. — » Non !.. sois tranquille... Une noce ! » ah ! quel plaisir. »

Pierre danse déjà, je suis obligé de le retenir; je me rappelle qu'autrefois,

en revenant avec M. Dermilly de nous promener dans la campagne, nous allions dîner près du pont d'Austerlitz, chez un traiteur de modeste apparence, où nous étions fort bien. C'est un quartier un peu désert, mais les badauds ne s'amasseront point à la porte pour voir entrer la mariée, et cela me convient. Je me rends avec Pierre chez ce traiteur.

Nous arrivons: une demande comme la mienne est toujours bien accueillie; je choisis le salon que je veux, j'ai la certitude qu'aucune figure étrangère ne s'y montrera. L'hôte est raisonnable dans ses prix. Tout est bientôt convenu entre nous. Nous allons partir; en nous reconduisant l'hôte nous prie d'entrer dans son jardin pour en admirer les agrémens.

En passant devant la fenêtre d'un

pavillon, nous entendons un grand bruit; on se dispute, et une voix bien connue de Pierre et de moi, fait entendre ces mots: « Vous ne pouvez » pas m'empêcher de me promener » dans votre jardin, ma petite mère, » le grand air me rendra mes cou- » leurs!.. *Sur la verdure, Héloïse a* » *fait mon bonheur!..*—Il n'est pas » question de chanter, monsieur, dit la femme de notre hôte, il faut payer » et vous en aller.—Soyez donc *con-* » *séquente*, belle *Niobé*, vous voulez » que je m'en aille, et vous ne voulez » pas que je sorte... il y a confusion » dans votre raisonnement.

» C'est Rossignol, » me dit tout bas Pierre. Oui, sans doute c'est lui, je l'ai reconnu. » D'où provient donc cette querelle? » dis-je au traiteur.

« Ah ! monsieur !.. c'est le diable qui » a envoyé ici un mauvais sujet dont » nous ne pouvons plus nous débar- » rasser... il y a huit jours qu'il est » chez nous. Il s'est présenté un soir, » d'un air mielleux, en demandant à » souper. On l'a servi ; comme il avait » prolongé son souper fort tard, il » nous a demandé ensuite à coucher » dans la chambre où on l'avait servi, » disant qu'il avait donné rendez-vous » chez nous à son homme d'affaires, » et qu'il désirait l'y attendre. Quoi- » que ce ne soit pas notre usage nous » avons consenti à le loger. Le lende- » main, il s'est fait servir splendide- » ment et il est encore resté ; enfin, il » y a huit jours que cela dure... il » prétend qu'il attend son homme » d'affaires pour me payer. Mais je » n'ai pas envie de l'héberger ainsi

» toute l'année. Il a eu le front de me
» proposer de poser et de me donner
» sa statue en paiement... que ferai-je
» de l'image d'un drôle comme cela!..
» Il faut qu'il paie et qu'il parte. Je ne
» veux pas qu'il soit encore ici demain
» pour votre noce!.. il a l'impudence
» de vouloir lier connaissance avec
» toutes les personnes qui viennent
» chez moi, et il étourdit tout le monde
» de ses refrains qui n'en finissent pas.
» Mais j'ai envoyé chercher M. le com-
» mi saire, et en attendant j'ai recom-
» mandé à ma femme de veiller sur ce
» fripon, que j'ai surpris hier montant
» sur un pan de mur, pour faire *Ado-*
» *nis*, à ce qu'il disait. Ah! drôle, je te
» ferai faire *Adonis* en prison!.. C'est
» qu'il m'aurait mangé tous les jours
un poulet, si je l'avais laissé faire.
» Allons-nous-en, mon frère, » me

dit tout bas Pierre, qui ne se soucie point d'être vu par son ancien ami. Je vais céder au désir de mon frère; nous allons partir... mais il n'est plus temps: un homme se jette de la fenêtre d'un entresol dans le jardin, et se relève en faisant l'Amour. Il se trouve positivement devant nous et pousse un cri de surprise en nous apercevant.

« O divinité des artistes!.. voilà de » tes bienfaits, » dit Rossignol en s'avançant vers nous, « deux amis que » je retrouve et qui vont payer pour » moi!... monsieur le traiteur, ma » carte, vivement, voilà *Castor* et » *Pollux*... des amis intimes, qui ne » laisseront pas un artiste dans l'em- » barras. »

Pierre est rouge de colère; je ne reviens pas de l'impudence de ce drôle, et l'hôte nous regarde avec étonne-

ment, en balbutiant : « Comment » messieurs, vous êtes amis de ce mau- » vais sujet?

» Mauvais sujet!.. s'écrie Rossignol, » qui t'a permis de m'appeler ainsi? » méchant rotisseur de chats! »

Ces mots rendent le traiteur furieux. » Calmez-vous, Jupin, dit Rossignol, » on va vous payer, mais on ne re- » viendra pas chez vous!.. vos poulets » sentent un peu trop le chénevis. Al- » lons, mon petit Pierre, quelques » écus pour ton ancien compagnon de » plaisir. »

Pierre est muet de honte. Je passe entre lui et Rossignol, qui a l'audace de vouloir me serrer la main. « Si vous » n'aviez fait que m'escroquer mon » argent, lui dis-je, je pourrais encore » l'oublier; mais vous avez cherché à » rendre mon frère aussi méprisable,

» aussi vil que vous, et vous osez nous » nommer vos amis! ce mot, dans votre » bouche, est le dernier des outrages. » Estimez-vous heureux si je ne me » joins pas à monsieur pour vous faire » punir.

» C'est ça!.. de la morale aux amis, » quand ils sont dans le malheur; eh! » bien, mes petits ramoneurs, on se » passera de vous, et on n'avalera pas » de la suie pour ça. »

Comme Rossignol achevait ces paroles, l'hôtesse, qui était allée chercher la garde, au moment où son hôte s'était précipité de l'entresol, paraît à l'entrée du jardin suivie d'un caporal et de quatre fusilliers, tandis que, par une autre porte, le commissaire arrive, conduit par un garçon traiteur. A la vue des soldats, Rossignol fronce le sourcil, et je l'entends

murmurer : « Non, sacrebleu! le » premier torse antique n'ira pas » moisir dans une prison.

» Voilà le coupable, » dit l'hôtesse au commissaire en désignant Rossignol, qui s'avance vers l'homme de justice, s'arrêtant à chaque pas pour lui faire un salut jusqu'à terre, en sorte que le commissaire ne peut jamais parvenir à voir sa figure.

« Pas tant de politesse, monsieur, et » répondez, » dit l'homme de paix, tandis que Rossignol fourre ses doigts dans une vieille tabatière que le caporal vient d'entrouvrir. « Vous ne » voulez pas sortir d'ici, monsieur? — » C'est faux, monsieur le commissaire! » je ne demande au contraire qu'à » m'en aller. — Mais, vous ne voulez » pas payer, monsieur? — Je n'ai pas » dit un mot de cela, monsieur le com-

» missaire, et bien loin de là, mon in-
» tention a toujours été de donner un
» joli pour boire au garçon. — Alors,
monsieur, payez donc votre compte
» et que cela finisse. — Ah! un mo-
» ment, monsieur le commissaire, je
» ne dis pas que je peux payer à pré-
» sent, j'attends mon homme d'affaire,
» il n'arrive pas, est-ce ma faute? En
» attendant, je suis modèle, si par ha-
» sard madame votre épouse était en-
» ceinte, monsieur le commissaire, et
» qu'elle voulut considérer un bel
» homme, je suis à votre service.

» Caporal, emmenez ce drôle, on
» l'enverra ce soir à la Préfecture, »
dit le commissaire en s'éloignant de Rossignol, qui chante entre ses dents : *Va-t-en voir s'ils viennent Jean!..*

Le caporal s'avance avec ses hommes, Rossignol va lui-même au-devant

d'eux, en disant : «Je me rends à dis-
» crétion, mes anciens, bien persuadé
» que mon innocence sera reconnue
» comme celle de la chaste Suzanne,
» je ne demande pas mieux que de
» vous suivre.»

Les soldats ne serrent pas de trop près un homme qui paraît fort disposé à les suivre. Rossignol passe au milieu d'eux. Sorti du jardin, il s'arrête, fouille dans ses poches et s'écrie : «J'ai
» oublié mon mouchoir... Je ne veux
» pas leur en faire cadeau. — Je vais
» vous l'avoir, » dit le caporal en faisant signe aux soldats de s'arrêter et retournant sur ses pas. Par un mouvement naturel, les soldats se sont retournés vers la maison du traiteur ; c'est ce que Rossignol attendait. Aussitôt il prend sa course et gagne le pont d'Austerlitz. L'invalide lui demande

un sou, il lui répond par un coup de poing qui le renverse et continue de se sauver. Cependant les soldats se sont retournés, le capora est revenu, on court après Rossignol en criant : Arrêtez ! celui-ci approche de l'autre bout du pont et compte franchir la barrière, mais déjà es cris de l'invalide et du caporal ont été entendus : la barrière est gardée, la foule est amassée et il n'y a pas moyen de sauter par-dessus tout ce monde-là. Rossignol revient sur ses pas... Il est cerné de chaque côté : déjà le caporal et l'invalide s'approchent d'un air triomphant en s'écriant : « Nous le tenons ! » Prenez garde de le perdre ! » leur répond Rossignol, et au moment où le caporal va l'atteindre, il monte sur le parapet et se précipite dans la rivière en chantant : *Moi, je pense*

comme Grégoire, j'aime mieux boire.

Les soldats sont restés stupéfaits. La foule se porte sur les deux rives; on cherche des bateaux, mais la rivière est très-forte et le courant entraine le beau modèle jusqu'aux filets de Saint-Cloud.

Ce spectacle a vivement fra[illegible] Pierre; je me hâte de l'emmener en lui disant : « Voilà, mon ami, quelle » est souvent la fin de ces hommes » qui n'ont ni honneur, ni mœurs » ni probité. »

CHAPITRE VII.

Peine et Plaisir.

Nous revenons près de Manette, dont je ne puis plus être une heure éloigné; c'est toujours ainsi au moment de s'enchaîner pour jamais... et l'on dit qu'ensuite... mais nous ne

changerons pas Manette et moi : nous ne sommes pas de Paris.

On a mille choses à se dire la veille de ses noces. Les projets pour l'avenir viennent en foule à l'approche de ce moment qui décide du sort de notre vie. C'est vers la Savoie que se tournent nos regards, nos espérances; c'est là que nous comptons trouver le bonheur et assurer celui de ma mère, qui n'aura plus de vœux à former lorsque nous serons auprès d'elle.

Au milieu de nos doux projets, Pierre nous interrompt en disant à Manette : « ma chère sœur, je vous » retiens pour la première contre-» danse. — Comment ? . . est-ce que » nous danserons? » dit Manette en me regardant avec surprise. »

Et moi qui voulait la surprendre ! ce nigaud de Pierre ne sait pas garder

un secret. Fâché de ce qu'il a dit, il me regarde, sourit, puis fait la moue. Et Manette témoin de son embarras; me dit avec cette voix que j'aime tant : « Quoi, mon ami, tu as des secrets » pour moi !.. »

Allons, je vois bien qu'il faut tout lui dire, puisque Pierre lui a donné des soupçons. Je conte ce que j'ai fait, ce que j'ai arrangé pour le lendemain. Manette me presse tendrement les mains en me disant à demi-voix : « C'est pour moi que tu as fait tout » cela, cher André, car tu n'aimes » pas beaucoup les réunions, les dan- » ses; que tu es bon !.. que je suis » heureuse !.. »

Et Bernard s'écrie en frappant dans ses mains : « Une noce! tant mieux! » c'est gai ça!.. Vous verrez mes en- » fans que je suis encore solide à

» la danse!... je vous tiendrai tête.

« Et moi donc! » dit Pierre, en sautant dans la chambre, « je ne veux » pas être une minute en repos... Je » vas m'exercer toute la nuit!. »

Notre joie est plus calme, Manette et moi : nous puisons dans nos mutuels regards une partie du bonheur que nous nous promettons... et ce n'est pas à la danse que nous pensons.

La soirée s'est prolongée. J'emmène Pierre qui couchera cette nuit chez moi. Je dis adieu à Manette : nous répétons plusieurs fois : *à demain.* Car dans ce mot tout est compris : bonheur, amour, avenir... ce n'est que de demain que datera notre existence.

Mon portier me remet une lettre, je reconnais l'écriture de Lucile, sans doute elle me donne des nouvelles de

ces dames, dont depuis quelque temps je n'ai pas entendu parler. Je mets la lettre dans ma poche et je monte chez moi, en continuant de causer avec mon frère. Je l'entretiens de Manette, et l'on n'en finit point quand on parle de ce qu'on aime. Pierre tout en m'écoutant commence à bâiller... il n'est pas amoureux.

Je me rappelle cependant la lettre qu'on m'a remise. Je la prends et je l'ouvre pendant que mon frère se dispose à se coucher. Les premiers mots m'ont frappé... J'oublie le bonheur du lendemain, je me rapproche de la lumière et je lis en frémissant ce qui suit :

« Mon cher André, je vais briser vo-
» tre cœur en vous apprenant les nou-
» veaux malheurs qui accablent mes
» chères maîtresses, mais à qui m'a-

» dresserai-je, si ce n'est à vous, le
» seul ami qui leur soit resté... Je ne
» sais où j'en suis . . . pardonnez moi,
» André, le peu de liaison de mes
» idées... J'ai tant de chagrin... Ecou-
» tez mon ami. Grâce à votre généreux
» secours, ces dames vivaient dans
» une modeste aisance. Persuadées
» que c'était M. Thérigny qui leur
» avait envoyé cette somme, elles pen-
» saient que, revenu à des sentimens
» plus nobles, il ne les abandonne-
» raient plus seule; je savais la vérité,
» mais vous m'aviez défendu de la dire
» et j'obéissais. Il y a trois jours que
» M. Thérigny est arrivé chez ces da-
» mes, dans un désordre qui n'an-
» nonçait pas qu'il fût plus raisonnable.
» Il a paru surpris de les trouver à leur
» aise. Il allait les questionner, lorsque
» ces dames l'ont remercié pour la

» somme qu'elles croyaient avoir reçue de lui. M. Thérigny, surpris d'abord, » s'est remis et a reçu leurs remercî- » mens, la langue me démangeait en » voyant qu'il ne se déclarait pas étran- » ger à l'envoi de l'argent. Mais je me » rappelai ma promesse... je me tûs. » Après s'être fait donné les clefs de » tout, M. Thérigny sortit le soir. Mais » jugez de la douleur de ces dames, » lorsqu'au lieu de revenir, il leur en- » voya une lettre, dans laquelle il leur » tient les propos les plus odieux, » accusant sa femme d'entretenir avec » vous une liaison criminelle, pré- » tendant qu'elle n'avait feint de croire » que ce fut lui qui avait envoyé » l'argent, que pour mieux cacher » ses intrigues avec vous. Enfin, le » monstre leur a tout pris, tout em- » porté, argent, bijoux, il ne leur a

» rien laissé. Je ne puis vous peindre
» la douleur de madame la comtesse
» c'est moins le regret de se voir dans
» la misère, que le chagrin d'entendre
» accuser sa fille. Quant à ma jeune
» maîtresse, déjà souffrante, la con-
» duite horrible de son époux n'a fait
» qu'aggraver son mal. On m'a ques-
» tionnée de nouveau, il a bien fallu
» que je dise la vérité. Elles vous ont
» béni. Ma jeune maîtresse pleurait en
» répétant à chaque instant : pauvre
» André !.. Cela ne m'étonne pas. Ma-
» dame la comtesse a paru bien vive-
« ment affectée, puis elle m'a dit :
» Lucile... je voudrais voir André ...
» Je voudrais le remercier de ce qu'il
» a fait pour nous. Voilà, mon ami, où
» nous en sommes. Ah ! venez par
» votre présence apporter quelques
» consolations à mes pauvres maî-

» tresses... André, vous ne les aban-
» donnerez pas à leur douleur. »

Les abandonner! me dis-je en finissant cette lecture qui a bouleversé tous mes sens, ah! jamais!.. jamais!.. elles n'ont plus que moi... mais un véritable ami vaut mieux que cette foule de gens aimables qui vous entourent dans la prospérité et s'éloignent quand vous n'avez plus un visage riant à leur offrir.

Déjà ma pensée embrasse l'avenir. Je vois la situation affreuse de madame la comtesse; sa fille est souffrante, et c'est dans ce moment que tout leur manque, c'est alors qu'elles se voient privées de toutes ressources... ah! tant que j'existerai je ne veux point qu'elles connaissent la misère.

Pierre est sur le point de se coucher, je l'arrête: « Il faut te r'habiller, lui

dis je, « dépêche-toi, mon frère, je » veux t'envoyer quelque part...— » Quoi! si tard?—Il ne faut pas per- » dre de temps; tu vas te rendre chez » le traiteur où nous sommes allés » tantôt.—Oui, où se fera la noce... je » vois ce que c'est, tu as oublié de » commander quelque chose.—Non, » Pierre, ce n'est pas cela. Tu décom- » manderas, au contraire; plus de » noce, plus de repas... de bal... il ne » nous faut plus rien. »

Pierre me regarde en ouvrant de grands yeux : « Ah! mon Dieu, mon » frère.. qu'est-ce que tu dis donc là... » plus de noce...—Non, Pierre, cela » ne se peut plus...—Mais Manette et » son père qui s'attendent à danser?— » Manette et Bernard m'approuveront. » —Tout ce monde que tu as invité? » —Chacun retournera dîner chez soi.

» —Et ce traiteur qui fait le repas?— » Il est encore temps de l'en empêcher, » et c'est pour cela que tu vas y cou- » rir.—Mon Dieu! c'est donc c'te mal- » heureuse lettre qui est cause de tout » cela!..—Oui, Pierre, plus tard je te » la lirai.—Quel guignon!.. pas de » noce... mais André, es-ce ben dé- » cidé? — Absolument... va, cours, » ne perds pas de temps. »

Pierre a l'habitude de m'obéïr, et, malgré son chagrin, il sort en portant son mouchoir sur ses yeux. Pendant son absence je calcule ce que je puis faire. Ah! je ne crains pas d'être blâmé par Manette, son cœur pense comme le mien. Mais madame la comtesse voudra-t-elle encore accepter... elle me refuserait, j'en suis certain, si elle devinait les privations que je m'impose; je lui cacherai avec soin

ma situation; je me dirai riche, bien riche, afin que mes secours lui soient moins pénibles.

Pierre revient; il a les yeux rouges... mon pauvre frère a pleuré. « Eh! » bien, le traiteur? lui dis-je. — Eh! » ben... dame... il ne fera rien dutout » mais il a dit que tu étais une gi- » rouette, et que ça ne valait rien » pour se marier. »

Je m'embarrasse fort peu de l'opinion du traiteur. Pour consoler Pierre je lui lis la lettre de Lucile, et je lui dis: « Cet argent que nous aurions » employé à nous divertir servira à » calmer quelque temps les inquiétu- » des de ma bienfaitrice; eh! bien, » Pierre, me blâmes-tu encore d'avoir » décommandé la noce.—Non... non... » tu as bien fait, dit Pierre, en poussant un gros soupir. « Quoique ça, c'est

» bien dommage de ne point danser. »

Au point du jour, je me rends chez Bernard. On ne m'attendait pas si tôt, mais on est levé, car on n'a point dormi. On me reçoit en souriant : le bonheur que lui promet ce jour se peint déjà dans tout les traits de Manette. Je ne sais comment lui annoncer la nouvelle... Elle me voit embarrassé, elle me questionne Je lui donne à lire la lettre que j'ai reçue de Lucile.

Bonne Manette ! en lisant, ses traits expriment toute la part qu'elle prend aux infortunes de ma bienfaitrice. A peine elle a finit de lire et elle court à moi en s'écriant « Mon ami, plus de » noce, plus de bal... Elles sont mal- » heureuses... elles ont besoin de tes » secours, ah ! tous les plaisirs que » nous aurions goûtés ne valent pas

» celui que tu éprouveras à leur être
» utile. — Chère Manette!.. j'avais
» déjà agi en conséquence... et je n'o-
» sais te l'apprendre. — Tu n'osais..
— » Je craignais de te contrarier. —
» Ah! mon ami, mon cœur n'est-il pas
» de moitié dans tout ce que tu fais?
» Ta main, ton amour, et je suis si
» heureuse!.. que me faut-il de plus?..
» Car cet événement n'empêchera pas
» notre mariage, n'est-ce pas, mon
» ami? — Non sans doute; aujour-
» d'hui même tu seras à moi... Nous
» serons heureux, j'ai la certitude
» que mon talent suffira à nos besoins...
» Mais, tant qu'elles seront dans la
» peine nous ne pourrons aller en
» Savoie. Si je m'éloigne, si je les
» laisse seules ici, qui veillera sur
» elles... qui connaîtra leur situation.
— » Nous resterons mon ami, ton

» logement nous suffira... J'ai de l'or-
» dre, de l'économie, je puis travailler
» aussi, moi, j'ai été élevée à cela... Tu
» verras, André, que le bonheur
» peut tenir lieu de richesse. »

Chère Manette! quelle âme! quels sentimens!.. « Tu ne peux encore aller » chez ces dames, il est trop matin, » me dit-elle, « reste ici, déjeûne avec » nous, je vais tout préparer... En- » suite tu iras les voir... puis... tu re- » viendras... C'est pour deux heures, » André, tu ne l'oublieras pas!.. »

Comment pourrais-je l'oublier! lorsqu'à chaque instant elle me force à l'aimer davantage, lorsque c'est un ange que je vais posséder.

Manette nous prépare notre déjeûner, puis sort, pour quelques emplettes indispensables, nous dit-elle; je reste avec Bernard, le bon porteur

d'eau ne songe plus à la noce, « nous » danserons entre nous, me dit-il, » nous n'en serons pas moins gais. » Brave Auvergnat!.. il n'hésite jamais quand il s'agit de rendre service. Tu ne fais que ton devoir, dit-il, en te montrant reconnaissant envers ta bienfaitrice. Pourquoi des âmes si nobles sont-elle souvent reléguées sous les toits?

Manette tarde bien à rentrer; le temps s'écoule... Je pourrais maintenant me rendre chez ces dames; mais je ne veux pas sortir avant que Manette ne soit de retour. Elle revient enfin, rouge, respirant à peine, mais plus jolie encore par le bonheur, le contentement, qui se peint dans ses traits. Je ne lui demande pas d'où elle vient, les regards qu'elle attache sur moi ne laisseront jamais pénétrer dans

mon cœur un soupçon jaloux. Je me lève, je l'embrasse, je vais m'éloigner en lui disant : « A deux heures... je » serai ici. »

Elle me suit sur l'escalier, elle tire la porte sur nous, puis, d'un air timide, met plusieurs pièces d'or dans ma main, en me disant : « Tiens, mon » ami, joins cela à ce que tu devais » dépenser pour la noce... au moins » la somme sera plus forte. — D'où » te vient cet argent, Manette ?.. — » Mon ami... c'est... ah ! tu ne me gron- » deras pas, j'en suis sûre... mais tous » ces cadeaux que tu m'avais faits ne » m'étaient point nécessaires... Je n'ai » besoin ni de grands schals, ni de » robes de soie... Tu m'as dit que je te » plairais bien sans cela... Mon ami, j'ai » tout reporté, excepté une seule robe » bien simple que j'ai passé la nuit à

» me faire... et cette bague... où il y a » de tes cheveux et ce mot si doux... » *fidélité*... Ah ! tu me pardonneras, » n'est-ce pas, André, d'avoir disposé » de tout cela sans ta permission ? »

Lui pardonner !.. je ne trouve pas d'expressions pour lui peindre ce que j'éprouve, je la serre contre mon cœur, je l'embrasse mille fois. « Assez, » assez, » me dit l'aimable fille en rougissant, « ou tu croirais, André, que » c'est par intérêt que j'ai agi ainsi... » Enfin je me suis arraché de ses bras et je cours chez madame la comtesse.

Je fais le chemin en peu de temps ; d'abord le souvenir de Manette m'occupe entièrement, mais arrivé devant la maison où demeure maintenant ma bienfaitrice, je me sens craintif, embarrassé. Ah ! il est plus difficile qu'on ne croit de faire le bien, surtout

lorsqu'on veut ménager la délicatesse de ceux que l'on oblige ; et puis, je vais revoir Adolphine!... Adolphine que n'ai pas vue depuis qu'elle est mariée. Je ne suis plus amoureux d'elle, non, mon cœur est tout entier à Manette... et cependant je tremble, je suis inquiet, oppressé. Rappelons mon courage, songeons qu'Adolphine n'est plus pour moi qu'une amie, que la fille de ma bienfaitrice... Jamais rien dans ma conduite ne lui rappellera que j'ai osé l'adorer. De son côté, elle ne voit, elle n'a jamais vu en moi qu'un frere, que le compagnon de son enfance... elle ne m'a jamais aimé que d'amitié, j'en suis bien persuadé maintenant ; éloignons donc toute idée du passé, elles seraient offensantes pour tous deux.

La maison est de modeste appa-

rence; c'est au quatrième, m'a dit Lucile. Au quatrième!.. celles qui habitaient un hôtel, qui avaient dix domestiques à leurs ordres... Ces changemens se voient de tous temps, je le sais, mais ils n'en sont pas moins pénibles à supporter; et la philosophie, si facile en paroles, est souvent bien triste à mettre en pratique.

Je monte en tremblant, à chaque marche qui me rapproche du terme de ma course, je sens mon courage m'abandonner. Arrivé devant la porte, j'ai besoin de m'arrêter quelque temps. La pensée de leur malheur, du motif de ma visite, m'oppressent tellement que je respire à peine... Je voudrais voir Lucile la première... enfin j'ai frappé.

C'est Lucile qui m'ouvre; elle pousse un cri de joie. «Ah! que ces dames

» seront contentes de vous voir, » dit-elle, « je cours les avertir. — Un instant, Lucile, promettez-moi d'abord que vous ne démentirez jamais » ce que je dirai... — Oui, André, oui, » je vous le promets. — Je désire que » madame me croie riche... à mon » aise du moins... Je le suis en effet, » les tableaux que j'ai vendus m'ont » procuré plus que je n'espérais et » ceux que je ferai... — Qu'avez-vous » besoin de me dire tout cela, André, » je devine votre motif, je lis dans » votre âme !.. Croyez que je vous seconderai de tout mon pouvoir. »

Nous entrons; l'appartement est meublé avec simplicité, mais du moins rien n'y annonce encore la misère. « Ma jeune maîtresse n'est pas levée, me dit Lucile, depuis quelque temps elle est souffrante, ma-

» dame est auprès d'elle, je vais l'aver-» tir, attendez ici, André.»

Je reste seul, dans une petite pièce qui fait salon. Tout ce que je vois oppresse mon âme. Je me rappelle l'opulence de l'hôtel et je fais de tristes comparaisons. Mais on vient... la porte s'ouvre... mon cœur bat vivement... C'est ma bienfaitrice, je l'ai aperçue... elle m'ouvre les bras. «André... mon » cher André,» me dit-elle d'une voix que l'émotion éteint... Je cours vers elle, je tombe à ses pieds, je prends ses mains, je les baigne de larmes... « A mes pieds, s'écrie t elle, lorsque » ta place est sur mon cœur... » Mais j'ai besoin de me prosterner quelque temps devant son infortune.

Le premier moment est passé, je suis assis près de madame la comtesse, elle me regarde avec attendrissement.

« Tu connais nos malheurs, » me dit-elle, « et moi je sais tout ce que tu as » fait pour nous... Je sais avec quelle » noblesse tu t'es conduit. — Ah! ma» dame, de grâce... — André, laisse» moi épancher mon cœur... La re» connaissance n'est un poids que » pour les âmes ingrates et je suis fière » de tes bienfaits. Mais, mon ami, l'en» voi considérable que tu nous avais » fait a dû te réduire au plus stricte » nécessaire. — Non, madame, non, » je suis riche encore. Grâce à vous, » je possède des talens; mes essais en » peinture ont réussi bien mieux que » je ne l'espérais; mes pinceaux me » fournissent des ressources faciles... » Ah! madame, vous m'avez appelé » quelquefois du doux nom de fils, » permettez que je m'en rende digne; » c'est à vous que je dois ce que je suis,

» laissez-moi désormais le soin de veil-
» ler sur votre sort, ne formez plus
» aucune inquiétude pour l'avenir; j'ai
» bien plus qu'il ne m'en faut pour moi.
» Je serai si heureux de vous prouver
» mon attachement, ma reconnais-
» sance... — André, n'as-tu pas déjà
» assez fait pour nous... Non, mon
» ami, je ne puis accepter davantage;
» l'âge n'a point encore affaibli mes
» forces, je travaillerai; mon Adol-
» phine recouvrera la santé et peut-
» être le destin se lassera de nous être
» contraire. — Vous, travailler pour
» vivre!.. non, je ne le souffrirai pas.
» Je vous le répète, je suis riche en-
» core... Ah! madame, ne me refusez
» pas ou je croirai que vous m'avez
» retiré votre amitié. »

Je suis de nouveau aux genoux de ma bienfaitrice; je ne veux point les

quitter qu'elle ne m'ait promis de céder à mes vœux. Ses larmes coulent, elle me donne sa main : « André, me dit-elle, tu veux me prouver que » tu étais digne d'être mon fils... et que » j'aurais dû... »

Je ne lui permets point d'achever. Quelqu'un vient, c'est Adolphine.... Grand Dieu ! quel changement dans toute sa personne. Elle est toujours belle, mais la souffrance, le chagrin, se peignent jusque dans son sourire. A ma vue une vive rougeur couvre son visage et remplace un moment sa pâleur habituelle. Sa mère court au-devant d'elle. « Déjà levée, » lui dit-elle. — Oui, j'ai voulu voir André... » il y a si long-temps... que je n'avais » eu ce plaisir. »

Je reste immobile devant elle, je ne puis décrire ce qui se passe en moi;

je tremble, je ne puis parler, j'éprouve un mélange de plaisir et de peine, mais c'est ce dernier sentiment qui semblee m'porter.

Je balbutie : Madame .. ce nom a de la peine à sortir de mes lèvres. « C'est ton amie, ta sœur, » se hâte de dire madame la comtesse, en appuyant sur ce mot. « Adolphine donne ta main à André. »

Je m'avance vers elle et prend sa main qu'elle me tend en détournant les yeux... J'ai cru y voir des larmes... et cette main, que je baise avec respect, tremble et brûle dans la mienne.

Ce moment est pénible pour mon cœur, ma bienfaitrice, qui s'aperçoit de notre embarras, se hâte de me parler de ma mère, de Bernard, de mes anciens amis.

Je conte à madame la comtesse ce

que j'ai fait pour ma mère, et cela paraît lui causer le plus grand plaisir. « Tu es aussi bon fils, me dit-elle, » qu'ami sincère et dévoué. » Je ne dis pas à ces dames que je vais me marier, ma bienfaitrice consentirait plus difficilement à accepter mes secours.

Adolphine parle peu ; sa tristesse me fait mal ; elle me regarde quelquefois, mais dès que je porte mes yeux sur elle, les siens se baissent vers la terre, et je ne sais quel trouble semble l'agiter. Ma présence lui rappelle les beaux jours de son enfance ; sans doute elle fait maintenant de tristes comparaisons, et voilà ce qui cause sa peine.

Mais mon cœur ne peut oublier Manette et le bonheur qui m'attend. L'heure est venue de me rendre chez

Bernard. Je prends congé de madame la comtesse ; je lui demande la permission de venir la voir quelquefois. « André, me dit-elle, tu es notre » unique ami, ta présence sera dé- » sormais notre seul plaisir. Si la » calomnie ose verser sur nous ses » poisons, nos âmes sont pures et » nous devons nous montrer au-des- « sus de ses atteintes. »

Je baise la main de ma bienfaitrice, je demeure encore embarrassé devant Adolphine, elle lève sur moi ses yeux languissans et me dit en s'efforçant de sourire : « Vous re- » viendrez nous voir, n'est-ce pas, » André ? »

Je balbutie : Oui, madame, et je m'éloigne, le cœur oppressé... il me semble que je ne respirerai librement que lorsque je ne serai plus devant

elle. Enfin je les ai quittées, mais avant de m'éloigner j'ai remis à Lucile la somme que j'avais apportée; Lucile me serre la main, elle veut parler; je l'embrasse et je pars.

Je suis dans la rue, je me sens plus à mon aise... Cette première entrevue me coûtait. J'ai fait mon devoir; ne songeons plus qu'au plaisir, à l'amour, à Manette.

Je fais le chemin en courant. Je la trouve parée de la robe qu'elle a reçue de moi, et qu'elle s'est faite pendant la nuit. Elle m'attendait avec impatience et inquiétude... Je lis dans ses yeux tout ce qu'elle a éprouvé pendant que j'étais chez madame la comtesse et près d'Adolphine; mais je cours à elle, je la presse contre mon cœur... le sourire est revenu sur ses lèvres...

ses yeux semblent me demander pardon de ses alarmes.

Tout le monde est prêt, et toute la noce se compose maintenant de Bernard, de mon frère, et de deux vieux amis du bon Auvergnat. Chacun a mis son bel habit, et Pierre, pour se consoler sans doute de ne point danser le soir, ne fait pas un point dans la chambre sans sauter et se dandiner.

A défaut de remise, nous prendrons le modeste fiacre. Nous ne sommes en tout que six, un seul nous suffira. Pierre est allé le chercher. Je prends la main de Manette... Nous descendons les cinq étages, toutes les voisines se mettent sur leur carré ou à leur fenêtre pour la voir passer, c'est bien naturel; et moi je ne suis pas fâché que l'on voie Manette, car

on ne fera point de propos sur son compte, on ne chuchotera pas d'un air moqueur en regardant son bouquet virginal, et toutes les jeunes filles qui se marient ne peuvent point comme Manette supporter l'examen des commères de leur quartier.

Nous montons dans le fiacre, nous sommes un peu pressés, mais je suis assis près de Manette et je ne m'en trouve que mieux. Nous faisons le chemin gaîment, car notre noce n'est point de celles où tout le monde se regarde pour savoir si l'on doit rire.

Je n'aime point cet air grave et silencieux que prennent par fois de nouveaux époux ; il semble que ces gens-là deviennent qu'ils vont se rendre mutuellement malheureux.

Nous avons enfin consacré notre union aux pieds des autels. Elle est à

moi! elle est ma femme!.. Que ce nom me semble doux à lui donner, et combien elle est heureuse de l'entendre! chère Manette! que d'amour dans un seul de ses regards!

Nous revenons chez le père Bernard, où une officieuse voisine a bien voulu préparer le dîner. On se met à table, on rit, on boit, on chante; nous soupirons quelquefois Manette et moi, mais nous savons bien pourquoi, et cela n'est pas inquiétant.

Bernard et ses amis trinquent, pendant que Pierre chante, et que Manette et moi nous nous regardons. On nous prie de danser une bourrée des montagnes; nous retrouvons notre gaîté, notre vivacité de l'enfance. Mais nous nous lassons beaucoup plus vîte, et, à dix heures, nous souhaitons le bon soir à la compagnie;

Pierre reste chez Bernard, et j'emmène Manette chez moi... chez elle, chez nous, nous ne faisons plus qu'un.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Dernière épreuve. — Retour en Savoie.

L'AMOUR, l'ordre, le travail, promettent le bonheur à notre petit ménage. J'ai commencé un nouveau tableau, Manette fait des robes, Pierre a repris ses crochets, le père Bernard est le seul qui se repose, mais le brave

homme l'a bien gagné. En Savoie, dans la jolie maison de ma mère, ayant à notre disposition un grand jardin que nous cultiverions nous-mêmes, je sais bien que nous serions à notre aise, riches même avec ce que je gagnerais. Mais madame la comtesse, mais sa fille... puis-je les quitter, m'éloigner d'elles, lorsque tout les abandonne. Non, ma place est marquée où elles sont, tant que M. Thérigny ne se conduira pas différemment.

Pendant les premiers jours de notre union, nous avons de fréquentes distractions Manette et moi; j'ai de la peine à rester une heure devant mon tableau, elle-même quitte souvent son ouvrage... Nous avons toujours quelque chose à nous dire. Cependant Manette me parle raison, lors même

que l'amour respire dans ses yeux. « Mon ami, » me dit-elle, quand je quitte trop souvent mes pinceaux, « songe que tu as bien des devoirs à » remplir. » Je soupire et je retourne à ma palette : heureusement on ne peint pas le soir, et alors je me dédommage des privations du jour.

Bonne, excellente Manette! elle est la première à me dire d'aller voir ma bienfaitrice, de m'informer si elle ne manque de rien. A chaque instant je découvre dans ma compagne de nouveaux attraits ; sa conversation est pure, attachante; son goût délicat, son esprit aimable ; jamais rien de commun dans son langage ni dans ses manières, ce n'est pourtant que la fille d'un porteur d'eau, qui lui a donc enseigné à mettre du charme dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle

fait? Je ne sais, mais il y a des êtres que la nature favorise, et qui savent tout sans avoir rien appris.

Je retourne chez madame la comtesse, cette seconde visite me coûte moins que la première, et cependant mon cœur se trouble encore quand je suis en présence d'Adolphine... Ah! les premières impressions de l'amour sont lentes à s'effacer. On me gronde de ce que j'ai mis tant d'intervalle entre ma première visite. Ma bienfaitrice veut que j'aille la voir plus souvent; elles ne reçoivent que moi, que moi seul, et je les distraits de leurs chagrins. Adolphine est toujours faible, souffrante; je ne me suis pas encore trouvé seul avec elle; je ne le désire plus maintenant! au contraire, il me semble qu'alors je serais bien embarrassé.

Madame me questionne sur mes tableaux; je réponds que tout me réussit, que mes succès m'étonnent moi-même... On est, je crois, bien excusable de mentir, lorsque c'est pour éviter des peines à ceux que l'on aime. « Tu es bien digne de réussir, » me dit ma bienfaitrice, « et si l'on savait com» ment tu te conduis !.. »

Je l'arrête, je ne veux plus que l'on me parle de reconnaissance et alors je promets de venir souvent les voir. En m'éloignant, j'ai soin de m'informer à Lucile si l'on ne manque de rien. J'apprends que madame la comtesse travaille à broder, pendant que sa fille repose et qu'elle a bien défendu qu'on me le dise. Pauvre femme! c'est maintenant que j'envie la fortune, les richesses!... Courons reprendre mes pinceaux.

Un sourire de Manette dissipe mes idées tristes. Je lui conte tout ce qui m'a affligé, et elle m'embrasse en me disant : « Eh ! bien, mon ami, nous » sommes jeunes, nous travaillerons » davantage, pour que tu puisses faire » plus pour ta bienfaitrice, et nous » n'en serons pas moins heureux. » Pour toute réponse je la presse sur mon cœur.

Il y a trois mois que je suis marié. J'ai vendu mon tableau, mais la personne qui m'a acheté mes premiers ouvrages est à la campagne. J'avais fait celui-ci trop à la hâte, les regards de ma femme m'avaient trop souvent distrait, et je n'ai eu que peu de chose. J'en entreprends un, auquel je veux donner tous mes soins, mais avant qu'il ne soit fini, je frémis en songeant que ces dames auront mille besoins et

que le dernier argent que j'ai remis à Lucile doit être près de sa fin. D'un autre côté, mon petit ménage, quoique fort modeste, exige cependant que je m'en occupe. Ces pensées me font souvent soupirer; et les doux sourires de Manette ne parviennent pas toujours à dissiper les nuages qui obscurcissent mon front.

Manette ne me demande jamais rien, elle prétend que son travail suffit pour notre ménage; elle me supplie de ne point m'inquiéter de l'avenir, mais je ne puis être tranquille quand je songe à madame la comtesse, à sa fille dont la santé est toujours chancelante.

Je viens de me rendre chez ces dames, que je n'ai pas vues depuis quelques jours. C'est Adolphine qui m'ouvre la porte; Lucile est en commission et madame la comtesse vient,

par extraordinaire, de sortir un moment.

Je me trouve seul avec Adolphine; cela ne m'est pas arrivé depuis le jour où je lui déclarai mon amour, où le marquis me surprit à ses pieds; ce souvenir me cause un embarras, une émotion pénible; je ne sais si Adolphine se rappelle cette circonstance, mais elle paraît aussi troublée que moi.

Je suis assis auprès d'elle. Je me suis informé de sa santé, de celle de sa mère, puis je ne sais plus rien lui dire. Je reste muet devant elle... Est-ce parce qu'une foule de pensées, de souvenirs se présentent à mon esprit? Elle garde aussi le silence.... nous avons l'air de deux coupables qui n'osent se faire leurs confessions, ou de deux amans qui se boudent, et cependant nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

J'ai les yeux baissés, mais j'entends ses soupirs; elle est oppressée, elle souffre... Il me semble que je gagne son mal, ma poitrine se serre aussi. Enfin c'est elle qui rompt le silence, et sa voix est tremblante : «André.... » il y a bien long-temps que nous ne » nous sommes trouvés sans témoin... » J'avais à vous dire .. à vous deman- » der... »

Elle s'arrête, elle a besoin de reprendre des forces, et j'attends en tremblant qu'elle continue : «André,» reprend-elle au bout d'un moment, « qu'avez-vous pensé de moi... en ap- » prenant que j'étais l'épouse de M. de » Thérigny?... — J'ai présumé, ma- » dame, que cette union convenait à » votre famille... et que rien ne s'op- » posait... à ce qu'elle eût lieu... — Et » avez-vous pensé... que je pouvais

» être heureuse?.. — Oui... madame.»

Elle ne dit plus rien... Lui aurais-je fait de la peine?.. Je lève les yeux sur elle... O ciel! son visage est baigné de larmes... Je cours vers elle... Dans ce moment madame la comtesse revient.

« Qu'a-t-elle donc?» s'écrie-t-elle, effrayée de l'état de sa fille. «Ce n'est » rien,» balbutie Adolphine, en tâchant de sourire pour rassurer sa mère. «Une faiblesse... un étourdisse» ment... — Pauvre enfant!»

Je veux chercher le médecin, Adolphine s'y oppose, elle prétend qu'elle se sent mieux; elle affecte plus de gaîté, elle parle davantage; elle parvient à tranquilliser sa mère, mais, moi, elle ne peut m'abuser.

Cette scène m'a vivement ému; je reviens chez moi fort agité. Je veux reprendre mes pinceaux, je ne puis

les tenir. Manette craint que je ne sois malade, elle m'engage à prendre du repos ; mais les souvenirs de ce jour troublent mon sommeil. Au milieu de la nuit je m'éveille!... Manette n'est point auprès de moi. Surpris, inquiet, je me lève en silence... J'aperçois une faible lumière dans mon atelier. J'avance, Manette est là, elle travaille à la lueur d'une lampe, elle passe une partie de ses nuits à veiller, tandis que je la crois livrée au sommeil.

Elle m'a entendu, et vient à moi en rougissant; c'est encore elle qui me demande pardon de ce qu'elle travaille la nuit, qui cherche à me prouver que c'est pour elle un plaisir et non une fatigue. Tant d'amour, tant de vertus, ne peuvent plus me surprendre dans Manette, mais qu'il me serait doux de les récompenser!..

elle dit que mon amour lui suffit.

La conduite de ma femme ranime mon courage, je travaille avec plus d'ardeur, et un matin, je vois entrer dans mon atelier le riche amateur auquel j'ai vendu mes premiers tableaux. Il examine mon ouvrage, il en paraît fort satisfait; ses éloges ont enflammé mon imagination; mon tableau s'achève, j'ai fait mieux encore que je ne l'espérais; et j'en reçois un prix qui me semble considérable. Je supplie Manette de ne plus prendre sur son repos pour travailler; elle me le promet... Je veux lui donner quelques parures, quelques bijoux, elle les refuse et m'envoie chez madame la comtesse, en me disant: « Est-ce que » tu ne me trouves plus bien comme » je suis? »

Je ne me suis pas retrouvé seul

avec Adolphine; et, depuis le jour où nous eûmes ensemble ce court tête à tête, elle est redevenue en ma présence silencieuse comme auparavant, lorsque j'arrive elle sourit et paraît contente de me voir, mais ensuite elle retombe dans sa mélancolie.

Il y avait plus long-temps que de coutume que je ne m'étais rendu chez ma bienfaitrice, lorsque je vais leur apprendre le succès de mon dernier tableau. « Nous nous alarmions de ne » pas te voir, » me dit madame la comtesse, « craignant que tu ne fusses » indisposé, je viens d'envoyer Lucile » chez toi. »

Je remercie la bonne Caroline de l'intérêt si tendre qu'elle me porte, mais je suis en secret fâché que Lucile se soit rendue chez moi ; elle ne sait pas que je suis marié, et

je crains de sa part quelque indiscrétion. Je tâche de dissimuler mon inquiétude, et je vais prendre congé de ces dames, lorsque Lucile revient et entre vivement dans la pièce où nous sommes.

« Je viens de chez vous, monsieur » André,» dit-elle en souriant d'un air significatif. Je la regarde, je lui fais des signes pour qu'elle se taise, mais elle n'y fait pas attention et continue de parler.

« Tu n'as trouvé personne,» lui dit madame la comtesse. — » Pardonnez-» moi, madame, j'ai trouvé quel-» qu'un... et une personne fort aima-» ble, même!.. — Son frère, sans » doute? — Non, madame, oh! ce » n'était pas un monsieur. »

Madame la comtesse ne juge pas convenable de pousser plus loin ses

questions. Adolphine m'a regardé : sa figure toujours si pâle vient de se couvrir d'une vive rougeur... Je fais de nouveaux signes, mais Lucile continue de bavarder.

« Ah ! madame, monsieur André » ne nous dit pas tout !.. Vous ne de- » vineriez jamais... Eh! bien, madame, » il est marié !.. — Marié ?.. — Oui, » madame, avec sa chère Manette que » je ne connaissais pas, mais qui est » vraiment charmante.

« Est-il vrai, André ? » me dit ma bienfaitrice, « je réponds à demi-voix : » oui, madame... — Et pourquoi » donc nous l'avoir caché... »

Je cherche quelque motif à donner, lorsque mes regards se portent vers Adolphine : grand Dieu ! sa tête est retombée en arrière, une pâleur mortelle couvre son visage... Elle est pri-

vée de sentiment. J'ai poussé un cri... Madame la comtesse se retourne et s'aperçoit de l'état de sa fille ; elle court à elle, la prend dans ses bras, l'appelle à grands cris, tandis que Lucile et moi nous employons tous les moyens pour la faire revenir... Mais c'est en vain, ses yeux sont toujours fermés. Je cours, je vole chercher un médecin, je le ramène avec moi, ma bienfaitrice se désespère devant sa fille mourante... Enfin les soins du docteur la rappellent à la vie : elle r'ouvre les yeux, elle les porte sur moi, puis sur sa mère; elle veut encore la rassurer et prononce d'une voix faible : « Ce n'est rien... ne vous » effrayez pas... »

On la porte sur son lit. Elle dit avoir besoin de repos, je m'éloigne avec le docteur, je le questionne

sur l'état d'Adolphine... Il ne me rassure pas : il parle de causes morales, d'un grand fonds de chagrin contre lequel échouent les secours de l'art. Hélas! ce chagrin, je crains d'en deviner la source.

J'apprends à ma femme l'état alarmant d'Adolphine; Manette, toujours bonne, s'offre pour aller la veiller, pour lui servir de garde, mais je n'y consens point : je ne crois pas que la présence de Manette soulagerait le mal d'Adolphine.

Je retourne le soir chez madame la comtesse. «Adolphine est calme,» me dit Lucile, « sa mère est près de son » lit et ne veux pas la quitter un ins- » tant. » Je ne juge pas nécessaire de me présenter maintenant. Je retourne chez le médecin, je le prie de voir chaque jour la jeune malade. « J'irai,

me dit-il en secouant la tête, « mais il » n'y a rien à faire !.. »

Je suis retourné près de Manette; elle montre presqu'autant d'inquiétudes que moi sur l'état de la malade. La nuit est venue.... l'image d'Adolphine ne me permet pas de trouver le repos..... mais bientôt j'entends frapper fortement à la porte de la rue. Un secret pressentiment me dit que c'est pour moi. Je me lève, je m'habille à la hâte..... hélas !... je ne me suis pas trompé, c'est Lucile qui accourt toute en pleurs.

« Venez, venez, me dit-elle, elle » est mal, bien mal, un délire affreux... » puis, dans les intervalles, elle de- » mande à vous voir, à vous parler....

J'ai suivi Lucile.... nous marchons à la hâte et sans prononcer un mot; enfin nous sommes devant la maison...

» et le médecin, dis-je? — Il est là.... » il donne aussi des secours à madame » la comtesse, que l'état de sa fille ré- » duit au désespoir. »

Je pénètre dans l'appartement..... elle ne me voit pas, elle est dans un de ses accès de délire.... sa mère la tient dans ses bras..... je m'avance, je lui parle.... elle prononce mon nom, mais elle ne me reconnaît point. Elle nomme aussi Manette, son époux; elle semble vouloir écarter une image pénible, elle porte la main sur son cœur en s'écriant d'une voix déchirante: il est » là . . . toujours là. . . Je ne puis l'en » arracher.... mais il ne m'aime plus.... » il ne peut plus m'aimer. »

Un anéantissement complet succède à ce transport. Enfin, elle revient à elle et nous reconnaît. Ma vue semble lui faire du bien..... elle sourit à sa

mère et lui dit d'une voix éteinte : « maman, permettez-moi de parler un » instant à André... ce sera la dernière » fois..... et puis, je ne vous quitterai » plus. »

Ma bienfaitrice l'embrasse et le médecin l'entraîne dans une autre pièce. Je suis seul devant le lit d'Adolphine ; ses yeux sont gonflés de larmes, j'ai peine à retenir mes sanglots. Elle me tend la main. « André, me dit-elle, je sens » bien que je vais mourir..... ah ! ne » me plains pas, je ne pouvais plus » être heureuse... dis-moi que tu m'as » bien aimée..... appelle-moi encore » une fois Adolphine, comme aux » beaux jours de notre enfance..... et » je mourrai plus satisfaite... — Adol- » phine !..... chère Adolphine ! vivez » pour votre mère..... pour nous tous » qui vous chérissons..... — Non.....

» c'est assez maintenant.... je suis heu-
» reuse.. André tu n'abandonneras pas
» ma mère... »

Je presse sa main dans les miennes.., elle est déjà inanimée..... Adolphine vient de fermer les yeux pour jamais !...

J'entends la voix de madame la comtesse, elle revient...ah! épargnons-lui ce spectacle. Je cours au devant d'elle, je l'entraîne... elle demande sa fille, mon silence lui en dit assez, elle tombe dans mes bras... aidé de Lucile, je la transporte dans la voiture du docteur qui nous conduit chez moi. je n'ai pas besoin de recommander la comtesse à Manette, je connais son cœur.

Je retourne près de celle qui n'est plus. Je ne la quitte pas jusqu'à ce que les derniers devoirs lui soient rendus. Une tombe simple, modeste, reçoit

cette femme à qui le destin avait accordé fortune, naissance, beauté, talens, et qui est morte à dix-huit ans sans regretter la vie.

Mes soins, ma tendresse, les touchantes attentions, les douces prévenances de Manette parviennent enfin à calmer le désespoir de madame la comtesse. Nous pleurons Adolphine avec elle; les larmes sont moins amères versées dans le sein de l'amitié.

Mais rien ne me retient maintenant à Paris. Le séjour de la Savoie pourra au contraire, en offrant à ma bienfaitrice une autre existence, rendre moins présens les souvenirs de ses malheurs. Elle vient d'apprendre qu'après avoir joué et perdu ce qu'il lui avait enlevé, M. Thérigny a été tué en duel. Je me jette à ses genoux avec Manette, nous pressons chacun une

de ses mains, nous la nommons notre mère et la supplions de ne jamais nous quitter.

« Oui, vous êtes mes enfans, » nous dit madame la comtesse en nous attirant sur son cœur. « Cher André, qui » m'as si bien récompensée de ce que » j'avais fait pour toi; et vous, bonne » Manette, que je ne connais que de- » puis quelques jours, et qui les avez » marqués par les soins les plus tou- » chans envers moi... Ah! je ne vous » quitterai plus... vous êtes désormais » tout pour moi. — Et vous consentez » à venir habiter en Savoie avec nous. — » J'irai partout où vous serez »

Enfin je vais retourner dans mon pays, près de ma mère!.. Tous nos préparatifs sont bientôt faits. Mon frère et le père Bernard sont tout prêts. Je propose à Lucile de nous

accompagner, mais Lucile a fait depuis quelque temps la connaissance d'un jeune garçon épicier; il n'a que dix-huit ans, mais il veut s'établir, se marier, et les appas un peu prononcés de l'ancienne femme de chambre lui ont paru d'un fort bon effet pour un comptoir. « Il est encore bien » enfant, dit Lucile, mais je le for- » merai. » Je me rappelle qu'elle a toujours aimé à faire des éducations.

Le jour du départ est arrivé : j'ai loué une berline pour nous cinq, ne voulant pas que madame la comtesse allât en voiture publique. Pendant tout le voyage elle est l'objet continuel de nos soins, de nos attentions. Touchée de notre amitié, elle nous tend souvent la main, en nous disant, les larmes aux yeux : « Vous voulez » donc que je tienne encore à la vie. »

Enfin nous les revoyons, ces montagnes chéries de la Savoie ! nous saluons en passant la barrière à balançoire, comme si nous retrouvions un ancien ami. Manette est presqu'aussi joyeuse que Pierre et moi, elle s'écrie en me regardant : « C'est ton pays, » c'est ici que tu es né ! »

J'avais parlé de la jolie habition de ma mère, mais on était loin de la croire ce qu'elle est. « C'est comme » un château, s'écrient Bernard et Manette ; « c'est une retraite charmante, me dit madame la comtesse ; « entouré de tout ce que j'aime, leur dis-je, » ce sera pour moi l'univers, et » mes désirs ne s'étendront jamais au-» delà des montagnes qui bornent son » horizon. »

Je ne puis peindre la joie de ma bonne mère en nous voyant arriver.

Et c'est pour toujours, lui dis-je; désormais nous ne vous quitterons plus. » Pour toujours! » répète ma mère, « quoi mes enfans vous n'irez plus à Paris?.. — Non, nous resterons près de vous. — Mais, toi, Pierre, qui regrettais tant les omelettes soufflées de la grande ville... » « J'en ai assez mangé», répond Pierre en portant sa main sur son œil gauche.

J'ai présenté ma mère à madame la comtesse, toutes deux s'aiment bientôt; les vertus égalisent les rangs et comblent les distances.

Nous sommes installés dans la jolie maison. Madame la comtesse a la plus belle chambre; elle ne le voulait pas, mais pour cette fois seulement j'ai agi contre sa volonté. Le bonheur est venu habiter avec nous cet asile. Pierre cultive et fait valoir notre terrain;

le père Bernard l'aide quelquefois, puis va se reposer près de ma mère. J'envoie à Paris mes tableaux et je deviens assez riche pour faire quelque bien dans les environs. Enfin, Manette m'a donné deux petits garçons que j'adore, et lorsque l'hiver chasse les habitans de nos montagnes autour de leurs foyers, je *retrouve encore* les premiers beaux jours de ma vie, en faisant des boules de neige avec mes enfans.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

CONTENUS DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

CHAP. Ier Pierre et Rossignol 1
CHAP. II. Le carick de François 38
CHAP. III. Le ménage de mon frère 50
CHAP. IV. Six mois et huit jours 77
CHAP. V. Différentes manières d'employer sa fortune 115
CHAP. VI. Apprêts de noces. — Dernier tour de Rossignol 167
CHAP. VII. Peine et Plaisir 201
CHAP. VIII. Dernière épreuve. — Retour en Savoie. 253

00101588

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016